

Dracula

Bram Stoker

Tome 1



traduit de l'anglais par Vincent de l'Epine et Pauline Pucciano

Illustration : Edvard Munch, Vampire

Publication sur le site www.litteratureaudio.com décembre 2019

Cette traduction vous est offerte sous licence Creative Commons



Chapitre 1

Journal de Jonathan Harker (Sténographié)

3 mai. Bistritz

— Ai quitté Munich à 20h35 le 1^{er} mai, arrive à Vienne le matin prochain ; aurais dû arriver à 6h46, mais le train avait une heure de retard. Buda-Pest me semble être un endroit merveilleux, d'après l'aperçu que j'en ai eu depuis le train, et les quelques pas que j'ai faits dans les rues. Je ne voulais pas trop m'éloigner de la gare, car nous sommes arrivés tard et repartirons autant que possible à l'heure prévue. L'impression que j'ai eue, c'est que nous quittions l'Occident pour entrer en Orient ; le plus à l'ouest de tous les splendides ponts sur le Danube, qui est ici large et profond, nous a conduits dans une contrée où dominent les usages des turcs.

Etant partis à l'heure prévue, nous arrivâmes après la tombée de la nuit à Klausenboug. Je m'y arrêtai pour la nuit, à l'Hôtel Royal. Je dînai (ou plutôt je soupai) d'un poulet au poivre rouge ; c'était très bon mais cela vous donnait une de ces soifs ! (Note – demander la recette pour Mina). J'ai demandé au garçon, qui m'a indiqué qu'ils appelaient cela du Hendl au paprika, et que c'était un plat national, et que je pourrais en trouver partout dans les Carpathes. Mes notions d'allemand me furent très utiles en cette occasion, vraiment sans cela je ne sais pas comment j'aurais pu me débrouiller.

A Londres, j'avais profité de mon temps libre pour me rendre au British Museum, et faire des recherches parmi les livres et les cartes de la bibliothèque sur la Transylvanie. Il m'était venu à l'esprit qu'avoir quelques connaissances sur le pays aurait sans doute son importance lors de mes rapports avec le gentilhomme que j'allais rencontrer là-bas. J'avais constaté que le district qu'il avait mentionné se trouvait à l'extrême est du pays, à la frontière de trois états : la Transylvanie, la Moldavie et la Bucovine, dans les brumes des Carpathes, l'une des régions les plus sauvages et les moins connues d'Europe. Je ne pus trouver sur aucune carte ou aucun document la localisation exacte du château Dracula, car il n'existe pas de carte de ce pays qui soit comparable à nos cartes d'état-major, mais j'ai découvert que Bistritz, le bureau de poste mentionné par le Comte Dracula, est un endroit très connu. Je vais reporter ici quelques-unes de mes notes, cela me permettra de me rafraîchir la mémoire lorsque je raconterai mon voyage à Mina.

La population de la Transylvanie comprend quatre nationalités distinctes : les Saxons au sud, mêlés aux Valaques, qui sont les descendants des anciens Daces, les Magyars à l'ouest, et les Szekelys à l'est et au nord. C'est vers ces derniers que je me dirige, eux qui prétendent descendre des Huns d'Attila. C'est peut-être vrai, car quand les Magyars ont conquis le pays au onzième siècle, ils y ont trouvé les Huns qui y étaient déjà installés. J'ai lu quelque part que toutes les superstitions connues dans le monde se trouvaient rassemblées dans les Carpathes, comme si ce pays était le centre de quelque tourbillon des imaginations ; s'il en est ainsi, mon séjour va être des plus intéressants (note : je dois demander au Comte de tout me raconter à ce sujet).

Je n'ai pas bien dormi ; pourtant mon lit était confortable, mais j'ai fait toutes sortes de rêves étranges. Il y a un chien qui a hurlé toute la nuit sous ma fenêtre, et peut-être cela a-t-il un rapport, ou peut-être est-ce le paprika, car j'ai eu beau boire toute l'eau de ma carafe, j'avais encore soif. A l'approche de l'aube, je me suis endormi, et je fus réveillé par quelqu'un qui frappait à ma porte depuis longtemps ; je pense donc que j'ai dormi très profondément. Pour le petit déjeuner on me servit encore du paprika, et une sorte de porridge de farine de maïs qu'ils appellent « mamaliga », ainsi que des aubergines farcies, un plat vraiment excellent qu'ils nomment « impleta » (note : en obtenir la recette également).

Je dus avaler rapidement mon petit déjeuner, car le train partait juste avant huit heures, ou plutôt, il devait partir à cette heure-là, car, après m'être précipité à la gare à sept heures et demie, je dus attendre dans le wagon pendant plus d'une heure avant qu'il se mette en mouvement. On dirait que plus on va vers l'est, moins les trains sont ponctuels. Qu'est-ce que cela doit être en Chine !

Toute la journée, nous avons cheminé à travers un pays regorgeant de merveilles de toutes sortes. Parfois nous apercevions de petites villes ou des châteaux au sommet de collines escarpées comme on peut en voir dans les vieux missels. Parfois nous suivions des rivières ou des ruisseaux qui devaient, à en juger par les parapets de pierre sur leurs bords, être sujets à d'importantes crues. Il devait falloir de grandes quantité d'eau, et se déplaçant très vite, pour franchir ces protections. A chaque gare nous voyions des gens, parfois nombreux, dans toutes sortes d'accoutrements. Certains ressemblent aux gens que l'on voit chez nous, ou qui viennent de France ou d'Allemagne, avec des vestes courtes, des chapeaux ronds, et des pantalons qu'ils fabriquent eux-mêmes. Mais d'autres offrent un tableau plus pittoresque. Les femmes semblent jolies, mais quand vous les approchez, vous constatez qu'elles ont la taille trop large. Elles portent de grandes manches blanches, et la plupart d'entre elles ont de larges ceintures avec des bandes de tissu flottant autour d'elles comme des robes de ballet, avec bien sûr un jupon en-dessous. Mais les plus étranges sont les Slovaques, plus barbares que les autres, avec leurs chapeaux de cow-boy, leurs larges pantalons blanc cassé, leurs chemises en lin blanc, et leurs énormes ceintures de cuir, de près d'un pied de large, toutes cloutées de cuivre. Ils portent de grandes bottes, et rentrent dedans le bas de leur pantalon. Ils ont de longs cheveux noirs et de grosses moustaches noires. Ils sont très pittoresques, mais pas très engageants. Si je voyageais en diligence, je les aurais immédiatement pris pour une de ces bandes de brigands orientaux. Toutefois, on m'a dit qu'ils étaient inoffensifs et plutôt timides.

Le soleil s'était déjà couché quand nous arrivâmes à Bistritz, qui est un endroit ancien et assez intéressant. Situé pratiquement à la frontière – car la passe de Borgo mène directement en Bucovine – cette ville a eu une existence chaotique, et en porte encore aujourd'hui les stigmates. Il y a cinquante ans, il y eut là une série d'incendies, qui firent de terribles ravages cinq fois de suite. Au tout début du dix-septième siècle, elle subit un siège de trois semaines et perdit 13.000 habitants, les victimes de la famine et de la maladie s'ajoutant à ceux qui furent tués lors des combats.

Le Comte Dracula m'a indiqué que je devais me rendre à l'hôtel de la Couronne d'Or, que j'ai trouvé, à mon vif plaisir, tout à fait démodé, car bien sûr je voulais découvrir autant que possible les coutumes du pays. J'étais visiblement attendu : quand je m'approchai de la porte, je me retrouvai face à une vieille femme très aimable, dans la tenue habituelle des paysannes - des vêtements blancs couverts devant et derrière d'un double tablier coloré, presque trop serré pour la pudeur. Quand je m'approchai elle se courba et dit : « Vous êtes le Monsieur anglais ? » « Oui », répondis-je, « Jonathan Harker. » Elle sourit, et dit quelques mots à un vieil homme en chemise blanche qui l'avait suivie. Celui-ci disparut, mais revint presque immédiatement avec une lettre :

« Mon ami,

« Bienvenue dans les Carpathes. Je suis impatient de vous recevoir. Dormez bien cette nuit. A trois heures demain, la diligence partira pour la Bucovine ; une place vous y est réservée. A la passe de Borgo, ma voiture vous attendra et elle vous mènera jusqu'à moi. J'espère que votre voyage depuis Londres a été agréable, et que vous apprécierez votre séjour dans mon beau pays.

Votre ami,

DRACULA. »

4 mai

Je réalisai que le propriétaire avait lui aussi reçu une lettre du Comte, lui demandant de me réserver la meilleure place dans la diligence, mais quand je lui demandai des détails, il sembla plus réticent, et prétendit qu'il ne comprenait pas bien mon allemand. Ce n'était pas vrai, car jusque-là il m'avait toujours parfaitement compris : d'ailleurs il finit par répondre à mes questions. Lui et sa femme, la vieille dame qui m'avait accueilli, échangeaient des regards quelque peu effrayés. Il murmura que l'argent avait été envoyé par lettre, et c'était tout ce qu'il savait. Quand je lui demandai s'il connaissait le Comte Dracula, et s'il pouvait me parler un peu du château, ils se signèrent tous les deux, et, disant qu'ils ne savaient rien du tout, refusèrent de dire un mot de plus. L'heure du départ approchait et je n'avais plus le temps d'interroger quelqu'un d'autre, mais tout cela était bien mystérieux, et fort peu encourageant.

Juste avant que je parte, la vieille dame monta dans ma chambre et me demanda d'un ton hystérique :

« Devez-vous vraiment aller là-bas ? Oh, mein Herr, devez-vous y aller ? » Elle était si excitée qu'elle semblait avoir perdu le peu d'allemand qu'elle connaissait, et le mélangeait avec une autre langue dont j'ignorais tout. Je l'assaillis de questions, en vain. Quand je lui dis que je devais partir tout de suite, et que je m'occupais d'une affaire importante, elle me demanda :

« Savez-vous quel jour nous sommes ? » Je lui répondis que nous étions le 4 mai. Elle secoua la tête et me dit :

« Oh, oui, je sais ! Je sais, mais savez-vous quel jour nous sommes ? » Quand je lui eus répondu que je ne comprenais pas, elle poursuivit :

« C'est la veille de la Saint Georges. Savez-vous que cette nuit, quand l'horloge sonnera minuit, toutes les choses maléfiques règneront sur le monde ? Savez-vous où vous allez, et vers quoi vous allez ? » Elle était visiblement dans une telle détresse que j'essayai de la réconforter, mais sans résultat. Elle finit par se mettre à genoux et par m'implorer de ne pas partir, ou au moins d'attendre un jour ou deux. Tout cela était ridicule, mais je ne me sentais pas à l'aise. Toutefois, mon affaire devait être menée à bien, et rien ne devait interférer avec elle. Je m'efforçai donc de relever la vieille dame et lui dis, avec autant de gravité que j'en étais capable, que je la remerciai, mais que c'était pour moi un devoir impératif, que je devais y aller. Alors elle se releva, sécha ses larmes, puis elle prit le crucifix qu'elle portait autour du cou et me l'offrit. Je ne savais que faire, car élevé dans la religion anglicane, on m'avait appris à considérer de telles choses comme de l'idolâtrie, et pourtant, il me semblait tellement inconvenant d'opposer un refus à une vieille dame si bien intentionnée, et dans un tel état d'esprit ! Elle lut, je crois, le doute sur mon visage, car elle attacha le rosaire à mon cou et me dit : « Pour l'amour de votre mère », puis sortit de la pièce. J'écris cette partie de mon journal tandis que j'attends la diligence, qui, bien sûr, est en retard, et le crucifix est toujours à mon cou. Est-ce dû aux craintes de la vieille dame, aux superstitions du pays, ou au crucifix lui-même, je ne sais pas, mais je ne me sens pas aussi tranquille que d'habitude. Si ce carnet pouvait jamais parvenir à Mina avant moi, alors qu'il lui transmette mes adieux. Voici la diligence !

5 mai

Le château. La pâleur du matin s'est dissipée, et le soleil est haut au-dessus de l'horizon, qui semble découpé, par des arbres ou des collines, je ne saurais le dire, car il est si lointain que grandes et petites choses s'y confondent. Je ne suis pas fatigué, et comme je pourrai me lever demain quand je le voudrai, je vais évidemment écrire jusqu'à ce que je sois gagné par le sommeil. J'ai tellement de choses étranges à raconter, et, de crainte que celui lira ces lignes ne s'imagine que j'ai trop bien dîné avant de quitter Bistritz, je vais en rapporter ici le menu exact. J'ai mangé ce qu'ils appellent un « steak de bandit » - un peu de bacon, des oignons et du bœuf, assaisonné de poivre rouge, ficelé sur des baguettes et rôti au-dessus du feu, comme nous le faisons à Londres avec les abats. Le vin était du Mediasch doré, qui pique singulièrement la langue, ce qui n'est toutefois pas désagréable. J'en bus un ou deux verres, et pas plus.

Quand je me rendis à la diligence, le cocher n'avait pas encore gagné son siège, et je le vis qui discutait avec la propriétaire. Ils parlaient évidemment de moi, car ils me lançaient régulièrement des regards. Certaines des personnes qui étaient assises sur le banc près de la porte – ils donnent à ce type de banc un nom qui veut dire « discuteur » - s'approchaient et écoutaient, puis me regardaient, avec un air de pitié. Je pouvais entendre des mots maintes fois répétés, des mots inintelligibles, car il y avait beaucoup de nationalités différentes. Je sortis donc discrètement mon dictionnaire polyglotte de mon sac, et en cherchai la signification. Je dois dire qu'il n'y avait pas là de quoi m'encourager, car je trouvai *Ordog*, pour Satan, *Pokol*, enfer, *stregoica*, sorcière, et enfin *vrolok* et *vlkoslak*, qui ont tous deux le même sens, en Slovaque et en Serbe : loup-garou ou vampire (note : je dois interroger le Comte au sujet de ces superstitions).

Quand nous partîmes, les gens qui se trouvaient près de la porte, beaucoup plus nombreux qu'auparavant, faisaient tous le signe de la croix et pointaient deux doigts vers moi. Avec quelques difficultés, je parvins à faire dire à l'un de mes compagnons de voyage ce que cela signifiait : d'abord il n'avait pas voulu me répondre, mais, apprenant que j'étais anglais, il m'expliqua qu'il s'agissait d'un charme ou d'une protection contre le mauvais œil. Cela n'était pas très rassurant pour moi, qui me dirigeais vers un lieu inconnu pour y rencontrer un homme inconnu, mais chacun semblait si bien intentionné à mon égard, et se faire tellement de souci pour moi, que je ne pus qu'être touché. Je n'oublierai jamais le dernier regard que je jetai à la cour de l'auberge et à cette foule pittoresque, chacun faisant le signe de la croix sous la grande porte voûtée, devant les lauriers-roses et les orangers dans leurs pots verts rassemblés au centre de la cour. Puis

notre cocher, dont la grande culotte de lin couvrait le siège tout entier (son « gotza », comme ils disent), fit claquer son grand fouet pour lancer au galop ses quatre petits chevaux, attelés de front, et nous commençâmes notre voyage.

J'oubliai bien vite mes peurs irrationnelles face à la beauté des paysages que nous travisions, même si je pense que si j'avais compris la langue, ou plutôt les langues dans lesquelles mes compagnons de voyage discutaient, je n'aurais pas pu me débarrasser aussi vite de mes craintes. Devant nous s'étendait un pays vert et vallonné, couvert de forêts, avec ça et là des collines escarpées, couronnées de bouquets d'arbres ou de fermes, dont le pignon blanc faisait face à la route. Partout les arbres fruitiers fleurissaient – pommiers, pruniers, pêchers et cerisiers – et en passant je pouvais voir l'herbe sous les arbres, couverte de pétales tombés. La route serpentait parmi les vertes collines de ce qu'ils appellent le « Mittel land », se perdant en d'incessants virages parmi les herbes, puis se faufilant entre deux bois de pins qui par endroits descendaient des collines comme des langues de feu. La route était difficile, mais il me semblait que nous volions à une vitesse folle. Je ne pouvais comprendre pourquoi le cocher se précipitait ainsi, mais il avait visiblement l'intention d'arriver à Borgo Prund le plus vite possible. On me dit que cette route était excellente en été, mais qu'elle n'avait pas encore été remise en état après les neiges de l'hiver. A cet égard, elle est différente de la plupart des routes des Carpathes, qui sont fort peu entretenues par tradition : en effet les seigneurs locaux, les Hospodar, ne les entretiennent pas, de crainte que les turcs n'y voient des préparatifs en vue de l'arrivée de troupes étrangères, hâtant ainsi une guerre déjà toujours trop prompte à éclater.

Par-delà les vertes collines du Mittel Land, la forêt s'élevait sur les pentes altières qui constituent les Carpathes elles-mêmes. Les montagnes se dressaient à notre droite et à notre gauche ; le soleil de l'après-midi révélait leurs couleurs splendides, d'un bleu et d'un pourpre profonds à l'ombre des pics, vertes et brunes là où l'herbe et le roc se mêlaient, puis c'était une perspective sans fin de rocs découpés et de pics effilés qui finissaient par se perdre dans le lointain, là où les monts enneigés s'élevaient fièrement. Ça et là, des gouffres s'ouvraient dans les montagnes, et on pouvait y apercevoir, tandis que le soleil se couchait, l'éclat blanc d'une chute d'eau. L'un de mes compagnons toucha mon bras au moment où nous venions de contourner la base d'une colline, nous retrouvant face à un pic vertigineux et couvert de neige, qui semblait nous barrer la route :

« Regardez ! Isten szek ! le trône de Dieu ! » et il se signa avec déférence.

Tandis que nous poursuivions notre chemin sans fin, le soleil baissait de plus en plus, et les ombres du soir commencèrent à se répandre autour de nous. Les sommets enneigés interceptaient les derniers rayons du soleil, et semblaient briller d'une délicate lumière rose. Par endroits, nous dépassions des Tchèques ou des Slovaques, toujours en tenue pittoresque, mais je remarquai avec tristesse que les goitres étaient étrangement fréquents. De nombreuses croix se dressaient le long de la route, et quand nous les dépassions, mes compagnons se signaient. Parfois nous voyions une paysanne ou un paysan agenouillé devant une chapelle, et qui ne se retournait même pas à notre passage, et semblait au contraire absorbé dans une telle ferveur religieuse qu'il n'avait plus d'yeux ni d'oreilles pour le monde terrestre. Beaucoup de choses sont nouvelles pour moi : par exemple, les meules de foin dans les arbres, et par endroits, de très beaux massifs de bouleaux, leurs branches blanches brillant comme de l'argent à travers le vert délicat des feuilles. Parfois nous dépassions une charrette de paysan, avec sa structure toute en longueur comme un serpent, conçue pour épouser les irrégularités de la route. On pouvait être certain d'y trouver assis des paysans avenants, les Tchèques avec leurs peaux de mouton blanches, et les slovaques avec des peaux de mouton teintes de couleurs vives, ces derniers portant leurs longues haches comme si elles eussent été des lances.

Comme la nuit tombait, il commença à faire très froid, et avec le crépuscule l'ombre des arbres, chênes, hêtres et pins sembla fondre dans une même brume enténébrée. Dans les vallées encaissées entre les parois des montagnes, loin en-dessous de nous qui montions vers le col, les sapins noirs se dressaient par endroits devant les étendues de neige pas encore fondu. Parfois, comme la route s'enfonçait dans les bois de pins qui semblaient dans l'obscurité se refermer sur nous, de grandes masses de brouillard, qui nous masquaient parfois jusqu'aux arbres, produisaient un effet particulièrement étrange et solennel, qui me ramenait aux pensées et aux folles idées qui avaient été les miennes plus tôt dans la soirée : le soleil couchant donne un étrange relief aux nuages fantomatiques qui dans les Carpathes glissent sans fin au fond des vallées. Parfois la pente était si abrupte que, malgré la hâte de notre cocher, les chevaux ne pouvaient progresser que lentement. Je proposais de descendre et de marcher, comme nous le faisons chez nous, mais le cocher ne voulut pas en entendre parler. « Non, non » dit-il, « vous ne devez pas marcher ici, les chiens sont trop féroces. », et il ajoutait, sur le ton de l'humour noir, car il lançait des regards aux autres passagers pour quête un sourire approuveur : « Et vous en aurez suffisamment d'ici à ce que vous alliez au lit. » La seule pause qu'il s'accorda fut pour allumer ses lampes.

Quand les ténèbres s'épaissirent, les passagers furent gagnés par une certaine excitation, et ils ne cessèrent de parler au cocher, l'un après l'autre, comme pour le presser d'aller plus vite. Il harassait ses chevaux sans pitié de son long fouet, et avec des cris sauvages, les encourageait à faire toujours plus d'efforts. Puis, à travers les ténèbres, je pus distinguer une lueur grisâtre devant nous, comme s'il y avait une passe dans les rochers. L'excitation des passagers s'accrût encore, la diligence se balançait follement sur ses ressorts de cuir, comme un navire emporté par une tempête. Je devais me tenir fermement. La route finit par s'aplanir, et nous eûmes l'impression de voler. Alors, les montagnes semblèrent se rapprocher des deux côtés et se refermer sur nous : nous entrions dans la passe de Borgo. L'un après l'autre, certains des passagers m'offrirent des présents, qu'ils poussaient vers moi avec un tel sérieux qu'il n'était pas question de les refuser. Ces présents étaient assurément étranges et hétéroclites, mais ils étaient offerts avec de bonnes intentions, accompagnés de mots aimables, d'une bénédiction, et de ces gestes qui révélaient la peur, et que j'avais déjà remarqués devant l'hôtel, à Bistritz – le signe de croix, et le charme contre le mauvais œil. Puis, tandis que nous filions à vive allure, le cocher se pencha en avant, et les passagers se mirent à regarder attentivement les ténèbres par les portières de la diligence. Il était évident que quelque chose s'était produit, ou était sur le point de se produire, mais j'avais beau interroger mes compagnons de voyage, aucun ne me donna la moindre explication. Cette tension se maintint pendant un certain temps, et enfin nous vîmes la passe s'ouvrir sur le côté est. Il y avait de gros nuages noirs dans le ciel, et l'air était orageux et oppressant. C'était comme si l'atmosphère était différente d'un côté et de l'autre de la montagne, et que nous pénétrions maintenant dans une région plus tempétueuse. Quant à moi, je cherchais maintenant le moyen de transport qui devait me conduire jusqu'au Comte. A chaque instant, je m'attendais à apercevoir la lueur de ses lampes dans l'obscurité, mais tout n'était que ténèbres. Seules nos propres lampes brillaient d'une lueur vacillante, dans laquelle l'haleine de nos chevaux épuisés formait un nuage blanc. Nous pouvions maintenant voir la route sablée qui s'étendait blanche devant nous, mais il n'y avait là aucun véhicule. Les passagers s'enfoncèrent dans leurs sièges avec un air de soulagement, qui semblait railler ma propre déception. Je commençais à me demander ce qu'il convenait de faire, quand le cocher, regardant sa montre, prononça à l'attention des autres passagers des paroles que je pus à peine entendre, tant elles étaient dites à voix basse ; c'était quelque chose comme : « Une heure en avance » ; puis, se tournant vers moi, dans un allemand pire que le mien :

« Il n'y a pas de voiture ici. Mein Herr n'est pas attendu en fin de compte. Il va venir avec nous en Bucovine, et rentrera demain ou le jour suivant. Le jour suivant, c'est mieux. »

Tandis qu'il parlait, les chevaux commencèrent à hennir et à renâcler, si bien qu'il dut les maîtriser. Alors, tandis que les paysans poussaient un cri d'une seule voix et se signaient frénétiquement, une calèche attelée de quatre chevaux arriva derrière nous, nous dépassa, et s'arrêta à côté de la diligence. A la lumière de nos lampes, je vis que les chevaux étaient de splendides bêtes noires comme la nuit. L'homme qui les conduisait était grand, avec une longue barbe brune et un grand chapeau noir, qui nous cachait son visage. Je ne pouvais voir que le reflet de ses yeux brillants, qui me semblaient presque rouges à la lueur des lampes, quand il se tourna vers nous. Il dit au cocher :

« Vous êtes en avance ce soir, mon ami. »

L'homme répondit en bégayant : « Mein Herr anglais était pressé. » A quoi l'étranger répliqua : « Voilà pourquoi, je suppose, vous vouliez l'emmener en Bucovine. Vous ne pouvez me tromper, mon ami ; j'en sais trop, et mes chevaux sont rapides. » Tandis qu'il parlait, il sourit, et à la lueur des lampes sa bouche semblait cruelle, avec des lèvres très rouges et des dents acérées, blanches comme l'ivoire. Un de mes compagnons murmura à l'oreille de son voisin le vers tiré du « Lenore » de Burger :

« Denn die Todten reiten schnell »

« Car les morts marchent vite. »

L'étrange cocher entendit évidemment ces mots, car il le regarda avec un sourire énigmatique. Le passager détourna le regard, tout en tendant deux doigts et en se signant. « Donnez-moi les bagages de mein Herr », reprit le cocher, et, avec une étonnante rapidité, mes valises furent chargées dans la calèche. Celle-ci était juste à côté de la diligence, et une fois que je fus descendu, son conducteur m'aida à monter en me prenant le bras d'une main qui me sembla faite d'acier. Sa force devait être prodigieuse. Sans un mot, il secoua ses rênes ; les chevaux tournèrent, et nous nous enfonçâmes dans les ténèbres de la passe. Me retournant, je vis l'haleine des chevaux éclairée par les lampes, et les visages de mes anciens compagnons de voyage qui se signaient. Alors le cocher fit claquer son fouet et poussa un cri pour lancer ses chevaux, et ils reprirent leur chemin vers la Bucovine. Tandis qu'ils disparaissaient dans la nuit, je ressentis un étrange frisson, et je fus

gagné par un sentiment de solitude, mais le cocher jeta un manteau sur mes épaules, plaça une couverture sur mes genoux, et me dit, dans un excellent allemand :

« La nuit est froide, mein Herr, et mon maître le Comte m'a demandé de prendre soin de vous. Il y a un flacon de slivovitz (l'alcool de prune du pays) sous votre siège, si vous en avez besoin. » Je n'en pris pas, mais c'était un soulagement de savoir le flacon à portée de main. J'avais un sentiment d'étrangeté, j'étais même effrayé. Je pense que si j'avais eu une autre solution, je n'aurais pas continué ce voyage incertain dans la nuit. L'attelage fila tout droit à vive allure, puis tourna à un carrefour pour prendre une autre route rectiligne. Il me semblait que nous parcourions encore et toujours la même contrée ; je pris alors un point de repère fixe et pus constater que c'était bien le cas. J'aurais aimé pouvoir demander au cocher la raison de tout ceci, mais j'avais peur de le faire, car je pensais que dans ma position, cela n'aurait aucun effet, s'il avait effectivement l'intention de faire des détours. Au bout d'un moment cependant, j'étais curieux de savoir combien de temps s'était écoulé ; je craquai une allumette pour consulter ma montre : il était presque minuit. Ce fut un choc : je crois que les superstitions habituelles à propos de minuit avaient été renforcées par mes récentes expériences. J'attendais, malade d'angoisse.

Alors un chien se mit à hurler dans une ferme quelque part en contrebas de la route – un long gémississement plaintif, de peur peut-être. Un autre chien lui fit écho, puis encore un autre, et encore, et enfin ce fut comme si un hurlement sauvage et sans fin s'élevait de tout le pays, d'autant plus loin que pouvait le concevoir l'imagination à travers les ténèbres, porté par le vent qui soufflait maintenant doucement à travers la passe. Au premier cri, les chevaux commencèrent à se cabrer et à renâcler, mais le cocher leur parler d'un ton rassurant, et ils se calmèrent bientôt, mais ils continuèrent à frissonner et à transpirer comme s'ils venaient de s'enfuir pour échapper à un danger soudain. Alors, dans le lointain, depuis les montagnes des deux côtés de la calèche, commença à se faire entendre un autre hurlement, plus fort et plus perçant – celui des loups. Je fus tenté de sauter de la calèche et de courir, tandis que les chevaux, eux, faisaient de folles ruades, et le cocher eut besoin de toute sa force pour les empêcher de s'emballer. En quelques minutes toutefois, mes oreilles s'habituerent à ce son, et les chevaux retrouvèrent suffisamment de calme pour que mon compagnon puisse descendre et venir se placer devant eux. Il les caressa, les apaisa, et leur chuchota des mots à l'oreille, comme j'avais entendu que les dresseurs de chevaux savaient le faire, et il fut extraordinairement efficace, car sous ses caresses ils devinrent à nouveau contrôlables, même s'ils tremblaient toujours. Il reprit sa place sur son siège, et, secouant les rênes, lança l'attelage à vive allure. Cette fois, parvenu de l'autre côté de la passe, il prit soudain un chemin étroit et pentu vers la droite.

Bientôt nous nous retrouvâmes entourés d'arbres, qui parfois formaient une arche au-dessus de la route, comme si nous passions dans un tunnel. Puis de nouveau de part et d'autre s'élevèrent de gros rochers. Bien qu'à l'abri, nous pouvions entendre le vent qui se levait, car il gémissait et sifflait entre les pierres, et les branches des arbres s'entrechoquaient. Il se mit à faire encore plus froid, et une fine neige poudreuse commença à tomber : bientôt une pellicule blanche nous recouvrit ainsi que tout ce qui se trouvait autour de nous. Le vent âpre nous apportait toujours le hurlement des chiens, même s'il s'affaiblissait à mesure que nous avancions. Les loups par contre étaient de plus en plus près, comme s'ils nous encerclaient complètement. J'en étais terriblement effrayé, et les chevaux également. Le cocher toutefois ne semblait pas le moins du monde perturbé ; il continuait à tourner la tête de droite et de gauche, mais je ne pouvais rien voir dans les ténèbres.

Soudain, à gauche, j'aperçus une petite flamme bleue vacillante. Le cocher la vit au même moment, et aussitôt il arrêta les chevaux, puis, sautant au sol, il disparut dans l'obscurité. Je ne savais que faire, surtout que le hurlement des loups se faisait de plus en plus proche, mais tandis que je m'interrogeais, l'homme reparut, et, sans un mot, il remonta sur son siège, et nous reprîmes notre route. Je pense que j'ai dû m'endormir, et revivre cet évènement en rêve, car il me sembla se répéter encore et encore. Oui, quand j'y repense maintenant, ce fut comme un horrible cauchemar. A un moment, la flamme bleue fut si proche de la route, que même dans ces épaisse ténèbres, je pus percevoir les mouvements du cocher. Il se dirigea rapidement vers l'endroit d'où jaillissait la flamme – elle devait vraiment être très faible, car elle n'éclairait presque pas autour d'elle – puis, ramassant quelques pierres, il les assembla d'une manière particulière. Alors se produisit un étrange effet d'optique : tandis qu'ils se tenait entre la flamme et moi, cette dernière restait visible, et je continuais à voir tout aussi bien sa lueur spectrale. C'était déconcertant, mais comme cet effet ne fut que momentané, je me dis que mes yeux m'avaient sans doute trompé.

Pendant un temps, nous poursuivîmes notre route dans les ténèbres, sans plus voir de flammes bleues ; mais nous entendions toujours les loups hurler autour de nous, comme s'ils nous encerclaient tout en se déplaçant en même temps que la calèche.

A un moment, le cocher s'arrêta à nouveau et s'absenta plus longtemps qu'il ne l'avait fait auparavant, et durant son absence, les chevaux recommencèrent à trembler, à renâcler et à hennir de terreur. Je n'en voyais pas la cause, car le hurlement des loups venait de cesser, mais juste à ce moment-là, la lune apparut entre deux nuages noirs, derrière la crête dentelée d'une montagne vertigineuse, couvert de pins, et elle me permit de voir autour de nous un cercle de loups ; ils avaient les dents blanches, la langue rouge, des pattes puissantes, et le poil hérissé. Ils étaient cent fois plus terribles dans ce silence sinistre que quand ils poussaient des hurlements. J'étais paralysé par la peur. On ne peut pas comprendre l'horreur d'une telle situation sans y avoir été réellement confronté.

Soudain les loups se remirent à hurler, comme si le clair de lune avait eu un effet particulier sur eux. Les chevaux ruaien et sautaient sur place, et jetaient autour d'eux des regards désespérés qui faisaient peine à voir, mais cet anneau d'horreur vivante les entourait de toute part, et ils ne pouvaient lui échapper. Je criai au cocher qu'il devait revenir ; et il me semblait que ma seule chance était de tenter de briser le cercle pour lui permettre de revenir. Je criai, et frappai sur la portière, espérant que le bruit ferait fuir les loups de ce côté, pour lui donner une chance de passer. Comment il parvint à me rejoindre, je ne sais, mais j'entendis soudain sa voix s'élever, d'un ton de commandement impérieux, et dirigeant mon regard dans la direction d'où elle provenait, je le vis debout au milieu de la route. Comme il faisait de son long bras le geste de repousser un obstacle invisible, les loups reculaient et se calmaient. Juste à ce moment, un gros nuage vint à passer devant la lune, et tout fut à nouveau plongé dans les ténèbres.

Quand je pus le distinguer à nouveau, il remontait sur la calèche, et les loups avaient disparu. Tout ceci était si étrange et si troublant qu'une peur terrible s'abattit sur moi, et je craignais de parler ou même de bouger. Le temps s'écoula avec une insupportable lenteur tandis que nous continuions notre voyage, dans une obscurité maintenant presque complète, car la lune avait disparu derrière les nuages. Nous montions toujours, avec par moment des rapides descentes, après lesquelles nous reprenions notre ascension. Enfin, je me rendis soudain compte que le cocher arrêtait la calèche dans la cour d'un vaste château en ruines ; aucune lumière n'éclairait ses hautes fenêtres noires, et ses créneaux dessinaient une ligne brisée devant le ciel, à nouveau éclairé par la lune.

Chapitre 2

Journal de Jonathan Harker - suite

5 mai

Je pense que j'ai dû dormir, car sans nul doute si j'avais été éveillé, j'aurais dû remarquer que j'approchais d'un endroit aussi remarquable. Dans l'obscurité, la cour semblait d'une taille considérable, mais comme plusieurs passages obscurs s'ouvraient depuis cet endroit vers de grandes arches, elle paraissait peut-être plus grande qu'elle n'était en réalité. Je n'ai pas encore eu l'occasion de la voir à la lumière du jour.

Quand la calèche s'arrêta, le cocher bondit à terre, et me tendit la main pour m'aider à descendre. Encore une fois, je ne pus m'empêcher de remarquer sa force prodigieuse. Sa main me semblait être un étau d'acier, qui aurait pu m'écraser s'il l'avait voulu. Il prit mes bagages, et les plaça sur le sol à côté de moi tandis que je me tenais devant une grande et vieille porte cloutée de fer, enchâssée dans une embrasure de pierre massive. Même dans l'obscurité, je pouvais voir que la pierre était finement ouvragée, mais les gravures étaient usées par les siècles et par les intempéries. Tandis que je me tenais là, le cocher remonta sur son siège et secoua les rênes ; les chevaux s'élancèrent, et la calèche disparut par l'un des noirs passages qui s'ouvraient sur la cour.

Je restai silencieux là où je me trouvais, car je ne savais que faire. Je ne voyais ni clochette ni heurtoir, et il y avait peu de chances qu'on pût entendre ma voix à travers ces murs épais et ces sombres fenêtres. J'eus l'impression d'attendre une éternité, et je fus assailli par le doute et la crainte. En quelle sorte de lieu étais-je parvenu, et parmi quelle sorte de gens ? Dans quelle étrange aventure m'étais-je embarqué ? Était-ce là un incident habituel dans la vie d'un cleric de solicitor, envoyé pour assister un étranger dans l'achat d'un immeuble de Londres ? Clerc de solicitor ! Mina n'aimerait pas cela. Solicitor plutôt ! Car juste avant de quitter Londres, j'ai appris que j'avais réussi mon examen, et je suis maintenant solicitor à part entière ! Je commençais à me frotter les yeux et à me pincer pour voir si j'étais bien éveillé. Tout cela me semblait être un horrible cauchemar, et je m'attendais à m'éveiller soudain, à me retrouver à la maison, l'aurore éclairant la fenêtre, comme cela m'arrivait parfois au petit matin après une journée de travail excessif. Mais ma chair réagissait au pincement, et mes yeux ne me trompaient pas. J'étais bel et bien éveillé et au milieu des Carpates. Tout ce que je pouvais faire, c'était patienter, et attendre le matin.

Au moment précis où j'arrivai à cette conclusion, j'entendis un pas lourd s'approcher derrière la lourde porte, et je vis, à travers une fente du bois, un rayon de lumière. Puis il y eut un bruit de chaînes, et de gros verrous que l'on tirait. On tourna une clé dans la serrure, avec un grincement qui indiquait qu'elle n'avait pas servi depuis longtemps, puis la porte fut ouverte.

A l'intérieur se tenait un grand vieillard, soigneusement rasé, à part une longue moustache blanche, et habillé de noir de la tête aux pieds, sans la moindre tache de couleur sur sa personne. Il tenait à la main une antique lampe d'argent, dans laquelle la flamme brûlait sans protection aucune, projetant de grandes ombres frémissantes tandis qu'elle vacillait dans le courant d'air. Le vieil homme me fit de sa main droite un geste plein de courtoisie, disant dans un anglais excellent, mais avec une étrange intonation :

« Soyez le bienvenue dans ma demeure ! Entrez librement et de votre plein gré ! » Il ne fit pas un pas dans ma direction, mais resta là debout comme une statue, comme si son geste de bienvenue l'avait changé en pierre. Mais à l'instant précis où j'eus franchi le seuil, il bondit vers moi, et, me tendant la main, saisit la mienne avec une force qui me fit grimacer de douleur. Sa main était aussi froide que la glace – c'était plus la main d'un mort que celle d'un homme vivant. Puis il répéta :

« Bienvenue dans ma demeure. Entrez librement, soyez sans crainte, et laissez ici un peu du bonheur que vous amènerez avec vous ! » La force de sa poignée de main me rappelait tellement celle du cocher, dont je n'avais pas vu le

visage, que pendant un moment je me demandai si je ne parlais pas à la même personne. Pour m'en assurer, je lui demandai :

« Comte Dracula ? » et il s'inclina courtoisement en me répondant :

« Je suis Dracula, et je vous souhaite la bienvenue en ma maison, Mister Harker. Entrez, l'air de la nuit est froid, et vous devez avoir besoin de dîner et de vous reposer ». Tandis qu'il parlait, il pendit la lampe à un crochet fixé au mur, et sortit chercher mes bagages. Il les avait posés dans l'entrée avant que j'aie pu l'en empêcher. Je protestai, mais il insista :

« Non, Sir, vous êtes mon invité. Il est tard, et mes serviteurs sont couchés. Laissez-moi veiller moi-même à votre confort. » Il insista pour porter mes valises le long du couloir, puis prit un grand escalier en colimaçon, puis à nouveau un large passage. Nos pas résonnaient lourdement sur le sol de pierre. Une fois arrivé au bout, il ouvrit une lourde porte, et je fus heureux de voir une chambre bien éclairée, où une table était dressée pour le souper, avec un grand feu de rondins qui flamboyait et pétillait dans la vaste cheminée.

Le Comte s'arrêta, posa mes bagages, ferma la porte, puis, traversant la pièce, ouvrit une autre porte qui menait dans une petite pièce octogonale éclairée par une simple lampe, et visiblement sans la moindre fenêtre d'aucune sorte. La traversant, il ouvrit une autre porte, et me fit signe d'entrer. C'était une vue bien réconfortante, car il s'agissait d'une grande chambre à coucher, bien éclairée, et chauffée par un autre feu de bois, allumé depuis peu, mais qui ronflait déjà dans la grande cheminée. Ce fut encore le Comte lui-même qui amena mes bagages dans la chambre, puis il se retira, me disant au moment de fermer la porte :

« Après votre voyage, vous aurez certainement besoin de vous rafraîchir et de faire votre toilette. Je pense que vous trouverez tout ce dont vous avez besoin. Quand vous serez prêt, venez dans l'autre pièce, où vous attend votre souper.

La lumière, la chaleur, ainsi que l'accueil courtois du Comte, avaient dissipé tous mes doutes et toutes mes peurs. Ayant retrouvé mon état normal, je m'aperçus que je mourais littéralement de faim, et donc, après une rapide toilette, je passai dans l'autre pièce.

J'y trouvai le souper déjà servi. Mon hôte, qui se tenait à côté de la grande cheminée, s'appuyant contre la pierre, désigna la table d'un geste courtois, et me dit :

« Je vous en prie, asseyez-vous et soupez comme vous l'entendez. Vous m'excuserez de ne pas me joindre à vous, mais j'ai déjà dîné, et je ne soupe point. »

Je lui tendis la lettre cachetée de Mr. Hawkins, qui devait me servir d'introduction. Il l'ouvrit et la lut attentivement, puis, avec un charmant sourire, il me la donna pour que je la lise à mon tour. Un passage au moins, me procura un intense plaisir :

« Je suis au regret de vous informer qu'une attaque de goutte, maladie dont je souffre constamment, m'empêche absolument d'entreprendre le moindre voyage pendant un certain temps, mais je suis heureux de pouvoir vous envoyer un remplaçant efficace, en qui je mets toute ma confiance. C'est un homme jeune, plein d'énergie et de talent à sa façon, et tout à fait digne de confiance. Il est calme et discret, et a pour ainsi dire atteint l'âge d'homme à mon service. Il sera là pour vous assister durant son séjour, et suivra vos instructions en toutes matières. »

Le Comte lui-même s'approcha, et souleva le couvercle d'un plat, où je découvris un excellent poulet rôti, qui, avec quelque fromage et salade, et une bouteille de vieux Tokay, dont je bus deux verres, constitua mon souper. Pendant que je mangeais, le Comte me posa beaucoup de questions sur mon voyage, et au fur et à mesure, je lui narrai toutes mes expériences.

Ce faisant, je terminai mon souper, et, à la demande de mon hôte, je tirai un fauteuil auprès du feu, et commençai à fumer un cigare qu'il m'offrit, s'excusant lui-même de ne pas fumer. J'avais maintenant une occasion de l'observer, et lui trouvai une physionomie vraiment extraordinaire.

Son visage était aquilin, très aquilin – le nez fin saillant au-dessus de narines particulièrement arquées, un front haut et bombé, les cheveux rares aux tempes, mais abondants partout ailleurs. Ses sourcils étaient très épais, se rejoignant presque au-dessus du nez, et tellement broussailleux qu'ils semblaient presque boucler. La bouche, du moins ce que je pouvais en voir sous l'abondante moustache, arborait une expression plutôt cruelle, avec des dents blanches étonnamment pointues, qui s'avançaient au-dessus de ses lèvres. La rougeur remarquable de celles-ci dénotait une étonnante vitalité pour un homme de cet âge. Quant au reste, ses oreilles étaient très pâles, et extrêmement pointues ; le menton était large et fort, et les joues fermes bien que fines. Toute sa personne donnait une impression d'extraordinaire pâleur.

Jusqu'ici j'avais pu observer le dos de ses mains tandis qu'elles reposaient sur ses genoux à la lueur du feu, et elles m'avaient semblé plutôt fines et blanches, mais les voyant de plus près, je ne pus manquer de remarquer qu'elles étaient plutôt grossières, larges, avec des doigts courts. Chose étrange, il y avait des poils au milieu de ses paumes. Les ongles étaient longs et fins, et taillés en pointe. Quand le Comte se pencha vers moi et que ses mains me touchèrent, je ne pus réprimer un frisson. Peut-être avait-il mauvaise haleine, mais je fus envahi par une horrible sensation de malaise, qu'il me fut absolument impossible de cacher. Le Comte, s'en étant évidemment aperçu, se retira, et, avec une sorte de sombre sourire, qui montra plus que jamais ses dents protubérantes, alla regagner sa place au coin du feu. Nous restâmes tous deux sans parler pendant un moment, et tandis que je regardais la fenêtre, je vis les premières lueurs de l'aube. C'était comme si un lourd silence pesait sur toute chose. Pourtant en tendant l'oreille, j'entendis les hurlements de nombreux loups qui venaient du fond de la vallée. Les yeux du Comte s'illuminèrent, et il dit :

« Ecoutez-les – les enfants de la nuit. Quelle musique ils font ! »

Et voyant, je suppose, quelque étonnement sur mon visage, il ajouta :

« Ah, Sir, vous autres citadins ne pouvez pas ressentir les émotions du chasseur. Puis il se leva et ajouta :

« Mais vous devez être fatigué. Votre chambre est prête, et demain vous pourrez dormir aussi longtemps que vous le souhaiterez. Je serai sorti jusqu'à l'après-midi, alors dormez bien et faites de beaux rêves ! » Et avec une courtoise révérence, il ouvrit lui-même la porte de la pièce octogonale, et j'entrai dans ma chambre...

Je suis environné de prodiges. Je doute, j'ai peur, d'étranges pensées me viennent, que je n'ose confier à mon âme. Dieu me garde, ne serait-ce que pour le salut de ceux qui me sont chers !

7 mai

A nouveau, c'est le petit matin, mais je me suis reposé et ai profité des dernières vingt-quatre heures. J'ai dormi tard aujourd'hui, et ne me suis levé que lorsque je l'ai décidé. Après m'être habillé, je me suis rendu dans la pièce où nous avions soupié, et y ai trouvé un petit déjeuner qui m'attendait, le café posé sur l'âtre pour rester au chaud. Il y avait sur la table une carte sur laquelle je pus lire : « Je dois m'absenter pour un temps. Ne m'attendez pas. D. ». Je m'installai donc et profitai de cet agréable repas. Cela fait, je cherchai une sonnette, afin de faire savoir aux serviteurs que j'avais terminé, mais je n'en trouvai aucune. Il y a des déficiences certaines dans l'organisation de la maison, compte tenu de la richesse extraordinaire dont je suis entouré. Le service de table est en or, et si délicatement travaillé qu'il doit avoir une valeur immense. Les rideaux, les tissus qui couvrent les fauteuils et les sofas, et les pendentes de mon lit, proviennent des fabriques les plus chères et les plus réputées, et ils devaient avoir une valeur fabuleuse lorsqu'ils étaient neufs, car ils sont vieux de plusieurs siècles, même s'ils sont encore en excellent état. J'en ai vu de semblables à Hampton Court, mais ils étaient usés et miteux. Mais dans aucune des pièces je ne trouvai de miroir. Il n'y avait même pas de miroir de toilette sur ma table, et je dus utiliser celui qui se trouvait dans mon nécessaire à barbe dans mon sac afin de me raser et de me

coiffer. Je n'ai pas encore vu de serviteur, ni entendu le moindre bruit aux environs du château, à part le hurlement des loups. Un peu après avoir terminé mon repas (je ne saurais dire s'il s'agissait d'un petit déjeuner ou d'un dîner, car je le pris entre cinq et six heures), je cherchai quelque chose à lire, car je ne voulais pas déambuler dans le château avant d'en avoir demandé la permission au Comte. Il n'y avait absolument rien dans la pièce, ni livre, ni journal, ni même de quoi écrire ; alors j'ouvris une autre porte, et me trouvai dans une sorte de bibliothèque. J'essayai la porte qui se trouvait de l'autre côté de la pièce, mais elle était fermée. Dans la bibliothèque, je trouvai, à mon grand étonnement, un grand nombre de livres anglais ; certaines étagères en étaient pleines, ainsi que des journaux et magazines en volumes reliés. Au milieu de la pièce, une table était couverte de journaux anglais, même si aucun n'était récent. Les livres traitaient de sujets variés : histoire, géographie, politique, économie politique, botanique, géologie, droit – tous relatifs à l'Angleterre, et à la vie, aux coutumes et aux manières anglaises. Il y avait même des ouvrages de référence comme le London Directory, le Red Book et le Blue Book, l'almanach de Whitaker, l'Army and Navy List, et, ce qui me ravit quelque peu, la Law List. Tandis que j'examinai ces livres, la porte s'ouvrit, et le Comte entra. Il me salua amicalement, et me demanda si j'avais passé une agréable nuit. Puis il poursuivit : « Je suis heureux que vous ayez trouvé cet endroit, car je suis sûr que tout cela vous intéressera. Ces compagnons » et il posa la main sur quelques-uns des livres, « ont été pour moi des amis fidèles, et ces dernières années, depuis que j'ai formé le projet de me rendre à Londres, ils m'ont procuré de nombreuses heures de plaisir. A travers eux, j'ai appris à connaître votre grande Angleterre, et la connaître, c'est l'aimer. Je suis impatient de parcourir les rues populeuses de la formidable Londres, d'être au milieu du bruit et de la fureur de l'humanité, de partager sa vie, ses changements, sa mort, tout ce qui a fait d'elle ce qu'elle est. Mais hélas ! Jusqu'ici je ne connais votre langue que par les livres ! Avec vous, mon ami, je vais apprendre à la parler. »

« Mais, Comte », dis-je, « vous parlez anglais couramment ! » Il s'inclina gravement. « Je vous remercie, mon ami, mais vous êtes trop flatteur. Je crois que je n'ai fait que commencer le chemin que je souhaite parcourir. C'est vrai, je connais la grammaire et les mots, mais je ne sais pas encore véritablement parler. » « En vérité », dis-je, « vous parlez parfaitement. » « Pas tant que cela », répondit-il, « En fait je sais que si j'allais à Londres, chacun, en m'entendant parler, saurait que je suis un étranger. Cela ne me suffit pas. Je suis un noble, je suis un Boyard, les gens du commun me connaissent, et je suis le maître. Mais un étranger en terre étrangère n'est personne ; les gens ne le connaissent pas, et donc ne s'en soucient pas. Je ne serai satisfait que lorsque je serai semblable à tous les autres, quand aucun homme ne s'arrêtera en me voyant, et quand personne ne cessera de parler en entendant ma voix : « Ah ah, c'est un étranger ! ». J'ai été un maître pendant si longtemps que je veux le rester... ou, au moins, que personne ne soit mon maître. Vous venez à moi, pas seulement en qualité d'agent de mon ami Peter Hawkins, d'Exeter, pour me parler de ma nouvelle propriété de Londres. Vous resterez je l'espère un certain temps avec moi, afin qu'à travers nos conversations je puisse apprendre les intonations anglaises ; et je souhaiterais que vous me signaliez mes erreurs, même les plus insignifiantes, lorsque je parlerai. Je suis désolé d'avoir dû m'absenter aussi longtemps aujourd'hui, mais vous pardonnerez, j'en suis sûr, à celui qui a tant d'affaires importantes à traiter. »

Bien sûr, je lui donnai les assurances qu'il attendait, et je lui demandai si je pouvais venir dans cette pièce quand je le souhaiterais. Il répondit : « Oui, certainement », puis il ajouta : « Vous pouvez aller partout où vous voudrez dans le château, sauf là où les portes sont fermées à clé, mais bien sûr, vous n'aurez pas envie d'y aller. Il y a une raison pour que les choses soient telles qu'elles sont, et si vous pouviez voir par mes yeux, en sachant ce que je sais, peut-être comprendriez-vous mieux. » Je lui répondis que j'en étais certain. Il continua : « Nous sommes en Transylvanie, et la Transylvanie n'est pas l'Angleterre. Nos manières ne sont pas vos manières, et beaucoup de choses vous sembleront étranges ici. Mais, d'après ce que vous m'avez déjà raconté de votre voyage, vous en avez déjà une idée. »

Nous entrâmes alors en grande conversation, et comme il était visiblement désireux de parler, ne serait-ce que pour le plaisir de parler, je lui posai de nombreuses questions sur ce qui m'était arrivé, et ce que j'avais remarqué. Parfois il changeait de sujet, ou détournait la conversation en prétendant ne pas comprendre, mais généralement il répondit à toutes mes questions avec la plus grande franchise. Le temps passant, je me sentis devenir plus audacieux, et je l'interrogeai à propos des choses étranges survenues la nuit précédente ; par exemple : pourquoi le cocher se rendait-il aux endroits où il voyait des flammes bleues. Alors, il m'expliqua qu'il était communément admis que certaines nuits de l'année (la nuit dernière, par exemple), quand tous les esprits maléfiques règnent sans partage, une flamme bleue apparaît à tous les endroits où un trésor a été enfoui. « Que des trésors aient été cachés dans la région que vous avez traversée la nuit dernière », poursuivit-il, « cela ne fait guère de doute, car c'est une terre qui fut disputée pendant des siècles entre les Valaches, les Saxons et les Turcs. En fait, il n'y a pas un pied de sol dans toute la région qui n'ait été abreuillé par le sang des hommes, patriotes ou envahisseurs. Jadis, il y eut des temps de guerre, quand déferlèrent les hordes des autrichiens et des hongrois, et les patriotes allèrent à leur rencontre – hommes et femmes, jeunes et vieux, et ils les attendirent sur les rochers au-dessus des passes, afin de les détruire en déclenchant des avalanches. Quand l'envahisseur triomphait, il ne trouvait que peu de butin, car le peu qu'ils avaient avait été mis à l'abri sous la terre. » « Mais », dis-je, « comment ces trésors ont-ils pu rester si longtemps cachés, s'il existe un signe aussi sûr de leur présence pour tout

homme qui se donnerait la peine de chercher ? » Le Comte sourit, et tandis que ses lèvres découvraient ses gencives, montrant ses étranges canines longues et pointues, il répondit : « Parce qu'au fond de son cœur, le paysan est un couard et un idiot ! Ces flammes n'apparaissent que lors d'une seule et unique nuit, et cette nuit-là, aucun homme de ce pays ne s'aventurera dehors s'il peut faire autrement. Et, mon cher Monsieur, s'il osait, il ne saurait quoi faire. En fait, même si ce paysan dont vous me parlez avait repéré l'emplacement de la flamme, il ne saurait même pas où chercher en plein jour. Même vous, j'en jurerais, vous ne seriez pas capable de retrouver ces endroits ? » « Vous avez raison », dis-je, « Je n'aurais pas la moindre idée de l'endroit où les chercher. » Puis le Comte changea de sujet de conversation.

« Allez » me dit-il enfin, « Parlez-moi de Londres et de la maison que vous m'avez trouvée ». Tout en m'excusant de ma négligence, j'allai dans ma chambre chercher les papiers dans mon sac. Tandis que je les mettais en ordre, j'entendis des bruits de porcelaine et d'argenterie dans la pièce voisine, et quand j'y retournai, je constatai que la table avait été débarrassée et la lampe allumée ; en effet il faisait maintenant très sombre. Les lampes étaient aussi allumées dans la bibliothèque, et je trouvai le Comte assis sur le sofa, occupé à lire. Parmi tous les livres, il avait choisi le guide Bradshaw. Quand j'entrai dans la pièce, il débarrassa la table des livres et des papiers qui l'encombraient, et nous nous plongeâmes dans les plans, les titres, et les chiffres de toutes sortes. Il s'intéressait à tout, et me posa des myriades de questions à propos du lieu et de ses environs. Il était clair qu'il avait étudié auparavant toutes les informations qu'il avait pu obtenir, car à la fin il devint évident qu'il en savait beaucoup plus que moi. Quand je lui en fis la remarque, il répondit : « Mais, mon ami, n'est-ce pas utile ? Quand je serai là-bas, je serai seul, et mon ami Harker Jonathan – non, pardonnez-moi, je retombe dans les habitudes de mon pays en mettant votre patronyme en premier – mon ami Jonathan Harker ne sera pas à mes côtés pour me reprendre et pour m'aider. Il sera à Exeter, à des miles de là, probablement occupé à des affaires juridiques avec mon autre ami, Peter Hawkins. Alors ! »

Nous nous occupâmes sans perdre de temps des opérations nécessaires à l'achat du domaine de Purfleet. Quand je lui eus exposé les faits, et que j'eus obtenu sa signature sur les papiers nécessaires, puis écrit une lettre prête à être postée pour Mr. Hawkins, il me demanda comment j'avais fait pour trouver un endroit aussi agréable. Je lui lus alors les notes que j'avais prises à l'époque, et que je reproduis ici :

« A Purfleet, le long d'une petite route, je tombai sur un endroit qui semblait correspondre à ce que je cherchais. Un panneau à moitié ruiné indiquait que la propriété était à vendre. Elle est entourée d'un haut mur, de facture ancienne, fait de lourdes pierres, et qui n'a pas été entretenu depuis de nombreuses années. Les portes massives sont en vieux chêne noir et en fer, rongé par la rouille.

La propriété est appelée Carfax, sans aucun doute la déformation du vieux terme français « quatre-faces », car la maison a quatre côtés, correspondant aux quatre points cardinaux. Elle s'étend sur vingt acres, entourées par le solide mur de pierre dont j'ai déjà parlé. Elle est plantée de nombreux arbres, et elle est très sombre par endroits. Il y a un petit lac, ou un étang, profond et noir, évidemment alimenté par quelque source, car l'eau est claire et s'écoule par un ruisseau de bonne taille. La maison est très grande et remonte, je dirais, au moyen-âge, car une partie de la construction est faite de pierres immenses, avec de rares fenêtres haut perchées, dotées de forts barreaux de fer. On dirait une partie d'un donjon, attenant à une vieille chapelle ou église. Je ne pus pénétrer dans cette dernière, car je n'avais pas les clés de la porte qui y menait depuis l'intérieur de la maison, mais j'en ai pris quelques vues avec mon kodak depuis différents points. La maison y a été ajoutée par la suite. Je ne puis me faire une idée de sa superficie, mais celle-ci doit être considérable. Il n'y a que quelques autres habitations aux environs ; l'une d'entre elles est un grand établissement récemment construit, une maison d'aliénés privée. Elle n'est cependant pas visible depuis le terrain. »

Lorsque j'eus terminé, il me dit : « Je suis heureux que la demeure soit ancienne et vaste. Je suis moi-même issu d'une vieille famille, et si je devais habiter une maison moderne, j'en mourrais. Une maison ne peut devenir habitable en un jour, et, après tout, il faut tellement peu de jours pour faire un siècle ! Je me réjouis aussi qu'il y ait une chapelle de l'ancien temps. Nous, nobles de Transylvanie, n'aimons pas à penser que nos os reposent parmi ceux des gens du commun. Je ne recherche ni la gaité ni la joie, ni la volupté du grand soleil ou de l'eau vive, qui plaisent tant aux jeunes gens. Mon cœur, après toutes ces tristes années à pleurer les morts, n'est pas accoutumé au bonheur. Les murailles de mon château s'effondrent, les ombres sont épaisse, et le vent froid souffle à travers les murs brisés. J'aime l'ombre et les ténèbres, et j'aime rester seul avec mes pensées. »

D'une certaine façon, ces mots ne s'accordaient pas avec son expression, ou peut-être étaient-ce les ombres qui jouaient sur son visage qui rendaient son sourire sombre et maléfique.

Il me quitta en s'excusant, me demandant de rassembler les papiers. Il fut absent un certain temps, et je commençais à examiner les livres autour de moi. L'un d'entre eux était un atlas, qui s'ouvrait naturellement à la page de l'Angleterre, comme si cette carte était la plus fréquemment consultée. En l'examinant, je remarquai à certains endroits de petites marques, l'une près de Londres dans l'East Side, manifestement là où se trouvait sa nouvelle propriété, et les deux autres à Exeter et à Whitby, sur la côte du Yorkshire.

Il s'était écoulé près d'une heure lorsque le Comte revint. « A ha ! » dit-il, « Toujours dans vos livres ? Bien ! Mais vous ne devez pas travailler toujours ; venez. J'ai été informé que votre souper était prêt. » Il me prit par le bras, et nous nous rendîmes dans la pièce voisine, où je trouvai un excellent souper qui attendait sur la table. Le Comte, à nouveau, s'excusa : il avait dîné lorsqu'il était dehors. Mais il s'assit comme la nuit précédente, et discuta avec moi tandis que je mangeais. Après le souper, je fumai, comme la veille, et le Comte resta avec moi, me posant des questions sur tous les sujets imaginables, heure après heure. Il se faisait vraiment très tard, mais je ne le lui fis pas remarquer, car je me sentais obligé d'exaucer tous les désirs de mon hôte. Je n'avais pas sommeil : mon repas de la veille m'avait revigoré. Toutefois je ne pus m'empêcher d'éprouver ce frisson que chacun ressent à l'approche de l'aube. L'aube est d'une certaine façon comme une marée nouvelle. On dit que ceux qui sont mourants expirent souvent à l'approche de l'aube, ou au changement de marée, et tous ceux qui, ayant dû rester à leur poste alors qu'ils étaient épuisés, ont vécu cette expérience, voudront bien me croire.

Soudain, nous entendîmes le chant du coq déchirer l'air tranquille du matin d'une façon surnaturelle. Le Comte Dracula, se levant soudain, me dit : « Eh bien, voici le matin à nouveau ! Je suis impardonnable de vous faire veiller si longtemps. Vous devez vous efforcer de rendre moins intéressantes nos conversations sur mon nouveau pays, l'Angleterre, que je chéris déjà, afin que nous ne laissions pas ainsi filer le temps ! » Et, s'inclinant courtoisement, il me quitta sans attendre.

Je retournai dans ma chambre et ouvris les rideaux, mais il y avait peu à voir : ma fenêtre donnait sur la cour, et je ne pouvais voir que le ciel gris qui pâlissait déjà. Alors je refermai les rideaux, et m'attelai au compte-rendu de cette journée.

8 mai

Je commençais à penser qu'en écrivant ce journal, je m'étais trop dispersé, mais je suis heureux maintenant d'être entré dans le détail dès le début, car il y a en ce lieu, et en tout ce qu'il abrite, quelque chose de si étrange, que je ne puis m'empêcher d'être inquiet. J'aimerais en sortir sain et sauf, ou n'y être jamais entré. Peut-être cette étrange existence nocturne a-t-elle des effets sur moi, si seulement ce n'était que cela ! Si j'avais quelqu'un à qui parler, je pourrais tout supporter, mais il n'y a personne. Je ne peux parler qu'au Comte, et lui... ! J'ai bien peur d'être la seule âme vivante ici. Soyons prosaïque et factuel : cela m'aidera à tenir le choc, sans me laisser gouverner par mon imagination. Sinon, je suis perdu. Voici donc ce qui s'est passé, du moins me semble-t-il.

Je ne dormis que quelques heures, après m'être mis au lit. Sentant que je ne pourrais plus dormir, je me levai. J'avais accroché mon miroir à la fenêtre, et je commençais juste à me raser. Soudain, je sentis une main sur mon épaule, et j'entendis la voix du Comte : « Bonjour. » Je sursautai : j'étais très surpris de ne pas l'avoir vu, car le miroir me permettait de voir l'intégralité de la pièce derrière moi. En sursautant, je me coupai légèrement, mais je ne m'en rendis pas compte sur le moment. Après avoir rendu au Comte son salut, je me retournai vers le miroir pour essayer de comprendre comment j'avais pu me tromper à ce point. Cette fois, il n'y avait pas d'erreur possible, puisque l'homme était tout près de moi : je pouvais le voir par-dessus mon épaule. Mais il n'y avait aucun reflet de lui dans le miroir ! Je pouvais voir toute la pièce derrière moi, mais aucun être humain, à part moi-même. C'était déconcertant, et après tant de choses étranges, cela renforçait encore ce vague sentiment de malaise que j'éprouvais toujours en présence du Comte. Mais à ce moment, je vis que la coupure avait quelque peu saigné : le sang coulait sur mon menton. Je posai le rasoir, et me retournai à la recherche de ce qui pourrait me servir de compresse. Quand le Comte vit mon visage, ses yeux se mirent à briller d'une fureur démoniaque, et soudain il me saisit à la gorge. Je me reculai, et ses mains touchèrent le chapelet auquel était suspendu le crucifix. Son attitude changea immédiatement, et sa fureur disparut si vite qu'il était difficile d'imaginer qu'il ait pu se mettre dans un tel état.

« Prenez garde » dit-il, « Prenez garde à la façon dont vous vous coupez. C'est plus dangereux que vous ne le pensez dans ce pays. » Puis, saisissant le miroir, il poursuivit : « Et c'est à cet objet de malheur que vous le devez ! Hors de ma vue ! » Et, ouvrant la lourde fenêtre d'un seul geste de sa main puissante, il lança le miroir, qui se brisa en mille morceaux sur les pierres de la cour en contrebas. Puis il se retira sans un mot. C'est très ennuyeux, car je ne vois pas comment je vais

pouvoir me raser, sauf si je puis utiliser le boîtier de ma montre, ou le fond de mon nécessaire à barbe, qui, heureusement, est fait de métal.

Quand je retournai dans la pièce où je prenais mes repas, le petit déjeuner était servi, mais je ne pus trouver le Comte nulle part. Je déjeunai donc seul. Il est étrange que je ne l'aie vu jusqu'ici ni manger, ni boire. Ce doit être un homme très particulier !

Après le petit déjeuner, j'ai exploré quelque peu le château. Je suis sorti dans l'escalier, et j'ai découvert une pièce orientée au sud. La vue était magnifique, et de là où j'étais, je pouvais en profiter pleinement. Le château se trouve juste au bord d'un terrible précipice. Une pierre tombant par la fenêtre chuterait de mille pieds avant de toucher quoi que ce soit ! Aussi loin que le regard peut porter, il n'y a qu'un océan d'arbres, avec par endroits une rupture profonde là où se trouve un gouffre. Ca et là, on peut voir des rubans d'argent, là où les rivières serpentent au fond de gorges encaissées à travers les forêts. Mais je n'ai pas le cœur de décrire ces beautés, car après avoir contemplé cette vue, j'ai poursuivi mon exploration : des portes, des portes, des portes partout, et toutes fermées à clé ou au verrou. Il n'y a aucune sortie praticable, à part les fenêtres qui s'ouvrent dans les murs. Le château est une véritable prison, et j'y suis prisonnier !

Chapitre 3

Journal de Jonathan Harker - suite

Lorsque je réalisai que j'étais prisonnier, je fus envahi par une sorte de frénésie. Je dévalai et remontai les marches, essayant toutes les portes, et regardant par toutes les fenêtres que je pus trouver, mais rapidement un sentiment d'impuissance me submergea. Quand j'y réfléchis quelques heures plus tard, je me dis que j'étais devenu réellement fou pendant un moment, car je me suis comporté comme un rat pris au piège. Toutefois, lorsque j'eus acquis la conviction qu'il n'y avait aucun espoir, je m'assis tranquillement – je n'avais jamais été aussi tranquille de toute ma vie – et je réfléchis à la meilleure conduite à adopter. Je réfléchis encore maintenant, et je ne suis arrivé à aucune conclusion définitive. Je ne suis sûr que d'une chose : il ne sert à rien de faire part au Comte de mes sentiments. Il sait mieux que personne que je suis prisonnier, et comme il en est responsable et a sans aucun doute ses propres motivations, il ne ferait que me mentir si je lui exposais simplement les faits. Jusqu'ici, mon seul plan sera de conserver pour moi ce que je sais et ce que je ressens, et de garder les yeux ouverts. Soit je suis trompé, comme un petit enfant, par mes propres peurs, soit je suis réellement dans une situation désespérée, et si tel est le cas, j'ai besoin, et je vais avoir besoin, de toute mon intelligence pour m'en sortir.

Je venais à peine d'arriver à cette conclusion, quand j'entendis la grande porte d'entrée se refermer, et compris que le Comte était rentré. Il ne vint pas tout de suite à la bibliothèque, aussi je retournai prudemment dans ma chambre, où je le trouvai occupé à faire le lit. C'était étrange, mais cela ne faisait que confirmer ce que je pensais depuis longtemps : il n'y avait aucun domestique dans le château. Quand plus tard je le vis, par la porte entrouverte, dresser la table dans la salle à manger, j'en fus certain, car s'il exécute lui-même ces tâches, c'est bien la preuve qu'il n'y a personne d'autre pour le faire. Cette pensée me fit frissonner : s'il n'y avait personne d'autre dans le château, alors le cocher de la voiture qui m'avait amené ici ne pouvait être que le Comte lui-même. C'est terrible, car s'il en est ainsi, cela signifie qu'il peut contrôler les loups, comme il l'avait fait alors, d'un simple mouvement de la main. Et pourquoi tous ces gens à Bistritz et dans la diligence avaient-ils si peur pour moi ? Pourquoi m'avait-on donné le crucifix, l'ail, la rose sauvage, les cendres ? Bénie soit cette brave femme qui a pendu le crucifix à mon cou ! Car il m'est un réconfort et une force chaque fois que je le touche. Il est étrange de penser qu'un objet qu'on m'a appris à considérer avec méfiance, et même comme idolâtre, puisse m'être d'un tel secours dans ce moment de solitude et de trouble. Y a-t-il quelque chose dans l'essence de l'objet lui-même, ou est-il un medium qui m'aide à me remémorer ces témoignages de sympathie et de réconfort ? Plus tard, si j'en ai la possibilité, j'examinerai la question et essaierai de me faire une opinion. En attendant, il me faut apprendre tout ce que je peux sur le Comte Dracula ; cela me permettra peut-être de mieux le comprendre. Peut-être pourrai-je l'amener à parler de lui ce soir. Mais je dois être très prudent, pour ne pas éveiller ses soupçons.

Minuit – J'ai eu une longue conversation avec le Comte. Je lui ai posé quelques questions sur la Transylvanie, et il s'est beaucoup animé en abordant ce sujet. Lorsqu'il parle des choses et des gens de ce pays, et tout particulièrement des batailles, il en parle comme s'il avait systématiquement été présent. Il m'a expliqué plus tard que pour un Boyar, la fierté de sa maison et de son nom est sa propre fierté, que leur gloire est sa gloire, et que leur destin est son destin. Chaque fois qu'il parle de sa maison, il dit toujours « nous » et s'exprime presque toujours au pluriel, comme le font les rois. J'aimerais pouvoir retranscrire ici tout ce qu'il m'a dit comme il me l'a dit, car j'ai trouvé cela fascinant. C'est toute l'histoire de son pays qu'il m'a racontée. Il s'excitait tandis qu'il me parlait, et marchait dans la pièce en tirant sur sa longue moustache blanche, et se saisissait de tous les objets qui lui tombaient sous la main, comme pour les écraser. Il y a une chose qu'il m'a dite et que je vais essayer de retranscrire aussi exactement que possible, car elle relate d'une certaine façon l'histoire de sa race :

« Nous, les Szekelys, avons le droit d'être fiers, car dans nos veines coule le sang de nombreuses races d'hommes braves, qui ont combattu comme des lions pour le pouvoir. Ici, dans le maelstrom des nations d'Europe, la tribu des Ugric amena d'Islande l'esprit combattif que Thor et Odin lui avaient donné. Leurs pillards se déchaînèrent avec une telle férocité sur les côtes de l'Europe, oui, et de l'Asie et de l'Afrique aussi, que les habitants se croyaient envahis par des loups. Là, ils trouvèrent à leur arrivé les Huns, dont la frénésie guerrière avait balayé toute la terre comme une flamme vive, jusqu'à ce que les peuples agonisants croient que dans leurs veines coulait le sang de ces anciennes sorcières qui, expulsées du pays des Scythes, avaient procréé avec les démons du désert. Les imbéciles, les imbéciles ! Quel démon ou quelle sorcière sera jamais aussi puissant qu'Attila, dont le sang coule dans ces veines-ci ? » Il montra ses bras. « Est-il étonnant que nous soyons une race de conquérants, que nous soyons fiers, que quand les Magyars, les Lombards, les Avars, les Bulgares et les Turcs déferlèrent par milliers à nos frontières, nous soyons parvenus à les repousser ? Faut-il s'étonner que quand Arpad et ses armées traversèrent la mère patrie hongroise, il nous trouva face à lui à la frontière, et que l'Honfoglalas, la conquête hongroise, se soit arrêtée ici ? Et quand la déferlante des hongrois submergea l'est, les Szekelys furent appelés

frères par les Magyars victorieux, et on nous confia pendant des siècles la garde de la frontière du pays des Turcs, oui, nous montâmes la garde pour toujours, car, comme le disent les Turcs : « Les eaux dorment, mais l'ennemi ne dort jamais. » Laquelle parmi les quatre nations, a plus que la nôtre accepté de payer le prix du sang, ou s'est assemblée plus vite sous la bannière du roi lorsqu'elle était appelée à la guerre ? Quand fut rachetée la grande honte de ma nation, la honte de Carsova, quand les drapeaux des Valaches et des Magyars s'inclinèrent devant le croissant ? Qui, sinon un Voïvode de ma propre race, traversa le Danube pour vaincre le Turc sur son propre terrain ? Un Dracula, bien sûr ! Maudit soit son frère indigne, qui après sa mort, vendit son peuple aux Turcs et le couvrit de la honte de l'esclavage. Et n'est-ce pas ce même Dracula qui en inspira plus tard d'autres de sa race, qui, encore et encore, firent passer à leurs troupes le grand fleuve pour envahir la Turquie, lui qui, une fois battu, revenait encore et encore et encore, même s'il devait laisser sur le champ de bataille ensanglanté ses troupes massacrées, car il savait qu'à la fin, même seul, il triompherait ! On disait qu'il ne pensait qu'à lui seul. Bah ! A quoi serviraient ces paysans sans chef ? A quoi bon la guerre sans un cerveau et un cœur pour la diriger ? A nouveau, quand, après la bataille de Mohacs, nous nous débarrassâmes du joug des Hongrois, nous les Dracula, étions parmi les chefs, car nous ne pouvions supporter de ne pas être libres. Ah, jeune homme, les Szekelys, et les Dracula qui leur donnèrent leur sang, leurs cerveaux et leurs épées, on fait ce que les Habsbourg et les Romanov ne sont jamais parvenus à faire. Mais le temps des guerres est révolu. Le sang est chose trop précieuse en ces temps de paix déshonorante, et la gloire des grands peuples de jadis n'est plus qu'une légende. »

C'était alors presque le matin, et nous allâmes nous coucher. (Note : Ce journal ressemble de plus en plus aux Contes des Mille et Une Nuits, car le récit est sans cesse interrompu par le chant du coq ; cela m'évoque aussi l'apparition du fantôme du père de Hamlet).

12 mai

Commençons par les faits : nus, simples, avérés, dont il est impossible de douter. Je ne dois pas me fier seulement à mes observations ou à mes souvenirs. Hier soir, lorsque le Comte est venu me trouver, il commença par m'interroger sur des questions de droit relativement à certaines affaires. J'avais justement passé la journée dans les livres, et, simplement pour m'occuper l'esprit, j'avais revu certains points que j'avais étudié à Lincoln's Inn. Il y avait une certaine logique dans les demandes du Comte ; je vais donc m'efforcer de les retranscrire dans l'ordre ; peut-être cela me sera-t-il utile d'une façon ou d'une autre.

D'abord, il me demanda si à Londres un homme pouvait avoir deux solicitors ou plus. Je lui répondis qu'il pouvait en avoir une douzaine s'il ne voulait, mais qu'il n'était pas sage d'avoir plus d'un solicitor pour une affaire donnée, car un seul pouvait agir à la fois, sinon ce serait néfaste pour les intérêts du client. Il sembla m'avoir parfaitement compris, et me demanda alors s'il y avait quelque difficulté pratique à avoir un homme s'occupant, par exemple, de la banque, et un autre supervisant les expéditions de marchandises, dans le cas où un relai local serait nécessaire dans un port éloigné de la demeure du premier solicitor. Je lui demandai d'exprimer plus complètement sa pensée, afin que je sois certain de ne pas l'induire en erreur, et il me dit :

« Je vais être plus explicite. Votre ami, mon ami, Mr. Peter Hawkins, à l'ombre de votre belle cathédrale d'Exeter, qui est très éloigné de Londres, fait l'acquisition en mon nom, et grâce à vos bons offices, de ma demeure de Londres. Bien ! Maintenant, je vous le dirai franchement, vous pourriez trouver étrange que j'aie requis les services d'un solicitor si éloigné de Londres, au lieu d'en choisir un qui résiderait dans la capitale. Mais mon but était qu'aucun intérêt local ne puisse l'emporter sur mon propre intérêt. Celui qui résiderait à Londres pourrait peut-être rechercher un profit personnel, pour lui-même ou pour un de ses amis. En conséquence, je suis allé chercher ailleurs un agent dont l'unique but sera de servir mes intérêts. Maintenant, supposons, qu'ayant de nombreuses affaires à traiter, je désire expédier des marchandises, disons, à Newcastle, à Durham, à Harwich ou à Douvres. Ne serait-il pas plus simple pour moi de m'adresser à un agent différent dans chaque port ? » Je lui répondis que, certainement, cela serait plus facile, mais que nous autres solicitors avions un système d'agences grâce auquel les affaires locales pouvaient être traitées localement sur instruction d'un autre solicitor, si bien que le client, sans aucun souci pour lui, ne s'adressera qu'à un seul homme, qui retransmettra toutes ses instructions.

« Mais », dit-il, « J'aurais toute liberté pour conduire l'affaire moi-même, c'est bien cela ? » « Bien sûr », répondis-je, « Les hommes d'affaires qui ne souhaitent pas que leurs transactions soient connues de quiconque procèdent souvent ainsi. » « Bien ! » dit-il. Puis il s'informa sur les différents moyens d'expédier des marchandises, les formalités à accomplir, et sur toutes les difficultés qui pouvaient survenir, et les moyens de s'en prémunir. Je lui expliquai tout cela aussi clairement que

possible, et, certainement, il me donna l'impression qu'il aurait pu lui-même faire un très bon solicitor, car il pensait à tout et prévoyait tout. Pour un homme qui n'avait jamais visité le pays, et qui ne connaissait pas grand-chose aux affaires, ses connaissances et sa perspicacité étaient formidables. Quand il eut obtenu toutes les informations demandées, et que je les eus vérifiées à l'aide des livres dont je disposais, il se leva soudain et me dit : « Avez-vous écrit depuis votre première lettre, à notre ami Mr. Peter Hawkins, ou à qui que ce soit d'autre ? » C'est le cœur plein d'amertume que je lui répondis que je ne l'avais pas encore fait, que je n'avais pas encore trouvé l'occasion d'écrire la moindre lettre.

« Alors, écrivez maintenant, mon jeune ami » dit-il, posant sa lourde main sur mon épaule. « Ecrivez à notre ami et à qui vous voudrez, s'il vous plaît, que vous resterez ici encore un mois à compter d'aujourd'hui. »

« Voulez-vous que je reste si longtemps ? » demandai-je, car mon cœur se glaçait à cette seule pensée. « J'y tiens beaucoup ; non, je n'accepterai aucun refus. Quand votre maître, employeur, ou tout ce que vous voudrez, s'est engagé à m'envoyer quelqu'un en son nom, il était entendu que tout serait fait selon mes désirs. Je n'ai pas été avare de mon argent. N'est-ce pas exact ? »

Que pouvais-je faire sinon m'incliner ? Il ne s'agissait pas de moi, mais des intérêts de Mr. Hawkins, et je devais penser à lui avant de penser à moi ; et par ailleurs, tandis que le Comte Dracula me parlait, il y avait dans ses yeux et dans son attitude quelque chose qui me rappelait que j'étais son prisonnier, et que même si je l'avais voulu, je n'aurais pas pu partir. Le Comte comprit sa victoire à la façon dont je m'inclinai ; il vit à mon visage troublé qu'il était mon maître. Il utilisa immédiatement cet ascendant qu'il avait sur moi, mais de la façon insidieuse et irrésistible qui était la sienne : « Je vous prierai, mon jeune ami, de ne pas aborder dans vos lettres de sujets autres que ceux qui concernent nos affaires. Certainement, vos amis seront heureux de savoir que vous allez bien, et que vous vous réjouissez de les retrouver bientôt. N'est-ce pas le cas ? » Tout en parlant, il me tendit trois feuilles de papier et trois enveloppes, de ce papier très fin utilisé pour les courriers envoyés à l'étranger. Je les examinai, puis le regardai lui. Je remarquai son sourire tranquille, les canines pointues dépassant sur sa lèvre inférieure très rouge, et je compris, aussi clairement que s'il me l'avait dit à haute voix, que je devais faire attention à ce que j'écrirais, car il serait capable de tout lire. Je décidai donc de n'écrire pour l'instant que de brèves notes, et de rédiger ensuite en secret des courriers beaucoup plus complets pour Mr. Hawkins, et aussi pour Mina : car, à elle, je pouvais écrire en sténographie, et le Comte, si d'aventure il ouvrait le courrier, ne pourrait me comprendre. Après avoir écrit les deux lettres, je restai assis à lire tranquillement, tandis que le Comte rédigeait quelques notes, se référant à des livres qui se trouvaient sur la table. Puis il prit mes deux lettres, et les rangea avec les siennes à côté de son nécessaire à écriture, et il sortit. Dès que la porte se referma sur lui, je me penchai pour examiner les lettres qu'il avait écrites, et qui étaient posées face contre la table. Je n'en éprouvai aucune honte : dans les circonstances présentes, il me semblait que je devais tout faire pour assurer ma protection. L'une des lettres était adressée à Samuel F. Billington, n°7, The Crescent, Whitby, une autre à Herr Leutner, à Varna ; la troisième à Coutts & Co, Londres, et enfin la quatrième aux Herren Klopstock & Billreuth, banquiers à Buda-Pesth. La deuxième et la quatrième lettres n'étaient pas cachetées. J'étais sur le point de les lire, lorsque je vis la poignée de la porte bouger ; je m'enfonçai alors dans mon siège, ayant juste eu le temps de replacer les lettres comme elles l'étaient et de reprendre mon livre, avant que le Comte, tenant une autre lettre à la main, ne pénétrât dans la pièce. Il prit les lettres qui se trouvaient sur la table, les timbra avec soin, puis se tournant vers moi, il me dit :

« Vous voudrez bien m'excuser, mais j'ai beaucoup de travail à faire en privé ce soir. Vous trouverez, je l'espère, tout ce dont vous aurez besoin. » Une fois à la porte, il se retourna après une courte pause, et ajouta :

« Laissez-moi vous donner un conseil, mon jeune ami, non, laissez-moi vous avertir très sérieusement, que si vous quittiez ces pièces, vous ne pourriez trouver le repos en aucune autre partie du château. Celui-ci est vieux, avec beaucoup de souvenirs, et de mauvais rêves attendent les dormeurs imprudents. Faites attention ! Si à un moment le sommeil semble vous gagner, alors hâitez-vous de regagner votre chambre ou ces pièces-ci, car là seulement vous pourrez dormir en paix. Mais si vous n'y prenez pas garde, alors... » Il finit sa phrase d'un ton proprement terrifiant, en faisant un geste comme pour indiquer qu'il s'en lavait les mains. Je le compris tout à fait, et je ne me posais qu'une question : comment un rêve pourrait-il être plus terrible que cette monstrueuse et surnaturelle nasse de ténèbres et de mystères qui semblait se refermer sur moi ?

Plus tard – Je ne renie pas les derniers mots que j'ai écrits, mais maintenant je n'ai plus aucun doute. Je n'aurai pas peur de m'endormir où que ce soit, pourvu que le Comte n'y fût pas. J'ai placé le crucifix au-dessus de la tête de mon lit – j'espère que mon repos sera ainsi protégé des mauvais rêves, et le crucifix restera là.

Quand le Comte me quitta, je retournai dans ma chambre. Après un moment, n'entendant aucun bruit, je sortis et gravis l'escalier de pierre, jusqu'à l'endroit où je pouvais avoir une vue sur le sud. Ces vastes étendues m'inspiraient un sentiment de liberté, même si elles m'étaient inaccessibles, lorsque je les comparais à la cour étroite et obscure, qui me donnait l'impression d'être véritablement en prison, lorsque j'y plongeais mes regards. Je n'avais qu'une envie, respirer l'air frais, bien qu'il fit nuit. Cette existence nocturne commence à me peser, je le sens. Elle me porte sur les nerfs. Je sursaute rien qu'à voir mon ombre, et je suis assailli par toutes sortes de pensées horribles. Dieu sait que ce lieu maudit justifie toutes mes craintes ! Je contemplai donc ces vastes et beaux espaces, éclairés par le paisible clair de lune, qui devint presque aussi lumineux que le jour. Dans cette douce lumière, les lointaines collines se confondaient, et les ombres des vallées et des gorges étaient d'un noir de velours. Cette beauté pure m'apaisa : chaque respiration m'apportait paix et réconfort. Tandis que j'étais penché à la fenêtre, mon regard fut attiré par un mouvement à l'étage du dessous, sur ma gauche, là où j'imaginais, d'après l'arrangement des pièces, que donnait la fenêtre de la chambre du Comte. La fenêtre où je me tenais était haute et profonde derrière ses meneaux de pierre, et même si elle était marquée par les assauts des intempéries, elle était encore en bon état, même si son encadrement était à l'évidence très ancien. Je me reculai, et regardai attentivement.

Je vis le Comte qui passait la tête par la fenêtre. Je ne vis pas son visage, mais je reconnus sa nuque, son dos et sa façon de bouger les bras. En tout cas, je ne pouvais me tromper sur ses mains, que j'avais déjà eu tant d'occasions d'étudier. D'abord, je fus intéressé et même quelque peu amusé : il est étonnant de constater combien un homme peut s'amuser de peu de choses lorsqu'il est prisonnier. Mais mon sentiment se changea en répulsion et en terreur quand je vis l'homme sortir entièrement de la fenêtre et commencer à ramper le long du mur du château, au-dessus de ce terrible gouffre, la tête en bas, son manteau s'étalant de part et d'autre de lui tel deux grandes ailes. Au début je ne pus en croire mes yeux. Je pensais à un tour que me jouait la pleine lune, à un effet curieux des ombres, mais je continuai à regarder : il ne s'agissait pas d'une illusion. Je voyais les doigts et les orteils qui s'agrippaient au bord des pierres, que les années avaient débarrassées de leur mortier, et, profitant de chaque aspérité, il descendit très rapidement, comme un lézard le long d'un mur.

Quelle sorte d'homme est-ce là, ou quelle sorte de créature sous l'apparence d'un homme ? La terreur que j'éprouve pour cet horrible endroit me paralyse, j'ai peur, affreusement peur – et je ne puis m'enfuir ; je suis environné d'horreurs auxquelles je n'ose pas songer...

15 mai

Une fois de plus, j'ai vu le comte sortir à la manière d'un lézard. Il a descendu de biais une centaine de pieds vers la gauche, puis il a disparu dans quelque trou ou fenêtre. Quand sa tête eût disparu, je me penchai en avant pour essayer d'en voir plus, mais sans y parvenir : la distance était trop importante pour que je puisse avoir un bon angle de vue. Je savais qu'il avait quitté le château, et je pensais que c'était une bonne occasion d'explorer le lieu plus complètement que je n'avais osé le faire jusqu'ici. Je retournai dans ma chambre, pris une lampe, et essayai toutes les portes. Elles étaient toutes verrouillées, comme je m'y attendais, et je vis que toutes les serrures étaient relativement récentes. Je descendis l'escalier de pierre et gagnai le hall par lequel j'étais entré dans le château. Je vis que je pouvais facilement tirer les verrous et enlever les chaînes, mais la porte était fermée à clef, et la clef n'était pas dans la serrure ! Elle devait être dans la chambre du Comte. Je devrais guetter le moment où cette pièce ne serait pas fermée, afin de pouvoir m'emparer de la clef et m'enfuir. J'entrepris de faire un examen complet des divers escaliers et passages, et d'essayer toutes les portes qui s'y trouvaient. Une ou deux petites pièces à côté du hall d'entrée étaient ouvertes, mais il n'y avait rien à y voir à part de vieux meubles couverts de poussière et mangés par les mites. Enfin, je trouvai une porte en haut de l'escalier, qui semblait verrouillée, mais céda un peu lorsque je la poussai. J'appuyai plus fort, et me rendis compte qu'elle n'était pas réellement fermée, et que la résistance venait du fait que les gonds s'étaient légèrement affaissés, et que la lourde porte reposait donc sur le sol. C'était là une opportunité que je risquais de ne pas rencontrer à nouveau : je m'employai donc à l'ouvrir, et après beaucoup d'efforts, je parvins à la pousser suffisamment pour pouvoir entrer. J'étais maintenant dans une aile du château qui se trouvait plus à droite que les pièces que je connaissais, et un étage plus bas. Je regardai par les fenêtres et pus me rendre compte que cette enfilade de pièces se trouvait dans la partie sud du château ; les fenêtres de la dernière pièce s'ouvraient à la fois sur l'ouest et sur le sud. Des deux côtés, elles donnaient sur un grand précipice. Le château était bâti sur le coin d'un gigantesque rocher, si bien que sur trois de ses côtés, il était quasiment imprenable. De grandes fenêtres se trouvaient là, que nulle fronde, nul arc, nulle couleuvrine ne pouvait atteindre ; cette partie du château était donc lumineuse et confortable, par rapport aux autres pièces qui devaient être mieux protégées. A l'ouest s'étendait une grande vallée, et au-delà, de grandes montagnes déchiquetées, les pics s'élançant les uns sur les autres, la roche abrupte parsemée de frênes et d'arbustes, dont les racines s'accrochaient dans les fentes et les fissures de la pierre. Il s'agissait évidemment d'une partie du château qui était occupée jadis par des dames, car les meubles étaient plus confortables que tous ceux que j'avais vus jusque-là. Il n'y avait pas de rideaux aux fenêtres, et le clair de lune, pénétrant dans la pièce à travers les

fenêtres à losanges, permettait de voir même les couleurs, tandis qu'il atténuaient en quelque sorte l'impression donnée par la poussière qui couvrait tout, et masquait dans une certaine mesure les ravages du temps et des mites. Ma lampe semblait assez inutile dans ce brillant clair de lune, mais j'étais heureux de l'avoir avec moi, car je ressentais en cet endroit une terrible solitude qui me glaçait le cœur et mettait mes nerfs à rude épreuve. Et pourtant, c'était mieux que cette vie solitaire dans ces pièces que j'avais appris à détester en raison de la présence du Comte, et après avoir maîtrisé mes nerfs, je me sentis envahi par une douce quiétude. J'étais là assis à une petite table, où certainement dans le passé, une belle dame s'était assise pour écrire quelque maladroite lettre d'amour, avec force émois et rougissements ; et je rapportais dans mon journal en sténographie tout ce qui s'était passé depuis la dernière fois que je l'avais refermé. Voilà bien là les progrès du XIXème siècle ! Et pourtant, à moins que mes sens ne me trompent, les siècles passés avaient, et ont encore, un charme qui leur est propre et que la « modernité » ne peut pas tuer.

Plus tard, matin du 16 mai – Dieu préserve ma santé mentale, car c'est tout ce qu'il me reste. La sécurité, ou l'assurance de la sécurité, appartiennent au passé. Tant que je vis ici, je n'ai qu'une seule chose à espérer : ne pas devenir fou, en espérant ne pas l'être déjà. Si je suis sain d'esprit, alors il est terrifiant d'imaginer que de toutes les choses maudites qui rôdent ici, le Comte est pour moi la moins terrible ; et que c'est de lui seul que je peux attendre le salut, même si ce doit être en servant ses desseins. Grand Dieu, Dieu miséricordieux ! Aide-moi à garder mon calme, sinon c'est sans aucun doute la folie qui m'attend. Je commence à comprendre certaines choses, qui jusqu'ici étaient pour moi déconcertantes. Jusqu'à maintenant, je n'avais jamais bien su ce que voulait dire Shakespeare quand il faisait dire à Hamlet :

« Ici, mes tablettes ! car il importe d'y noter... », etc¹.

Car maintenant, je sens que mon cerveau est sur le point d'exploser, ou qu'il a reçu le choc qui lui sera fatal, et je me tourne vers mon journal pour y trouver le repos. Le fait d'y inscrire tout précisément sera pour moi source d'apaisement.

J'avais été effrayé lorsque le Comte m'avait adressé son mystérieux avertissement, mais je le suis plus encore maintenant que j'y repense, et il conservera toujours sur moi un terrible ascendant. Je ne dois plus jamais mettre en doute ce qu'il pourra me dire !

Après avoir écrit dans mon journal, et avoir, Dieu merci, remis dans ma poche ce dernier ainsi que le crayon, j'eus envie de dormir. L'avertissement du Comte me revint à l'esprit, mais je pris un malin plaisir à lui désobéir. Le sommeil me gagnait. Le doux clair de lune m'apaisait, et les vastes espaces que je voyais au-dehors me donnaient une sensation de liberté qui me revigorait. Je décidai de ne pas rentrer ce soir dans ces sinistres chambres enténébrées, mais de dormir ici, où les dames de jadis s'étaient assises, avaient chanté et vécu leurs vies paisibles, tandis que leur cœur se serrait à la pensée de leurs hommes partis mener des guerres sans merci. Je tirai un grand canapé du coin où il se trouvait, afin de pouvoir profiter, une fois couché, de la belle vue vers l'est et le sud, et, sans me soucier de la poussière, je me préparai à dormir. Je suppose que je me suis endormi ; à vrai dire, je l'espére, mais je crains que non, car tout ce qui suivit alors fut incroyablement réel – tellement réel que même maintenant, assis ici dans la clarté du soleil matinal, je ne puis croire qu'il ne se fût agi que d'un rêve.

Je n'étais pas seul. La pièce n'avait en aucune façon changé depuis que j'y étais entré ; je pouvais voir sur le sol, le brillant clair de lune, et mes propres empreintes là où j'avais dérangé la très ancienne couche de poussière. Eclairées par les rayons de lune, en face de moi, se tenaient trois jeunes femmes ; des aristocrates d'après leurs vêtements et leurs manières. Lorsque je les vis, je pensai d'abord que j'étais en train de rêver, car bien qu'elles fussent éclairées par la lune, elles ne projetaient aucune ombre sur le sol. Elles s'approchèrent de moi, me regardèrent pendant un moment, et se mirent à murmurer. Deux d'entre elles étaient brunes, avec un nez aquilin comme le Comte, et de grands yeux noirs et perçants, qui semblaient presque rouges par contraste avec la pâle lueur de la lune. La troisième avait le teint clair, aussi clair qu'il est possible, avec une abondante chevelure blonde ondulée, et des yeux pareils à de pâles saphirs. Il me semblait d'une façon ou d'une autre connaître son visage, et l'associer à quelque peur cauchemardesque, mais je ne pus sur le moment me souvenir dans quelles circonstances. Toutes trois avaient des dents blanches qui brillaient comme des perles entre leurs lèvres voluptueuses rouges comme des rubis. Il y avait quelque chose en elles qui me mettait mal à l'aise, une attirance à laquelle se mêlait une terrible peur. Je sentais au fond de mon cœur que je brûlais d'une envie malsaine de sentir sur mes lèvres leurs lèvres rouges. C'est mal d'écrire cela ; peut-être un jour Mina lira-t-elle ces mots et alors cela lui

¹[Hamlet, Acte I, Scène V, traduction par François Guizot (1787 - 1874)

https://fr.wikisource.org/wiki/Hamlet/Traduction_Guizot,_1864/Acte_I]

causera du chagrin, mais c'est la vérité. Elles murmuraient entre elles, puis elles se mirent soudain à rire – un rire tellement argenté et musical, mais plus dur que ne le fut jamais son sorti de lèvres humaines. C'était comme le bruit à la fois délicat et intolérable d'un doigt cruel jouant sur le bord d'un verre à eau. La fille blonde secoua la tête avec coquetterie tandis que les deux autres la poussaient. L'une d'entre elles dit :

« Allez ! Tu seras la première, tu en as le droit, et nous suivrons. » La deuxième ajouta : « Il est jeune et fort, il y aura des baisers pour chacune de nous. » J'étais étendu, tranquille, les regardant à travers mes paupières à demi fermées, rongé par une impatience exquise. La fille blonde s'avança et se pencha sur moi, jusqu'à ce que je puisse sentir son souffle sur ma peau ; il était doux comme le miel, mais produisait sur mes nerfs la même sensation que sa voix ; avec une saveur amère qui se mêlait à sa douceur, quelque chose d'agressif, comme dans l'odeur du sang.

J'avais peur de soulever mes paupières, mais je voyais tout parfaitement à travers mes cils. La fille se mit à genoux, et se pencha sur moi en exultant de plaisir. Elle était d'une sensualité à la fois excitante et repoussante, tandis qu'elle tendait le cou et se léchait réellement les lèvres comme un animal, à tel point que je pus voir à la lueur de la lune l'humidité sur ses lèvres écarlates et sur sa langue rouge qui caressait ses dents blanches et pointues. Sa tête descendait de plus en plus bas, ses lèvres au niveau de ma bouche, puis de mon menton, et enfin semblant sur le point de se refermer sur ma gorge. Alors elle s'arrêta, et je pus entendre le bruit que faisait sa langue en s'agitant sur ses dents et ses lèvres, et je pus sentir son souffle chaud sur mon cou. La peau de ma gorge commença à picoter comme le fait la peau lorsque la main qui s'apprête à la toucher s'approche toujours plus près. Je pus sentir le contact doux et frissonnant des lèvres sur la peau hypersensible de ma gorge, puis ce furent deux dents pointues qui se posèrent là. Je fermai les yeux, gagné par une extase langoureuse, et j'attendis – j'attendis, le cœur battant.

Mais au même moment, une autre sensation s'insinua en moi aussi vite que l'éclair. Je pris conscience de la présence du Comte, comme surgi d'une tempête pleine de fureur. Tandis que mes yeux s'ouvraient involontairement, je le vis saisir de sa forte poigne le mince cou de la jeune fille blonde, et la repousser avec la force d'un géant ; tandis que les yeux bleus de celle-ci brillaient de colère, que ses dents se crispaien de rage, et que ses joues s'empourpraient d'émotion. Mais le Comte ! Jamais je n'aurais pu imaginer un tel courroux, une telle fureur, même parmi les démons des abîmes. Ses yeux étincelaient littéralement d'un éclat rouge qui évoquait les flammes de l'enfer. Son visage était d'une pâleur mortelle, ses traits étaient tirés, ses épais sourcils, qui se rejoignaient au-dessus de son nez, ressemblaient maintenant à une barre de métal mouvante et chauffée à blanc. D'un brutal mouvement du bras, il repoussa la femme loin de lui, puis fit un signe aux deux autres, comme pour les forcer à reculer : c'était le même geste impérieux que j'avais vu faire pour chasser les loups. D'une voix si basse qu'elle était presque un murmure, mais qui semblait couper l'air et résonner dans toute la pièce, il dit :

« Comment l'une d'entre vous peut-elle seulement oser le toucher ? Comme osez-vous porter les yeux sur lui alors que je vous l'avais interdit ? Reculez, toutes autant que vous êtes ! Cet homme m'appartient ! Ne vous occupez pas de lui, ou vous aurez affaire à moi. » La fille blonde, avec un rire d'une sensualité provocante, se retourna et lui répondit :

« Vous-même n'avez jamais aimé ! Vous n'avez jamais aimé ! » Et les autres femmes se joignirent à elle, et un rire sans joie et sans âme retentit dans la pièce, si dur que je faillis m'évanouir rien qu'à l'entendre ; c'était comme un rire de démons. Alors, le Comte se retourna, et après avoir attentivement observé mon visage, il murmura doucement :

« Oui, moi aussi je peux aimer, vous vous souvenez, vous pouvez en témoigner. N'est-ce pas ? Bien. Maintenant, je vous promets que quand j'en aurai fini avec lui, vous pourrez l'embrasser autant que vous voudrez. Maintenant, partez ! Je dois l'éveiller, car il y a beaucoup à faire. »

« N'aurons-nous rien ce soir ? » demanda l'une d'entre elles en riant doucement, montrant le sac qu'il avait jeté au sol, et qui remuait comme s'il contenait quelque être vivant. Il acquiesça d'un mouvement de la tête. L'une des femmes bondit en avant et ouvrit le sac. Si mes oreilles ne me trompèrent pas, je crus entendre un halètement et un faible gémissement, comme celui d'un enfant à demi-étouffé. Les femmes se rassemblèrent autour du sac tandis que je frémissons d'horreur, mais tandis que je les regardais, elles disparurent, et avec elles, le terrible sac. Il n'y avait aucune porte près d'elles, et elles ne pouvaient être passées devant moi sans que je les remarque. Elles semblaient s'être simplement dissoutes dans les rayons de la lune pour passer ensuite par la fenêtre, car je pus encore voir un instant leurs formes floues et indistinctes avant qu'elles ne s'évanouissent tout à fait.

Puis l'horreur eut raison de moi, et je sombrai dans l'inconscience.

Chapitre 4

Journal de Jonathan Harker - suite

Je m'éveillai dans mon propre lit. Si je n'avais pas rêvé, alors le Comte m'avait ramené ici. J'essayai de m'en assurer, mais je ne pus arriver à aucune conclusion incontestable. Bien sûr, il y avait un certain nombre de preuves : par exemple, mes vêtements étaient pliés et posés d'une façon qui n'était pas dans mes habitudes. Ma montre était arrêtée, alors que selon un rituel très strict, je la remonte toujours avant d'aller me coucher. Et aussi, beaucoup d'autres détails analogues. Mais il ne s'agit pas là de preuves ; peut-être cela révèle-t-il simplement que je n'étais pas dans mon état d'esprit normal, et pour une raison ou une autre, j'étais certainement très perturbé. Je dois chercher une véritable preuve. Je ne suis heureux que d'une chose : si c'est le Comte qui m'a transporté ici et qui m'a déshabillé, il devait être pour le moins pressé, car mes poches n'ont pas été fouillées. Je suis certain que ce journal aurait été pour lui un mystère qu'il n'aurait pas pu tolérer. Il s'en serait emparé, ou l'aurait détruit. Quand je regarde cette pièce où je me trouve, bien qu'elle soit pour moi pleine de terreurs, je la vois maintenant comme une sorte de sanctuaire, car il n'y a rien de plus épouvantable que ces terribles femmes, qui attendaient – qui attendent encore – de sucer mon sang.

18 mai

Je suis descendu à nouveau pour voir cette pièce à la lumière du jour, car je dois connaître la vérité. Quand j'arrivai à la porte en haut de l'escalier, je la trouvai fermée. Elle avait été repoussée contre le montant avec une telle violence, qu'une partie de l'huisserie était abîmée. Je pus voir que le verrou n'était pas tiré, mais la porte était fermée de l'intérieur. Je crains de ne pas avoir rêvé, et il me faudra agir en partant de ce principe.

19 mai

Sans aucun doute, je suis pris au piège. La nuit dernière, le Comte me demanda de sa voix la plus suave d'écrire trois lettres, l'une disant que mon travail ici était presque terminé, et que je prendrais le chemin du retour dans quelques jours, la deuxième, que je partais le lendemain même, et la troisième, que j'avais quitté le château et étais arrivé à Bistritz. J'avais envie de me rebeller, mais je sentais que dans la situation présente, c'eût été folie que de se quereller ouvertement avec le Comte, alors que je suis absolument en son pouvoir. Un refus aurait éveillé ses soupçons et l'aurait mis en colère. Il sait que j'en sais trop et que je ne puis continuer à vivre ; je représenterais un danger pour lui. Ma seule chance est de tirer profit de toutes les opportunités : quelque chose pourrait se produire qui me donnerait une chance de m'évader. Je vis dans ses yeux quelque chose de cette fureur qu'il avait manifestée lorsqu'il avait repoussé cette femme blonde loin de lui. Il m'expliqua que la poste était rare et irrégulière, et qu'écrire maintenant rassurerait mes amis ; et il me dit qu'il contremanderait les dernières lettres, qui seraient conservées à Bistritz autant que nécessaire si d'aventure mon séjour devait se prolonger. Il me l'affirma avec une telle assurance que je ne pouvais m'y opposer dans éveiller ses soupçons. Je prétendis donc me rendre à ses raisons, et lui demandai quelles dates inscrire sur les lettres. Il réfléchit une minute, puis me dit :

«La première sera datée du 12 juin, la seconde du 19 juin, et la troisième, du 29 juin.»

Je sais maintenant le temps qu'il me reste à vivre. Dieu me vienne en aide !

28 mai

J'ai une chance de m'échapper ; ou, tout au moins, d'être en mesure d'envoyer un message chez moi. Une bande de tziganes est arrivée au château, et ils campent dans la cour. Ces tziganes sont des bohémiens ; j'ai des notes les concernant dans mon carnet. Ils sont spécifiques à cette partie du monde, même s'ils sont liés aux bohémiens qu'on trouve usuellement sur toute la planète. Il y en a des milliers en Hongrie et en Transylvanie, qui vivent pratiquement en

dehors de toute loi. Par tradition ils sont liés à un grand noble, ou Boyar, et ils portent le nom de celui-ci. Ils n'ont peur de rien, et n'ont aucune religion, si ce n'est la superstition, et ils parlent seulement leur propre dialecte de la langue roumaine.

Je vais écrire quelques lettres pour l'Angleterre, et je vais essayer de faire en sorte qu'ils les postent. J'ai déjà commencé à leur parler depuis ma fenêtre pour faire connaissance. Ils ont retiré leur chapeau en signe de respect, et m'ont fait des signes, que, malheureusement, je ne pus pas plus comprendre que je ne comprends leur langue...

J'ai écrit les lettres. Celle de Mina est sténographiée, et dans celle adressée à Mr. Hawkins, je lui demande simplement de prendre contact avec elle. A Mina, j'ai exposé ma situation, mais sans parler des horreurs que je ne fais que soupçonner. Si je lui ouvrais mon cœur, elle en mourrait de terreur. Ainsi, même si les lettres ne partaient pas, le Comte ne saurait toujours pas mes secrets, ni jusqu'à quel point j'ai compris la situation.

Je leur ai donné les lettres ; je les ai lancées à travers les barreaux de ma fenêtre avec une pièce d'or, et je leur ai expliqué par signe que je leur demandais de les poster. L'homme qui les ramassa les pressa sur son cœur et s'inclina, puis les mit sous son couvre-chef. Je ne pouvais faire plus. Je retournai dans le bureau, et me mis à lire. Puis, comme le Comte ne venait pas, j'ai écrit ceci.

Le Comte vint enfin. Il s'assit à côté de moi, et me dit de sa voix la plus douce, tandis qu'il ouvrait deux lettres :

« Les Tziganes m'ont remis ceci, et, bien que je n'en connaisse pas la provenance, je vais en prendre naturellement grand soin. Regardez ! » Il avait donc dû déjà les lire, « Celle-ci est de vous, et adressée à mon ami Peter Hawkins, et l'autre » - et là, il prit connaissance des étranges symboles tandis qu'il ouvrait l'enveloppe, et son regard s'assombrit, ses yeux brillèrent méchamment - « l'autre est une chose très vile, un outrage à l'amitié et à l'hospitalité ! Elle n'est pas signée. En bien ! Elle ne vous intéresse pas. » Et, calmement, il appliqua la lettre et l'enveloppe à la flamme de la lampe, jusqu'à ce qu'elles fussent entièrement consumées. Puis il poursuivit :

« La lettre destinée à Hawkins, je vais bien sûr l'envoyer, puisqu'elle est de vous. Vos lettres sont sacrées pour moi. Vous voudrez bien m'excuser, mon ami, si par mégarde j'en ai rompu le sceau. Voulez-vous la remettre sous enveloppe ? » Il me tendit la lettre, et, s'inclinant avec courtoisie, me tendit une enveloppe neuve. Je ne pus que renseigner à nouveau l'adresse, et la lui rendre en silence. Puis, quand il quitta la pièce, je pus entendre la clé tourner doucement. Une minute après je me levai et essayai d'ouvrir : elle était fermée à clé.

Quand, une ou deux heures plus tard, le Comte entra discrètement dans la pièce, il me réveilla, car je m'étais endormi sur le sofa. Il était très courtois et très gai, et, voyant que je m'étais endormi, il me dit :

« Allons, mon ami, êtes-vous fatigué ? Allez au lit. C'est le meilleur moyen de vous reposer. Je n'aurai sans doute pas le plaisir de discuter avec vous ce soir, car de nombreuses tâches m'attendent ; mais allez dormir, je vous en prie. » Je passai dans ma chambre et me mis au lit, et, chose étrange, je dormis d'un sommeil sans rêves. Le désespoir est parfois pourvoyeur d'apaisement.

31 mai

Ce matin en m'éveillant, je me dis que je devrais prendre dans mon sac du papier et des enveloppes, et les garder dans ma poche, afin d'être en mesure d'écrire si j'en avais l'opportunité, mais à nouveau, ce fut la surprise, le choc !

Toutes les feuilles de papier avaient disparu, et avec elles toutes mes notes, mon indicateur des chemins de fer, ma lettre d'introduction ; en fait, tout ce qui aurait pu m'être utile si je pouvais sortir du château. Je m'assis, et pris un moment pour réfléchir ; et alors une pensée me vint à l'esprit, et je me mis à la recherche de ma malle, et fouillai la garde-robe où j'avais placé mes vêtements.

Mon habit de voyage avait disparu, et aussi mon manteau et ma couverture ; je ne pus en trouver aucune trace nulle part. Voilà qui ressemblait à un nouveau et cruel stratagème...

17 juin

Ce matin, tandis que j'étais assis au bord de mon lit, occupé à me torturer l'esprit, j'entendis au-dehors le claquement d'un fouet, et le martèlement des sabots de chevaux sur le sentier rocheux derrière la cour. Transporté de joie, je me précipitai à la fenêtre, et vis rentrer dans la cour, deux grands chariots, chacun tiré par huit robustes chevaux. Ils étaient conduits par deux Slovaques, avec leur grand chapeau, leur grande ceinture cloutée, une peau de mouton sale et de hautes bottes. Ils avaient aussi leur grande hache à la main. Je courus à la porte, espérant pouvoir les rejoindre en passant par le grand hall, pensant qu'on avait dû l'ouvrir pour eux. Mais à nouveau, ce fut un choc : la porte de ma chambre était fermée de l'extérieur.

Alors je courus à la fenêtre et me mis à crier. Ils levèrent les yeux et me regardèrent stupidement, se contant de me montrer du doigt, mais alors, le «hetman» des tziganes arriva, et voyant qu'ils désignaient du doigt ma fenêtre, il dit quelque chose, et ils se mirent à rire. Par la suite, aucun effort de ma part, aucun cri désespéré, aucune supplication ne put m'obtenir ne fut-ce qu'un regard de leur part. Ils se détournaient volontairement de moi. Les chariots contenaient de grandes boîtes carrées, avec d'épaisses poignées de corde ; elles étaient visiblement vides, car les Slovaques les portaient sans peine, et elles résonnaient tandis qu'on les déplaçait sans ménagement. Quand elles furent toutes déchargées, et empilées en un gros tas dans un coin de la cour, les Tziganes donnèrent de l'argent aux Slovaques, et ces derniers, après avoir craché sur les pièces pour attirer la chance, retournèrent nonchalamment près de leurs chevaux. Peu après, j'entendis le claquement de leurs fouets s'évanouir au loin.

24 juin, avant l'aube

La nuit dernière, le Comte m'a quitté tôt, et s'est enfermé dans sa propre chambre. Dès que je l'osai, je montai en hâte l'escalier en colimaçon, et regardai par la fenêtre qui donnait sur le sud. Je voulais surveiller le Comte, car j'avais l'impression qu'il se passait quelque chose. Les Tziganes sont quelque part dans le château, et effectuent un certain travail. Je le sais, car de temps en temps, j'entends le son lointain et étouffé de houes et de pelles ; je ne sais pas de quoi il s'agit, mais il s'agit encore sans doute d'une abominable infamie.

Je restai à la fenêtre un peu moins d'une demi-heure, quand je vis quelque chose sortir de la fenêtre du Comte. Je me reculai et regardai attentivement, et je le vis sortir entièrement. Ce fut un nouveau choc pour moi de constater qu'il portait les vêtements que j'avais mis pour venir ici, et qu'il portait en bandoulière ce sac terrible que j'avais vu les femmes emporter. Il ne pouvait y avoir aucun doute quant à son but, et tout cela avec mes vêtements, qui plus est ! Voilà donc quelle était sa nouvelle diablerie : permettre aux autres de me voir moi, penseraient-ils, afin qu'il puisse prouver qu'on m'avait vu en ville ou dans un village poster mes lettres, mais aussi, afin qu'on m'attribue toutes les horreurs qu'il pourrait perpétrer.

J'enrage à l'idée que tout cela se déroule tandis que je suis assis là, véritablement prisonnier, mais sans la protection de la loi, qui est à la fois le droit et la consolation du prisonnier, même pour le criminel.

Je pensais attendre le retour du Comte, et pendant un long moment, je restais résolument à la fenêtre. Puis je remarquai d'étranges petits points qui flottaient dans les rayons de la lune. C'était comme de minuscules grains de poussière, qui tourbillonnaient et se rassemblaient en nuées vaporeuses. J'éprouvais une sorte d'apaisement et de calme à les contempler. Je m'installai dans l'embrasure de la fenêtre dans une position plus confortable, afin de mieux jouir de ballet nocturne.

Quelque chose me fit sursauter, le hurlement sourd et pitoyable de chiens quelque part dans la vallée, hors de ma vue. Le son gagna en clarté, et les grains de poussière qui flottaient dans le ciel se mirent à dessiner de nouvelles formes en dansant dans le clair de lune. Quant à moi, je sentais que je combattais pour réveiller en moi des instincts endormis ; non, c'était mon âme elle-même qui luttait, et des sentiments à demi oubliés s'efforçaient de répondre à cet appel. J'étais hypnotisé ! Les poussières dansaient de plus en plus vite, et les rayons de lune qui arrivaient sur moi semblaient trembler en franchissant cette masse frissonnante, qui s'agglomérait de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle semble prendre des formes fantomatiques. Et alors je sursautai, maintenant pleinement éveillé et en pleine possession de mes sens, et je m'enfuis en criant. Les formes spectrales, qui se matérialisaient graduellement sous les rayons de la lune, étaient celles de ces trois

femmes de l'au-delà auxquelles j'étais maintenant lié. Je m'enfuis, et retrouai quelque sentiment de sécurité dans ma propre chambre, où la lumière de la lune n'entrait pas, et où la lampe brillait avec éclat.

Après environ deux heures, j'entendis un bruit troublant dans la chambre du Comte, quelque chose comme un gémissement aigu vite réprimé. Puis ce fut le silence, un silence profond et affreux, qui me glaça le sang. Le cœur battant, j'essayai d'ouvrir la porte, mais j'étais enfermé, et ne pouvais rien faire. Je m'assis, et me mis simplement à pleurer.

Tandis que j'étais assis, j'entendis un son dans la cour au-dehors, un terrible cri de femme. Je courus à la fenêtre, et je me penchai pour regarder à travers les barreaux. Et je vis en effet une femme, les cheveux en désordre, portant les mains à son cœur comme si elle avait couru à perdre haleine. Elle s'appuyait contre le coin de la grille. Quand elle vit mon visage à la fenêtre, elle se lança en avant et lança, d'une voix lourde de menace :

«Monstre ! Rendez-moi mon enfant !»

Elle se jeta à genoux, puis, levant les mains, cria à nouveau les mêmes mots d'un ton qui me déchira le cœur. Puis elle se tordit les cheveux et se frappa la poitrine, et s'abandonna aux violences les plus extravagantes que lui inspirait son émotion. Finalement, elle s'avança, et bien que je ne pusse la voir, je l'entendis frapper de ses mains nues la porte d'entrée.

Haut au-dessus de moi, probablement dans la tour, j'entendis la voix du Comte. Il appelait de son ton dur et métallique. A son appel sembla répondre, dans le lointain, le hurlement des loups. Après seulement quelques minutes, une horde surgit et déferla, comme l'eau surgissant d'un barrage rompu, à travers la large entrée de la cour.

La femme ne crie pas, et le hurlement des loups ne dura pas longtemps. Avant peu ils s'éloignèrent l'un après l'autre, en se léchant les babines.

Je ne pouvais pas la plaindre, car je savais maintenant ce qu'il était advenu de son enfant, et il valait mieux qu'elle meure.

Que faire ? Que puis-je faire ? Comment m'échapper de ce lieu monstrueux de ténèbres et de terreur ?

25 juin, au matin – Nul homme ne peut savoir, tant qu'il n'a pas affronté la nuit, combien est douce et chère à son cœur la venue du matin. Quand le soleil fut suffisamment haut dans le ciel pour venir frapper le haut de la grande porte qui faisait face à ma fenêtre, il me semblait que c'était comme si la colombe de l'arche s'y posait. Ma peur s'évanouit comme s'il se fût agi d'un vêtement diaphane se dissolvant dans la chaleur. Il me faut agir d'une façon ou d'une autre tant que je ressens en moi le courage que me donne le jour. La nuit dernière, l'une de mes lettres antidatées a été postée : la première de cette fatale série qui doit effacer de la surface de la terre toute trace de mon existence.

N'y pensons plus, il faut agir !

Chaque fois que je me suis senti maltraité ou menacé, ou que j'ai ressenti la peur, c'était la nuit. Je n'ai encore jamais vu le Comte à la lumière du jour. Se pourrait-il qu'il dorme, tandis que les autres sont éveillés, et qu'il soit éveillé quand ils dorment à leur tour ? Si seulement je pouvais pénétrer dans sa chambre ! Mais c'est impossible. La porte est toujours fermée à clé, il n'y a pas moyen.

Si, il y a un moyen, si j'ose m'y risquer. Là où le Comte peut se rendre, pourquoi un autre ne pourrait-il pas aller ? Je l'ai vu sortir de cette fenêtre en rampant. Pourquoi ne pourrais-je l'imiter, et rentrer par cette même fenêtre ? C'est une entreprise sans espoir, mais ma situation l'est plus encore. Je vais tenter la chose. Au pire, je pourrais trouver la mort, mais la mort d'un homme n'est pas celle d'une bête, et la porte de l'au-delà me sera peut-être encore ouverte. Que Dieu m'assiste ! Adieu, Mina, si j'échoue ! Adieu, mon ami fidèle et second père, adieu vous tous, et enfin adieu Mina !

Le même jour, un peu plus tard – J'ai tenté la chose, et, avec l'aide de Dieu, je suis parvenu à revenir sain et sauf dans cette pièce. Je dois rapporter dans l'ordre chaque détail de mon aventure. Tant que mon courage était ferme, je suis allé

droit à la fenêtre sud, et sans attendre je suis sorti, prenant appui sur l'étroite margelle de pierre qui de ce côté, court tout le long du bâtiment. Les pierres sont grandes et grossièrement taillées, et le mortier entre elles a depuis longtemps été emporté par le passage des années. J'enlevai mes bottes, et m'aventurai au-dehors sans beaucoup d'espoir. Une seule fois je regardai vers le bas, pour m'assurer que je pourrais résister si d'aventure je jetais un regard dans cet horrible précipice, mais par la suite, je me gardai bien de recommencer. Je savais très bien dans quelle direction et à quelle distance se trouvait la fenêtre du Comte, et je m'y rendis comme je le pus, profitant de toutes les opportunités que je trouvais. Je n'avais pas le vertige – je suppose que j'étais trop excité – et je me retrouvai sur le rebord de la fenêtre après un temps qui me sembla ridiculement court, essayant de relever la fenêtre à guillotine. J'étais très agité, toutefois, quand je me courbai et passai par la fenêtre, les pieds en premier. Alors, je regardai autour de moi, cherchant le Comte, mais je fis une découverte qui m'emplit de joie : la pièce était vide ! Elle était sommairement décorée, et les meubles, qui étaient à peu près les mêmes que dans les chambres du sud, étaient couverts de poussière et semblaient n'avoir jamais été utilisés. Je cherchai la clé, mais elle n'était pas dans la serrure, et je ne pus la trouver nulle part. La seule chose que je trouvai, ce fut un grand tas de pièces d'or dans un coin – de l'or de toutes sortes, roumain, britannique, autrichien et hongrois, grec et turc, recouvert d'une pellicule de poussière, comme s'il reposait depuis longtemps sur le sol. Je ne vis aucune pièce qui avait moins de trois cents ans. Il y avait également des chaînes et des bijoux, certains sertis de pierres précieuses, mais pour la plupart, vieux et ternis.

A l'un des coins de la pièce se trouvait une lourde porte. J'essayai de l'ouvrir, car, si je ne pouvais pas trouver la clé de la chambre ou la clé de la porte d'entrée, ce qui était l'objet principal de mes recherches, je devais continuer mon exploration, sinon tous les efforts auraient été vains. Elle était ouverte, et menait, par un passage de pierre, à un escalier circulaire, qui descendait abruptement. Je l'empruntai avec précaution, car il était sombre, n'étant éclairé que par deux meurtrières taillées dans l'épaisse maçonnerie. En bas se trouvait un passage enténébré, comme un tunnel, qui exhalait une odeur pestilentielle qui évoquait la mort, une odeur de vieille terre fraîchement retournée. Tandis que j'avancais dans le passage, l'odeur se fit plus forte et plus proche. Enfin, je poussai une lourde porte qui était entrouverte, et je me retrouvai dans une vieille chapelle en ruines, qui avait à l'évidence été utilisée comme un cimetière. Le toit était brisé, et à deux endroits, des escaliers menaient à des caveaux, mais le sol avait été récemment retourné, et la terre placée dans de grandes boîtes de bois, manifestement celles qui avaient été apportées par les Slovaques. Il n'y avait personne, et je cherchai s'il existait une autre sortie, mais je n'en trouvai aucune. J'inspectai alors chaque pouce du sol, afin de ne rien laisser au hasard. Je descendis même dans les caveaux, où la faible lumière entrait à peine, bien que mon âme dût se faire violence pour que j'ose y pénétrer. J'en visitai deux sans rien y trouver à part des fragments de vieux cercueils et des montagnes de poussière ; toutefois, dans le troisième, je fis une découverte.

Là, dans l'une des grandes boîtes (il y en avait cinquante en tout), sur de la terre fraîchement remuée, était étendu le Comte ! Il était mort ou endormi, je n'aurais su le dire, car ses yeux étaient ouverts et fixes, mais sans la froideur de la mort – et ses joues arboraient la chaleur de la vie malgré leur pâleur, et ses lèvres étaient aussi rouges que d'habitude. Mais il n'y avait aucun signe de mouvement, pas de pouls, pas de souffle, pas de battements de cœur. Je me penchai sur lui, et tentai de percevoir quelque signe de vie, mais en vain. Il ne pouvait être étendu là depuis longtemps, car l'odeur de la terre fraîche aurait disparu en quelques heures. A côté de la boîte se trouvait son couvercle, percé de trous ça et là. Je pensai qu'il pouvait très bien avoir les clés sur lui, mais quad je me mis à leur recherche, je vis ses yeux morts, et malgré leur absence de vie, j'y lus une telle haine, bien qu'il fût inconscient de ma présence, que je m'enfuis de cet endroit, puis, quittant la chambre du Comte par la fenêtre, escaladai à nouveau le mur du château. Regagnant ma chambre, je me jetai haletant sur mon lit, et essayai de réfléchir...

29 juin

Aujourd'hui est le jour de ma dernière lettre, et le Comte me l'a lui-même confirmé : je l'ai vu quitter le château par la même fenêtre, et avec mes vêtements. Tandis qu'il descendait le mur comme un lézard, j'aurais aimé disposer d'un pistolet ou de n'importe quelle arme mortelle, afin de pouvoir le détruire, mais je crains qu'aucune arme forgée par des mains humaines ne puisse avoir un effet quelconque sur lui. Je n'osai pas attendre son retour, car je craignais de voir les trois sœurs maléfiques. Je returnai à la bibliothèque, et lus jusqu'à ce que je m'endorme.

Je fus réveillé par le Comte, qui me regardait d'un air grave et me dit :

« Demain, nous devons nous quitter, mon ami. Vous retournez vers votre belle Angleterre, et moi vers une tâche dont l'issue pourrait faire que nous ne puissions plus jamais nous voir. Votre lettre a été expédiée ; demain je ne serai pas là, mais tout

sera prêt pour votre voyage. Au matin viendront les Tziganes, qui ont quelques travaux à effectuer ici ; il y aura aussi quelques Slovaques. Quand ils seront partis, ma voiture viendra vous chercher, et vous conduira à la Passe de Borgo où vous retrouverez la diligence qui va de la Bucovine à Bistritz. Mais j'ai l'espoir de vous revoir un jour au Château Dracula. » Suspicieux, je décidai de tester sa sincérité. Sincérité ! Cela semble presque une profanation que d'utiliser ce mot à propos d'un tel monstre. Je lui répondis de but en blanc :

« Pourquoi ne puis-je partir ce soir ? »

« Parce que, mon cher Monsieur, mon cocher et mes chevaux sont sortis pour une autre mission. »

« Mais je marcherais volontiers. Je veux partir tout de suite. » Il sourit, et c'était un sourire si suave et si diabolique, que je savais que quelque stratagème se cachait derrière cette douceur. Il dit :

« Et vos bagages ? »

« Peu importe. Je pourrai les envoyer chercher plus tard. »

Le Comte se leva et me dit, avec une telle courtoisie que je faillis me frotter les yeux, tant elle semblait réelle :

« Vous autres anglais avez cette formule qui est chère à mon cœur, car elle est proche de l'esprit des Boyars : ‘Bienvenue à ceux qui arrivent, bon voyage à ceux qui repartent.’ Venez avec moi, mon cher jeune ami. Vous n'attendrez pas une seule heure dans ma maison contre votre gré, aussi triste que je sois de vous voir partir, et que vous en ayez un si soudain désir. Venez ! ». Et avec une gravité solennelle, il me précéda avec la lampe dans l'escalier, et dans le hall d'entrée. Puis soudain, il s'arrêta.

« Ecoutez ! »

Tout près, j'entendis le hurlement de nombreux loups. C'était comme si le bruit était apparu au moment même où il avait levé la main, comme la musique d'un grand orchestre qui semblerait jaillir de la baguette du chef d'orchestre. Après une courte pause, il se remit en marche, toujours de son pas majestueux, vers la porte ; il enleva les lourdes barres de fer, décrocha les énormes chaînes, et commença à ouvrir.

A mon grand étonnement, je constatai qu'elle n'était pas verrouillée. Soupçonneux, je regardai autour de moi, mais je ne pus voir aucune clé d'aucune sorte.

Tandis que la porte commençait à s'ouvrir, le hurlement des loups au-dehors se fit plus fort et plus agressif ; je pouvais voir leurs mâchoires rouges, leurs dents acérées et leurs griffes tandis qu'ils bondissaient sur place. Je savais bien que me battre avec le Comte à ce moment-là n'aurait servi à rien. Avec de tels alliés à ses ordres, je ne pouvais rien faire. Mais les portes continuaient à s'ouvrir tout doucement, et seul le corps du Comte me séparait de l'extérieur. Soudain, je fus frappé par l'idée que c'était peut-être pour moi le moment de la fin : j'allais être livré aux loups, et à ma demande qui plus est. Il y avait dans cette idée une perversité qui devait plaire beaucoup au Comte, et, désespéré, je criai :

« Fermez la porte, j'attendrai demain matin ! » Et je couvris mon visage de mes mains afin de cacher mes larmes et mon amère déception. D'un mouvement de son bras puissant, le Comte referma violemment la porte, et les grands verrous en se remettant en place firent un vacarme métallique qui résonna dans tout le hall.

Nous retournâmes en silence dans la bibliothèque, et après une minute ou deux, je regagnai ma propre chambre. La dernière fois que je vis le Comte, il m'envoyait un baiser de la main, avec une lueur de triomphe dans les yeux, et un sourire dont Judas aux enfers eût été fier.

Quand je fus dans ma chambre et sur le point de me coucher, je crus entendre un murmure à ma porte. Je m'y rendis sans bruit et écoutai. A moins que mes oreilles ne m'aient trompé, j'entendis la voix du Comte :

« Arrière, arrière, retournez d'où vous venez ! Votre temps n'est pas encore venu. Attendez ! Prenez patience ! Cette nuit est à moi. La nuit prochaine sera à vous ! » Il y eut ensuite des rires étouffés, et pris d'une rage soudaine, j'ouvris la porte à la volée, et vis les trois terribles femmes qui se léchaient les lèvres. Quand elles me virent, elles partirent d'un rire monstrueux et s'enfuirent.

Je retournai dans ma chambre et me mis à genoux. La fin était-elle donc si proche ? Demain ! Demain ! Dieu, aide-moi, et tous ceux qui me sont chers !

30 juin, matin

Ce sont peut-être les derniers mots que j'écrirai dans ce journal. J'ai dormi jusque peu avant l'aube, et dès mon réveil, j'ai prié, car j'avais décidé que si la mort devait venir me prendre, elle me trouverait prêt.

Enfin, je sentis un subtil changement dans l'air, et je sus que le matin était venu. Puis ce fut le bienvenu chant du coq, et je sus que j'étais sauvé. Le cœur léger, j'ouvris ma porte et dévalai l'escalier jusqu'au hall. J'avais vu que la porte n'était pas verrouillée, et je pouvais donc m'évader. Les mains tremblantes d'impatience, j'enlevai les chaînes et je tirai les lourds verrous.

Mais la porte ne bougea pas. Je fus envahi par le désespoir. Je tirai sur la porte encore et encore, je la secouai tant que, bien qu'elle fût massive, elle fut ébranlée dans ses huisseries. Je comprenais qu'elle avait été fermée à clé lorsque j'avais quitté le Comte.

Alors, je fus pris d'un vif désir de m'emparer de la clé, quel que soit le risque, et je décidai sans plus attendre d'escalader le mur, et de gagner la chambre du Comte. Il me tuerait peut-être, mais la mort me semblait à ce moment le moindre des maux qui pouvaient m'arriver. Je me précipitai à la fenêtre est, et descendis le mur, comme je l'avais déjà fait, jusqu'à la chambre du Comte. Elle était vide, mais je m'y attendais. Je ne trouvai aucune clé ; toutefois l'amoncellement d'or était toujours là. J'empruntai l'escalier en colimaçon au coin de la chambre, puis le sombre passage qui menait à la vieille chapelle. Je savais bien maintenant où trouver le monstre que je cherchais.

La grande boîte était encore au même endroit, contre le mur ; le couvercle était posé dessus. Il n'était pas fermé, mais les clous étaient dans leur logement, prêts à être enfouis d'un coup de marteau. Je savais que je devais atteindre le corps pour trouver les clés ; je soulevai donc le couvercle, le posai contre le mur, et alors, je vis une chose qui m'emplit d'effroi. Le Comte était étendu là, mais c'était comme s'il avait retrouvé sa jeunesse, car sa moustache et ses cheveux blancs avaient retrouvé une couleur gris fer, ses joues étaient pleines, et sous sa peau blanche perçait une teinte d'incarnat ; la bouche était plus rouge que jamais, car sur ses lèvres, il y avait des gouttes de sang frais, qui coulait des commissures des lèvres sur le menton et le cou. Même ses yeux brillants et profonds semblaient sertis dans une chair et des paupières gonflées. C'était comme si cette abominable créature était tout simplement gorgée de sang. Il était étendu là, comme une horrible goule repue. Je frissonnai tandis que je me penchai pour le toucher, et tous mes sens se révoltèrent à ce contact, mais je devais chercher, sinon j'étais perdu. A la tombée de la nuit, mon propre corps servirait de festin de la même façon aux trois horribles femmes. Je fouillai tout le corps, mais je ne trouvai nulle trace de la clé. Alors je m'arrêtai, et regardai le Comte. Son visage boursouflé arborait un sourire moqueur qui aurait pu me rendre fou. C'était là l'être que j'avais aidé à se transporter à Londres, où, peut-être pour les siècles à venir, il pourrait étancher sa soif de sang avec cette fourmilière humaine, et créer puis élargir un cercle de demi-démons qui se repaîtraient des faibles. Cette seule pensée me rendit malade. Je fus pris d'un désir irrépressible de débarrasser le monde d'un tel monstre. Je n'avais aucune arme à la main, mais je saisissai une pelle que les ouvriers avaient utilisée pour remplir les caisses, et la levant bien haut, je frappai, la lame vers le bas, ce visage détesté. Mais à ce moment, la tête se tourna, et les yeux me lancèrent un regard démoniaque qui me paralysa, et la pelle m'échappa des mains et ne fit qu'effleurer le visage, laissant une marque profonde sur le front. La pelle tomba sur la boîte, et comme je voulais la récupérer, le coin de la lame accrocha le couvercle qui retomba sur la boîte, et me cacha la chose horrible qui s'y trouvait. Le dernier aperçu que j'en eus, ce fut le visage boursouflé et souillé de sang, avec ce sourire malveillant qui semblait venir du plus profond des enfers.

Je réfléchis et réfléchis encore à ce que je devais faire maintenant, mais mon cerveau était en feu, et j'attendis, sentant croître en moi le désespoir. Tandis que j'attendais, j'entendis au loin un chant de Tziganes, entonné par des voix joyeuses qui se rapprochaient, et le bruit de grosses roues et le claquement des fouets : les Tziganes et les Slovaques dont avait parlé le Comte arrivaient. Après avoir jeté un dernier regard autour de moi, puis à la caisse où se trouvait ce corps infâme, je quittai l'endroit et courus vers la chambre du Comte, déterminé à me précipiter dehors quand la porte s'ouvrirait. Je tendis l'oreille, et j'entendis en bas le grincement de la clé dans l'imposante serrure, et la lourde porte qui s'ouvrait. Il devait y avoir d'autres moyens d'accéder au château, ou alors quelqu'un avait la clé d'une des portes. Puis j'entendis le bruit de nombreux pas lourds, qui s'évanouirent en passant dans quelque passage en renvoyant un écho métallique. Je me retournais pour descendre à nouveau dans les caveaux, où je pourrais peut-être trouver une sortie, mais à ce moment il y eut un violent coup de vent, et la porte qui menait à l'escalier en colimaçon claqua violemment, et fit voler la poussière qui était sur le linteau ; et quand je me précipitai pour l'ouvrir, je vis que c'était sans espoir. J'étais à nouveau prisonnier, et le destin resserrait ses filets autour de moi toujours plus étroitement.

Tandis que j'écris, j'entends dans le passage en-dessous le bruit de nombreux pas, et le fracas de lourdes charges qu'on pose au sol, sans aucun doute les caisses avec leur chargement de terre. Puis il y a un bruit de marteau : c'est la boîte que l'on cloue. Maintenant j'entends les bruits de pas lourds dans le hall, suivis d'autres pas plus légers.

J'entends la porte qui se referme, puis le bruit des chaînes, puis le grincement de la clé dans la serrure, puis j'entends qu'on la retire ; enfin une autre porte s'ouvre puis se referme ; et on la ferme à clé et au verrou.

J'entends dans la cour, et plus bas sur le sentier rocheux, le bruit des lourdes roues, le claquement des fouets, et le chœur des Tziganes qui peu à peu disparaît dans le lointain.

Je suis seul dans le château avec ces horribles femmes. Mais non ! Mina est une femme, et elle n'a rien en commun avec elles. Ce sont des démons des abysses !

Je ne resterai pas ici avec elles. Je vais essayer d'escalader le mur du château plus loin que je ne l'ai fait jusqu'ici. Je vais prendre de l'or avec moi, au cas où j'en aie besoin plus tard. Peut-être trouverai-je le moyen de quitter ce terrible endroit.

Et ensuite, en route pour retrouver les miens, vers le train le plus proche et le plus rapide ! Je fuirai ce lieu maudit, ce pays maudit, où le diable et ses enfants parcourent encore la surface de la terre !

La miséricorde de Dieu est préférable à celle de ces monstres. Le précipice est haut et escarpé, mais à son pied, un homme peut dormir – comme un homme. Adieu à tous ! Mina !

Chapitre 5

Lettre de Miss Mina Murray à Miss Lucy Westenra.

9 mai.

Ma très chère Lucy,

Il faut que tu me pardones le temps que j'ai pris pour t'écrire, mais j'ai été tout simplement submergée de travail. La vie d'une maîtresse d'école est parfois éprouvante. Je me languis d'être avec toi, au bord de la mer, où nous pourrons causer ensemble librement et construire nos châteaux en Espagne. J'ai travaillé très dur ces temps derniers, pour Jonathan, et j'ai pratiqué la sténographie avec beaucoup d'assiduité. Quand nous serons mariés, je serai utile à Jonathan si je suis capable de sténographier correctement : je pourrai noter ce qu'il veut dire, et le coucher par écrit sur une machine à écrire. Je m'entraîne très dur aussi à la dactylographie. Lui et moi nous nous écrivons parfois en sténo, et il tient un journal de bord sténographié de ses voyages à l'étranger. Quand je serai avec toi je tiendrai aussi le même genre de journal. Je ne veux pas dire l'un de ces journaux que l'on tient « deux-pages-par-semaine-avec-la-page-du-dimanche-cornée », mais un journal où je pourrais écrire à chaque fois que j'en ai envie. Je ne pense pas qu'il puisse être d'un grand intérêt pour les autres, mais il ne leur est pas destiné. Je le montrerai peut-être à Jonathan un jour s'il y a dedans quelque chose qui soit digne d'être partagé, mais ce sera plutôt un cahier d'exercices. J'essaierai de faire ce que je vois faire les femmes journalistes : interviewer et écrire des descriptions, et essayer de retenir les conversations. On m'a dit qu'avec un peu de pratique, on pouvait se souvenir de tout ce qui arrive et de tout ce qu'on entend dans une journée. Enfin, nous verrons bien. Je te parlerai de mes petits projets quand nous nous verrons. Je viens de recevoir quelques lignes rapides de Jonathan, de Transylvanie. Il va bien, et reviendra dans une semaine environ. J'ai hâte d'entendre toutes ses nouvelles. Ce doit être si agréable de découvrir des pays étrangers... Je me demande si nous - je veux dire Jonathan et moi - irons là-bas un jour ensemble. La pendule sonne dix heures. Au-revoir.

Affectueusement,

Ta Mina

PS : Raconte-moi tout quand tu écriras. Tu ne m'as rien raconté depuis longtemps. J'entends des rumeurs, et particulièrement à propos d'un homme grand, beau, aux cheveux bouclés ?

Lettre de Lucy Westenra à Mina Murray. 17 Chattam Street. Mercredi.

Laisse-moi te dire que je te trouve très injuste quand tu m'accuses de négligence dans notre correspondance. Je t'ai écrit deux fois depuis que nous nous sommes vues, et ta dernière lettre n'était que la seconde. De plus, je n'ai rien à te raconter. Il n'y a vraiment rien d'intéressant pour toi. La ville est très agréable en ce moment, et nous allons beaucoup visiter les galeries d'art, nous promener à pied ou à cheval dans le parc. En ce qui concerne le grand homme aux cheveux bouclés, je suppose qu'il s'agit de l'homme qui m'accompagnait au dernier concert. Quelqu'un a manifestement inventé

des histoires. C'était Mister Holmwood. Il vient souvent nous voir, et il s'entend très bien avec Maman; ils ont beaucoup de sujets d'intérêt en commun. Nous avons rencontré il y a quelque temps un homme qui aurait été parfait pour toi, si tu n'étais pas déjà fiancée à Jonathan. C'est un excellent parti, étant donné qu'il est beau, riche et de haute naissance. C'est un docteur, et des plus intelligents. Imagine-toi qu'il n'a que 29 ans, et il a un immense asile psychiatrique entièrement sous sa responsabilité. Il nous a été présenté par Mister Holmwood, puis il a appelé pour nous voir, et nous rend de fréquentes visites depuis. Je trouve que c'est l'un des hommes les plus déterminés que j'aie jamais vus, et malgré tout d'un calme extrême. Il paraît absolument imperturbable. Je peux imaginer quel merveilleux pouvoir il doit avoir sur ses patients. Il a la curieuse habitude de vous regarder droit dans les yeux comme s'il essayait de lire dans vos pensées. Il le fait beaucoup avec moi, mais je me flatte d'être une dure-à-cuire. Je le sais grâce à mon miroir. Essaies-tu parfois de lire ton propre visage ? Moi je le fais, et je peux te dire que ce n'est pas du tout un exercice inutile, et beaucoup plus difficile que ce que tu pourrais croire sans l'avoir jamais essayé. Il dit que je lui offre un cas curieux d'étude psychologique, et je pense humblement que c'est vrai. Tu sais que je ne m'intéresse pas assez à l'habillement pour être capable de décrire les nouvelles modes. L'habillement est une purge. Voici une expression argotique, mais qu'importe ? (Arthur dit souvent : « qu'importe »).

Voilà, tout est là. Mina, nous nous sommes toujours confié tous nos secrets depuis que nous sommes enfants; nous avons dormi et mangé ensemble, et ri et pleuré; et maintenant, alors que j'ai fini de parler, je voudrais parler encore. Oh Mina, ne peux-tu le deviner ? Je t'aime. J'en rougis alors que j'écris, parce que bien que je pense qu'il m'aime, il ne me l'a jamais formulé. Mais oh, Mina, je t'aime, je t'aime, je t'aime ! Voilà, cela me fait du bien. J'aimerais être avec toi, ma chère, assise près du feu, en chemise de nuit, comme nous en avions l'habitude; et j'essaierais de t'expliquer ce que je ressens. Je ne sais pas comment j'ose écrire ceci, même à toi. J'ai peur de m'arrêter, de crainte de déchirer la lettre, et je ne veux pas m'arrêter, car j'ai une folle envie de tout te raconter. Fais-moi signe immédiatement, et dis-moi ce que tu en penses. Mina, je dois m'arrêter. Bonne nuit. Bénis-moi dans tes prières, et, Mina, prie pour mon bonheur.

Lucy

PS Je n'ai pas besoin de préciser qu'il s'agit d'un secret. A nouveau, bonne nuit !

Lettre de Lucy Westenra à Mina Murray

24 mai

Merci, merci, et merci encore pour ta douce réponse ! C'était si agréable de pouvoir tout te dire et d'obtenir ta sympathie. Mon amie, un bonheur n'arrive jamais seul. Combien de vérité contiennent ces anciens proverbes... Eh bien voilà que moi, qui aurai vingt ans en Septembre, et qui n'ai jamais reçu de véritable proposition de mariage avant aujourd'hui, aujourd'hui j'en ai reçu trois. T'imagines-tu ? Trois demandes en mariage le même jour ! N'est-ce pas abominable ? Je me sens désolée, vraiment sincèrement désolée, pour deux de ces pauvres garçons. Oh, Mina, je suis si heureuse que je ne sais pas quoi faire de moi. Et trois demandes ! Mais, bonté divine, ne le rapporte pas aux filles, ou elles vont développer toutes sortes d'idées extravagantes, et s'imaginer offensées et humiliées si dès leur arrivée à la maison elles n'en reçoivent pas six au minimum. Certaines filles sont si pleines de vanité. Toi et moi, Mina, qui sommes fiancées et qui allons nous établir très bientôt, décemment, comme de vieilles épouses, nous pouvons mépriser la vanité.

Bon, il faut quand même que je te raconte ces trois demandes, mais tu dois garder cela secret, pour tout le monde, à l'exception de Jonathan. Tu le lui diras, parce que moi, à ta place, je le dirais certainement à Arthur. Une femme ne devrait-elle pas tout dire à son mari ? Et je dois être honnête. Les hommes aiment, surtout quand il s'agit de leurs épouses, retrouver chez les femmes leur propre honnêteté - et les femmes, j'en ai bien peur, ne sont pas toujours tout à fait aussi honnêtes qu'elles le devraient.

Enfin, ma chère, le numéro un est arrivé juste avant le déjeuner. Je t'en ai déjà parlé, John Seward, l'homme de l'asile d'aliénés, avec la mâchoire carrée et un beau front. Il avait des dehors très calmes, mais était malgré tout nerveux. Il s'était évidemment chapitré lui-même sur toutes sortes de petites choses, et se remémorait ses propres leçons; mais il réussit presque à s'asseoir sur son chapeau de soie, ce que les hommes ne font pas, en général, quand ils sont calmes, et ensuite pour montrer qu'il était à l'aise, il ne cessa de jouer avec un bistouri, d'une manière qui me fit presque hurler. Il m'a parlé, Mina, de manière extrêmement directe. IL m'a dit combien je lui étais chère, bien qu'il me connaisse si peu, et comment serait sa vie avec moi pour l'aider et le soutenir. Il allait me dire combien je le rendrais malheureux si je me montrais indifférente, mais quand il me vit pleurer il dit qu'il était une brute et ne souhaitait pas ajouter au trouble qui était le mien. Il prit congé et me demanda si je pourrais l'aimer avec le temps; et quand je secouai la tête ses mains tremblèrent, et puis, avec une légère hésitation, il me demanda si mon cœur était déjà pris. Il me le demanda avec beaucoup d'élégance, en disant qu'il ne voulait pas m'arracher une confidence, mais seulement savoir, parce que si le cœur d'une femme était libre, il y avait toujours de l'espoir. Et alors, Mina, je me suis sentie dans l'obligation de lui dire qu'il y avait quelqu'un, en effet. Je ne lui ai dit que cela, et il se leva, avec une apparence de force et de solennité, tandis qu'il me prenait les mains et m'adressait tous ses voeux de bonheur, et me disait que si j'avais un jour besoin d'un ami, je devais le compter parmi mes meilleurs amis. Oh, chère Mina, je ne puis m'empêcher de pleurer, et tu dois m'excuser si la lettre est toute mouillée. Recevoir une demande en mariage est bien sûr très agréable et tout cela, mais ce n'est pas du tout un bonheur de voir un pauvre garçon, dont tu sais qu'il t'aime sincèrement, repartir avec le cœur brisé, et de savoir que, quoi qu'il dise sur le moment, tu es en train de sortir de sa vie. Ma chère, je dois m'interrompre à présent, car j'ai trop de peine malgré tout mon bonheur.

Soir

Arthur vient juste de partir, et je me sens beaucoup mieux que quand je t'ai laissée, et je peux donc continuer à te raconter ma journée. Eh bien, ma chère, le numéro deux est arrivé après le repas. C'est un si brave garçon, un Américain du Texas, et il a l'air si jeune et frais qu'il semble presque impossible qu'il se soit déjà rendu dans tant de lieux et qu'il ait participé à tant d'aventures. Je comprends tellement la pauvre Desdemone, dans l'oreille de laquelle on a versé tant de ces récits dangereux, même s'il s'agissait d'un homme Noir. Je crois que nous les femmes, nous sommes si lâches que nous croyons qu'un homme va nous délivrer de nos peurs, et nous l'épousons. Maintenant je sais ce que je ferais si j'étais un homme et que je voulais séduire une femme... Non, en fait je ne le sais pas, car il y avait Mister Morris qui racontait ses histoires, et Arthur qui n'en racontait aucune, et pourtant - ma chère, je crois que j'ai été trop vite en besogne... J'étais seule lorsque Mister Quincey P. Morris m'a trouvée. Il semble qu'un homme arrive toujours au moment où la jeune fille est seule... Non, c'est faux, car Arthur a essayé de saisir sa chance deux fois, et je l'ai aidé tant que j'ai pu, je n'ai pas honte de le dire maintenant. Je dois te dire avant toute chose que Mister Morris ne parle pas toujours en argot - en fait, il ne parle jamais en argot en présence d'étrangers, tant il est bien élevé et tant ses manières sont exquises - mais il a découvert que cela m'amusait de l'entendre parler l'argot américain, et à chaque fois que j'étais présente, et que personne n'était pas là pour s'en offusquer, il me disait des choses si drôles... Je crains, ma chère, qu'il n'ait cependant tout inventé, car cela convenait trop bien à tout ce qu'il avait à dire. Mais c'est l'une des caractéristiques de l'argot. Je ne sais pas si je parlerai jamais moi-même l'argot; je ne sais si Arthur apprécie cela, étant donné que je ne l'ai jamais entendu en utiliser pour le moment. Enfin, Mr Morris s'assit près de moi et prit l'air le plus heureux, le plus guilleret possible, mais je voyais bien quand même qu'il était très nerveux. Il me prit la main, et me dit très doucement : « Mamzelle Lucy, j'sais bien que je ne

suis pas digne de cirer vos bottines, mais si vous restez plantée là en attendant un homme qui le soit, vous risquez bien de prendre racine. Vous ne voudriez pas plutôt vous atteler à ma carriole et nous permettre de faire un bout de chemin, tous les deux ? »

Il avait un air si joyeux et une si belle humeur que c'était deux fois moins dur de le refuser que le pauvre Dr Seward, et j'ai dit, en plaisantant autant que possible, que je n'étais pas bonne pour m'atteler et que je ne voyageais pas encore en carriole. Alors il a dit qu'il avait parlé avec beaucoup de légèreté, et qu'il espérait que ce n'était pas une erreur à un moment aussi crucial pour lui, et que si c'était le cas je la lui pardonnerais. Il avait l'air vraiment sérieux en disant ces mots, et je n'ai pu m'empêcher de me sentir un peu sérieuse aussi. Je sais, Mina, que tu vas me considérer comme une vraie péronnelle, mais je n'ai pu m'empêcher de ressentir une sorte d'exultation à l'idée qu'il était le numéro deux en un seul jour. Et alors, ma chère, avant que je puisse dire un mot, il s'est mis à débiter un torrent intarissable de phrases romantiques, déposant son cœur et son âme à mes pieds. Il était si intense à ce moment que je ne présumerai plus jamais qu'un homme, sous prétexte qu'il est d'humeur gaie par moments, doit être joueur sans cesse, et jamais sérieux. Je crois qu'il a vu quelque chose dans mon visage qui l'a secoué, car il s'est arrêté soudainement et il m'a dit avec une espèce de ferveur virile, qui aurait pu me rendre amoureuse de lui si j'avais été libre:

« Lucy, je sais que vous êtes une fille au coeur pur. Je ne vous parlerais pas ainsi si je n'étais intimement persuadé de votre honnêteté, jusqu'au plus profond de votre âme. Dites-moi, en bonne camarade, y a-t-il quelqu'un d'autre dans vos pensées? Si c'est le cas, je ne vous ennuierai plus le moins du monde, mais je serai pour vous, si vous me laissez le devenir, un ami fidèle. »

Ma chère Mina, pourquoi les hommes sont-ils si nobles quand les femmes sont si peu dignes d'eux ? J'étais là, presque à me moquer de ce véritable gentleman, au coeur si grand. J'ai éclaté en sanglots - je crains, ma chère, que tu ne trouves cette lettre bâclée à plus d'un titre - et je me suis vraiment sentie mal. Pourquoi ne laisse-t-on pas une jeune fille épouser trois hommes, ou autant de prétendants qui le souhaitent, pour éviter tous ces problèmes ? Mais c'est une hérésie, et je ne dois pas tenir de tels propos. Je suis heureuse d'ajouter que, même en train de pleurer, j'ai été capable de regarder M. Morris droit dans les yeux et de lui dire :

« Oui, il y a quelqu'un que j'aime, bien que ce jeune homme ne m'ait jamais dit encore qu'il m'aimait. » J'ai eu raison de lui parler si ouvertement, parce qu'une lumière est descendue sur son visage, et il a mis mes deux mains dans les siennes - je crois que c'est moi qui les y ai mises - et il a dit avec chaleur :

« Je suis content que vous me disiez cela. Il vaut mieux avoir raté sa chance avec vous que d'avoir encore l'occasion de gagner le coeur de toutes les autres filles du monde. Ne pleurez pas, ma chère. Quant à moi, je suis un dur-à-cuire, et j'affronte tout ceci bravement. Si cet autre garçon ne connaît pas encore son bonheur, eh bien, il devrait s'en enquérir assez rapidement, ou il aura affaire à moi. Jeune fille, votre honnêteté et votre cran ont fait de moi votre ami, ce qui est plus précieux qu'un amant; c'est un amour plus désintéressé. Ma chère, je vais faire une marche bien solitaire entre ici et Kingdom Come. Ne me donnerez-vous pas un simple baiser ? Ce sera quelque chose qui m'aidera à repousser les ombres, de temps en temps. Vous en avez le droit, vous savez, si vous en avez envie, parce que cet autre gentil gars - il doit être un gentil gars, ma chère, et un gars bien, ou vous ne pourriez pas l'aimer - ne s'est pas encore déclaré. »

Cela m'a tout à fait convaincue, Mina, parce que ces mots envers son rival étaient courageux, et bons, et nobles, n'est-ce pas ? alors je me suis penchée et je l'ai embrassé. Il est resté debout avec mes mains dans les siennes, et alors qu'il se penchait vers mon visage - je crois malheureusement que j'étais en train de devenir écarlate - il a dit :

« Petite fille, je tiens votre main, et vous m'avez embrassé, et si ces choses ne scellent pas notre amitié, rien ne le fera. Merci pour votre douce honnêteté envers moi, et au-revoir. »

Il a lâché ma main, et, prenant son chapeau, est sorti directement de la pièce, sans se retourner, sans une larme ou un frémissement ou une hésitation; et moi je suis en train de pleurnicher comme un bébé. Oh, pourquoi un tel homme doit-il être rendu malheureux lorsqu'il y a un tas de filles autour qui vénéreraient le sol qu'il foule aux pieds ? Je sais que ce serait

mon cas si j'étais libre - mais je ne veux pas être libre. Ma chérie, tout ceci me bouleverse, et je sens que je ne peux pas te raconter mon bonheur tout de suite, après t'avoir raconté cela; et je ne veux pas te raconter le numéro trois si je ne suis pas parfaitement heureuse.

Ton amie de toujours, Lucy

PS Oh, à propos du numéro 3 - je n'ai pas besoin de te dire qui est le numéro trois, n'est-ce pas ? En plus, tout était si confus; il n'y a eu, me semble-t-il, que quelques instants entre son entrée dans la pièce et le moment où il avait ses bras autour de moi et où il m'embrassait. Je suis très, très heureuse, et je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter un tel bonheur. Je peux seulement essayer, à l'avenir, de montrer à Dieu que je ne suis pas ingrate pour toute la bonté qu'il m'a témoignée en m'envoyant un tel amant, un tel mari, et un tel ami.

Au-revoir.

Journal du Dr Seward (enregistré sur le phonographe)

25 mai

Sérieux recul de mon appétit aujourd'hui. Je ne peux pas manger, ni me reposer. Alors je tiens ce journal, plutôt. Depuis la rebuffade que j'ai essuyée hier, j'ai une sorte de sentiment de vide; rien dans le monde ne me paraît suffisamment important pour que je le fasse... Comme je sais que l'unique remède à ces sortes de maux est le travail, je suis descendu voir mes patients, et particulièrement un qui représente un cas d'étude extrêmement intéressant. Il est si singulier que je suis bien déterminé à tout faire pour arriver à le comprendre. Aujourd'hui je me suis approché, plus près que jamais, du cœur de son mystère.

J'ai procédé à un interrogatoire beaucoup plus poussé que les fois dernières, afin de me familiariser avec tous les détails de son délire. Cet interrogatoire, je m'en rends compte à présent, n'était pas dénué d'une certaine cruauté. Comme si je voulais le maintenir dans l'état le plus aigu de sa folie... ce que j'essaie en général d'éviter autant que possible avec les patients. N'est-ce pas une voie capable de mener à l'enfer ? (Nota Bene : dans quelles circonstances est-ce que pourrais m'aventurer dans cette voie infernale ?) Tous les chemins mènent à Rome. Il doit y avoir une récompense au fait de s'aventurer en enfer ! Et s'il y a quelque chose à comprendre, derrière cet instinct étrange, je devrais me lancer sur cette piste sans tarder.

R.M. Renfield, âge 59 ans - Tempérament sanguin; grande force physique; irritable à l'excès; périodes d'abattement, qui s'achèvent en une sorte d'idée fixe que je n'identifie pas clairement. Je pense que le tempérament sanguin lui-même, combiné à une perturbation extérieure, peut avoir de lourdes conséquences mentales; les hommes dans cette configuration sont potentiellement dangereux, et passent souvent à l'acte lorsqu'ils ne sont pas égoïstes. Chez les hommes égoïstes, en effet, la prudence agit comme un bouclier, qui protège à la fois les autres et eux-mêmes : lorsqu'un homme est centré sur lui-même, la force centripète et la force centrifuge s'équilibrivent. Mais quand l'homme se concentre sur un devoir, une cause, ou autre, cette dernière force devient primordiale, et seul un accident ou une série d'accidents peuvent la contrebalancer.

Lettre de Quincey P. Morris à Arthur Holmwood

25 mai

Mon cher Art,

Nous nous sommes raconté de longues histoires autour du feu de camp, dans les prairies; nous nous sommes mutuellement pansé les plaies après avoir essayé de débarquer aux Marquises; et nous avons porté des toasts sur le rivage du Titicaca. Il y a bien d'autres histoires à raconter, d'autres blessures à panser, et d'autres coups à boire. Est-ce que tu ne voudrais pas continuer la série, demain soir, à mon camp ? Je n'hésite pas à te le demander, puisque je sais qu'une certaine jeune fille est invitée à un certain dîner, et que tu es donc libre. Il n'y aura, en plus de toi, qu'un seul autre convive : notre vieux copain de Corée, Jack Seward. Il vient, aussi, et nous voulons tous les deux noyer notre chagrin dans le vin, et boire, de tout notre coeur, à la santé du plus heureux des hommes, celui qui a gagné le coeur le plus noble que Dieu ait fait, et le plus précieux à conquérir. Nous te promettons un accueil chaleureux, des félicitations fraternelles, et une amitié de fer. Et nous jurerons tous deux de te ramener à la maison si par hasard tu buvais un peu trop en l'honneur d'une certaine paire d'yeux... Viens !

Ton ami de toujours, Quincey P. Morris

Telegramme d'Arthur Holmwood à QUincey P. Morris 26 mai

Compte-sur moi, comme toujours. J'apporterai des messages qui vont vous faire tinter les oreilles à tous les deux.

Chapitre 6

Journal de Mina Murray

24 Juillet. Whitby.

Lucy m'attendait à la gare, plus douce et plus charmante que jamais, puis nous nous sommes dirigées vers la maison de Crescent, où elle et sa mère ont des chambres. C'est un endroit charmant. La petite rivière, l'Esk, coule au fond d'une vallée profonde, et s'élargit en direction du port. Elle est traversée par un grand viaduc avec de hauts piliers, à travers lesquels le paysage, d'une certaine manière, paraît plus loin qu'il ne l'est réellement. La vallée est merveilleusement verte, et si escarpée que lorsqu'on se trouve en hauteur, de l'un des côtés, à moins d'être très près du bord, le regard la traverse aisément sans qu'on en distingue le fond. Les maisons de la vieille ville - dans le lointain - avec leurs toits rouges, paraissent empilées les unes sur les autres n'importe comment, comme dans ces images de Nuremberg. Au-dessus du bourg se trouvent les ruines de Whitby Abbey, qui a été mise à sac par les Danes, et qui forme le décor d'un passage de « Marmion », quand la fille est emmurée. C'est une noble ruine, gigantesque, pleine de recoins magnifiques et romantiques; il y a même une légende qui dit qu'une dame blanche se montre à l'une des fenêtres. Entre cette ruine et la ville, il y a une autre église, celle de la paroisse, autour de laquelle s'étend un grand cimetière, tout plein de tombes. C'est, à mon avis, le plus joli point de vue à Whitby, parce qu'il domine la ville, et embrasse aussi tout le panorama du port et de la baie d'où le promontoire appelé « Kettleness » s'avance dans la mer. Il descend d'ailleurs si à pic jusqu'au port qu'une partie s'est effondrée, et quelques unes des tombes ont été endommagées. A un endroit, des morceaux de pierre taillée, provenant des tombes, jonchent l'allée sableuse qui se trouve en contrebas. Il y a des allées, avec des bancs, tout autour de l'église; et les gens viennent pour s'asseoir, contempler la vue et profiter de la brise. Je pense que je viendrai et m'assiérai ici moi-même très souvent pour travailler. De fait, je suis en train d'écrire à présent avec mon cahier sur les genoux, écoutant le bavardage de trois vieux qui sont assis à côté de moi. On dirait qu'ils ne font rien d'autre de leur journée que d'être assis ici à bavasser.

Le port s'étend à mes pieds. Tout au bout, il est clos par un long mur de granit s'achevant dans la mer, ainsi que par une lourde digue. D'un côté, la digue fait un coude, et de l'autre surgit un phare. Entre ces deux hauteurs s'ouvre un étroit passage, qui s'élargit ensuite.

C'est très joli à marée haute; mais quand la marée est basse, il n'y a plus qu'un banc de sable, et simplement le cours de l'Esk, coulant au milieu parmi des rochers épars. A l'extérieur du port, de ce côté, à un demi-mille environ, on aperçoit un grand récif, dont la pointe acérée surgit juste au sud du phare. A son extrémité se trouve une bouée, chargée d'une cloche, qui sonne par mauvais temps et envoie par le vent un son désolé. Ils ont une légende, ici, qui dit que lorsqu'un bateau se perd en mer, on entend sonner les cloches. Je dois demander des détails à ce propos au vieil homme, qui arrive justement vers moi.

C'est un drôle de vieux bonhomme, qui doit être affreusement âgé, car son visage est marqué et tordu comme un tronc d'arbre. Il me dit qu'il approche de cent ans, et qu'il était marin dans la marine de pêche du Groenland à l'époque de Waterloo. Il semble être quelqu'un de très sceptique, car quand je lui ai demandé de me parler des cloches de mer et de la Dame Blanche à l'abbaye, il m'a répondu très brusquement :

« Si j'étais vous mamzelle, j'perdrais pas mon temps avec ces histoires... Tous ces trucs là n'existent plus. Ah ça, je ne dis pas que ça a jamais existé, mais je dis que moi, de mon temps, je les ai pas vues. Toutes ces histoires sont bonnes pour les arrivants, les promeneurs et tout ça, mais pas pour une jeune dame comme vous. Ceux qui viennent à pied de York et

de Leeds et qui mangent du hareng saur et qui boivent du thé et qui cherchent toujours à s'acheter des trucs pas chers, pourraient peut-être y croire. Encore que je me demande qui pourrait bien perdre son temps à leur raconter ces sornettes - même les journaux, qui sont pourtant plein d'idioties. »

J'ai pensé qu'il serait passionnant de l'interviewer, et je lui ai demandé si ça le dérangerait de me raconter un peu la pêche à la baleine dans les temps anciens. Il s'apprêtait à commencer quand la cloche a sonné 6 heures, sur quoi il s'est levé avec difficulté, et m'a dit :

« Y faut que j'retourne à la maison maintenant, miss. Ma petite-fille est pas du genre à aimer attendre quand le thé est prêt, et moi, ça me prend beaucoup de temps de descendre toutes ces marches. Faut pas que je rate le rendez-vous. »

Il est parti en boitant, et je l'ai regardé se dépêcher, tant bien que mal, pour descendre les marches. Les marches sont la grande affaire de ce lieu. Elles mènent de la ville à l'église, et il y en a des centaines - je ne sais pas combien exactement - elles serpentent délicatement; leur pente est si douce qu'un cheval pourrait aisément les monter et les descendre. Je pense qu'à l'origine elles avaient quelque chose à voir avec l'abbaye. Je vais rentrer aussi. Lucy est sortie avec sa mère, et comme il s'agissait seulement d'accomplir leurs visites de courtoisie, je ne les ai pas accompagnées. Elles devraient être rentrées à présent.

1er août

Je suis montée ici il y a une heure à peine avec Lucy, et nous avons eu un entretien des plus intéressants avec mon vieil ami, et ses deux comparses qui ne le quittent pas d'une semelle. Il est, de toute évidence, le prophète de ce petit groupe, et je dirais qu'il a dû être en son temps un véritable dictateur. Il n'est d'accord avec rien, et regarde les autres de haut. Quand il ne peut pas argumenter pour les contredire, il les tyrannise, puis feint de prendre leur silence pour un assentiment. Lucy était ravissante dans sa robe blanche; elle a un teint splendide depuis qu'elle est ici. J'ai remarqué que depuis qu'elle est là, les vieux se hâtent de monter et de venir s'asseoir à côté d'elle. Elle est si douce avec les vieilles personnes, je crois qu'ils sont tous tombés raides amoureux d'elle. Même mon vieux dictateur a succombé et l'a laissée parler sans la contredire - en me donnant double dose de contradiction pour compenser. Je l'ai questionné au sujet des légendes, et il s'est lancé immédiatement dans une sorte de sermon. Je dois essayer de m'en souvenir et de le transcrire :

« Tout ça, c'est un ramassis de sornettes; c'est comme ça que ça s'appelle, et pas autrement. Ces sorts, ces vapeurs, ces fantômes, ces elfes, ces créatures, c'est juste pour endormir les enfants et les bonne-femmes. Rien que des bulles d'air. Tout ça, les sorts, les signes, les présages, c'est tout inventé par des pasteurs et des concierges d'hôtel qui veulent pousser les gens à faire ce qu'ils n'ont pas envie. Ca me rend malade rien que d'y penser. C'est toujours les mêmes qui, non contents d'imprimer leurs bobards, et de les prêcher en chaire, veulent les graver sur les tombes. Regardez donc autour de vous, dans la direction que vous voulez : elles sont toutes penchées, les tombes, elles essaient de relever la tête avec fierté, mais elles penchent vers le sol, entraînées par le poids des mensonges qu'elles portent gravés. « Ci-gît le corps de... » ou « à la mémoire sacrée de... », qu'on voit écrit partout, alors qu'une bonne moitié des tombes ne contiennent aucun cadavre; et leur mémoire en vrai, on s'en soucie comme d'une guigne, c'est beaucoup moins sacré. Des mensonges partout, rien que des mensonges de toutes sortes ! Ah, ce sera un fameux ramassis, au jour du Jugement Dernier, quand ils vont se relever avec leur linceul, et essayer de trimballer leurs pierres tombales avec eux pour prouver qu'ils étaient des types bien; j'en vois déjà certains trembler, avec leurs mains toutes pourries et glissantes après leur séjour en mer... »

J'ai constaté, à son air satisfait et à la façon dont il cherchait autour de lui l'approbation de ses acolytes, qu'il s'agissait de sa phrase finale, et je l'ai incité à continuer :

« Oh, Mister Swales, vous plaisantez... Sans doute ces tombes ne racontent pas toutes n'importe quoi ! »

« Billevesées ! Y'en a peut-être une ou deux qui ne soient pas mensongères, sauf pour ce qui est de faire paraître les morts meilleurs qu'ils n'étaient - parce que vous savez y'a des gens qui pensent que leur bol de baume est aussi grand que la

mer, juste parce que c'est le leur. Tout ça c'est que des cracks. Maintenant regardez par ici, vous qui arrivez ici en étrangère, et voyez cette paroissaillerie...

Je hochai la tête, parce que je pensais préférable de donner mon assentiment, bien que je ne comprisse pas très bien son dialecte. Je savais que cela avait un rapport avec l'église. Il continua :

« Est-ce que vous vous imaginez que toutes ces pierres recouvrent des gens qui seraient là tranquillement ? » Je hochai à nouveau la tête. « Alors c'est justement ça l'mensonge. Pour sûr, y'a des tripotées de ces couchettes qui sont aussi vides que la boîte du vieux Dun un vendredi soir ! » Il encouragea l'un de ses compagnons, et ils rirent tous. « Eh mordiou, comment qu'y pourrait en être autrement ? Regardez celle-là, lisez ! » J'allai où il m'indiquait et lus :

« Edward Spencelagh, capitaine au long cours, assassiné par des pirates au large de la Cordillière des Andes, en avril 1854, à l'âge de 30 ans »

Quand je revins Mister Swales continua :

« Qui c'est qui l'a ramené, je vous le demande ? Assassiné au large des Andes ! Et vous croyez que son corps repose là-dessous ! Eh ben, je peux vous en indiquer une douzaine dont les ossements reposent au Groenland » - il pointa le doigt en direction du Nord - « ou à tout autre endroit où les courants les auront emportés... Il y aura les tombes autour de vous. Vous pouvez, avec vos jeunes yeux, lire les petits caractères de ces mensonges d'ici. Ce Braithwaite Lowrey - j'ai connu son père, perdu avec la Vivace, dans la mer du Groenland, en 20; ou Andrew Woodhouse, noyé dans la même mer en 1777; ou encore John Paxton, noyé au Cap Farewell un an après, ou le vieux John Rawling, dont le grand-père a navigué avec moi, noyé dans le golfe de Finlande en 50. Pensez-vous que tous ces gars auront à se dépêcher d'atteindre Whitby quand les trompettes sonneront ? J'ai ma petite idée là-dessus. Je vous fiche mon billet qu'ils feront la course de telle manière qu'on croira retrouver les anciens combats sur glace d'antan, quand on s'écharpait de l'aube au crépuscule, et qu'on essayait de recoudre les blessures à la lueur d'une aurore boréale. »

C'était manifestement une plaisanterie locale, parce qu'à ces mots le vieux se mit à caqueter, et ses sbires se joignirent à lui dans une belle unisson.

« Mais, dis-je, il y a quelque chose qui me gêne dans ce que vous dites, car vous êtes parti du principe que tous ces pauvres gens, ou leurs âmes, auront à trimballer leur pierre tombale le jour du Jugement. Pensez-vous que ce soit vraiment nécessaire ? »

« Eh bien, à quoi d'autre ces tombes peuvent-elles servir ? Répondez à cette question si vous le pouvez ! »

« A contenter leurs parents, je suppose. »

« A contenter leurs parents, que vous supposez ? » Ceci était dit avec une intense ironie. « Et comment que ça va leur apporter des contentements, à leurs parents, de savoir qu'il y a des mensonges écrits sur eux, et que tout le monde ici sait que ce sont des mensonges ? » Il désigna une pierre à nos pieds qui avait été couchée comme une dalle, et sur laquelle le banc reposait, au bord du précipice. « Lisez donc les mensonges sur cette satanée pierre », dit-il. Les lettres étaient écrites à l'envers, d'où je me situais, mais Lucy était plus en face, et se pencha pour lire :

« A la mémoire sacrée de George Canon, qui est mort, dans l'attente d'une glorieuse résurrection, le 29 juillet 1873, en tombant du haut des rochers de Kettleness. Cette tombe a été érigée par sa mère éplorée pour son fils bien-aimé. Il était le fils unique de sa mère, qui était veuve. »

« Vraiment, Mister Swales, je ne vois pas ce qu'il y a de drôle là-dedans ! » Elle prononça ce commentaire avec beaucoup de gravité et même un peu sévèrement.

« Vous ne voyez pas ce qu'y a de drôle ! Ha! Ha ! Mais c'est parce que vous n'avez pas pigé que la mère éplorée était en réalité une vraie mégère qui le détestait parce qu'il était estropié, et lui, il la haïssait tellement qu'il s'est suicidé pour qu'elle ne puisse jamais toucher son assurance-vie. Il s'est arraché la moitié de la tête avec un vieux mousquet qu'ils avaient pour effrayer les corbeaux. Ah, là c'était pas pour les corbeaux qu'il a tiré, et c'est comme ça qu'il est soi-disant tombé des rochers... Quant à l'espoir d'une glorieuse résurrection, je l'ai souvent entendu dire qu'il espérait aller en enfer, parce que sa mère était une telle grenouille de bénitier qu'elle était sûre d'aller au ciel, et il ne voulait sûrement se trouver au même

étage qu'elle. Et maintenant que vous connaissez l'histoire, cette tombe n'est-elle pas - il la martela de son bâton tandis qu'il parlait - un ramassis de mensonges ? Est-ce que ça ne fera pas horreur à Gabriel, quand Geordie montera les marches tant bien que mal avec sa pierre tombale sur le dos, et demandera à ce qu'on l'accepte pour preuve ! »

Je ne savais que dire, mais Lucy mit fin à la conversation en se levant et en disant :

« Oh, pourquoi donc nous avez-vous raconté ceci ? C'est mon banc préféré, j'y suis sans cesse, et maintenant je découvre que je dois rester assise sur la tombe d'un suicidé ! »

« Ça vous fera pas de mal, ma belle; et ça rendra ce pauvre Geordie heureux d'avoir une si belle fille à son chevet. Ça vous fera pas de mal. Moi, je suis resté assis là pendant vingt ans, et ça m'a rien fait. Vous préoccupez donc pas de ce qui repose ou ne repose pas sous vos pieds ! Il sera bien temps pour vous d'avoir peur quand les pierres tombales se seront fait la malle, et que le lieu sera nu comme un champ de chaume. Ah! C'est la cloche qui sonne, je dois y aller. Mes hommages, ladies ! »

Lucy et moi sommes restées un moment, et tout était si beau devant nous que nous nous sommes pris les mains, et elle a recommencé à me parler d'Arthur et de leur futur mariage. Cela m'a donné un peu de vague à l'âme, car je n'ai pas eu de nouvelles de Jonathan depuis tout un mois.

Le même jour :

Je suis revenue seule, parce que je suis très triste. Il n'y avait toujours pas de lettre pour moi. J'espère qu'il n'est rien arrivé à Jonathan. L'horloge vient de sonner neuf heures. Je vois les lumières s'allumer progressivement sur la ville, certaines en ligne là où il y a des rues, et d'autres isolées; elles courent jusqu'à l'Esk puis disparaissent au loin, à l'angle de la vallée. A ma gauche, mon champ de vision est coupé par la ligne noire des toits de la vieille maison qui jouxte l'abbaye. J'entends le bêlement des moutons et des agneaux derrière moi, et le bruit de sabots d'un âne sur la route pavée au dessous. L'orchestre, sur le ponton, joue une valse un peu mécaniquement, et il y a un rassemblement de l'Armée du Salut, dans une rue de derrière, un peu plus loin sur le quai. Aucun des deux orchestres n'entend l'autre, mais d'ici, je vois et j'entends les deux. Je me demande où est Jonathan, et s'il pense à moi ! J'aimerais qu'il soit là.

Journal du Dr Seward

5 juin

Le cas de Renfield devient de plus en plus passionnant au fur et à mesure de mes découvertes sur lui. Certaines de ses facultés sont exceptionnellement développées; l'égoïsme, le secret, et la détermination. J'aimerais arriver à comprendre quel est l'objet de cette détermination. Il semble avoir en tête un programme particulier, mais je ne parviens pas à savoir lequel. Ce qui le sauve un peu est son amour pour les animaux, même s'il se manifeste de manière si curieuse qu'il m'arrive parfois de le penser anormalement cruel. Ses animaux de compagnie sont étrangement choisis. En ce moment cela l'amuse d'attraper des mouches. Il en a une telle quantité maintenant que j'ai dû finir par le lui reprocher. A mon grand étonnement, il n'a pas piqué de crise de fureur, comme je m'y attendais, mais a pris la chose très au sérieux. Il a réfléchi pendant un temps, puis a demandé : « Puis-je avoir trois jours ? Je m'en débarrasserai alors. » Bien sûr, j'ai dit que cela irait. Il faut que je le surveille.

18 juin

Maintenant, son esprit se focalise sur les araignées, et il en a plusieurs spécimens très volumineux dans une boîte. Il les nourrit avec ses mouches, dont la population commence à décroître sensiblement, bien qu'il ait utilisé la moitié de sa nourriture à en attirer de nouvelles dans sa chambre.

1er juillet

Ses araignées sont devenues aussi gênantes, maintenant, que ses mouches, et aujourd'hui j'ai dû lui dire de s'en débarrasser. Cela l'a plongé dans une grande tristesse, alors j'ai dit qu'il devait au moins se débarrasser de certaines d'entre elles. Il a accepté avec chaleur, et je lui ai laissé le même délai que précédemment pour cette diminution. Lorsque j'étais avec lui, il a fait quelque chose qui m'a profondément dégoûté : lorsqu'une horrible mouche bleue, gorgée de charogne, est entrée toute vrombissante dans la pièce, il l'a attrapée, l'a tenue, exultant, entre son pouce et son index pendant un long moment, et, avant que j'aie compris ce qu'il était en train de faire, il l'a mise dans sa bouche et l'a mangée. Je l'ai grondé, mais il s'est défendu tranquillement en disant que c'était très bon, très sain, que c'était une vie, une vie forte, qui lui apportait de la vie. Cela m'a donné une idée - ou du moins une ébauche d'idée. Je dois surveiller comment il se débarrasse de ses araignées. Il a manifestement un grave problème mental, car il tient un petit carnet dans lequel il est sans cesse en train de prendre des notes. Des pages entières de ce carnet sont recouvertes de nombres, en général des chiffres isolés traités par lots, et dont les sommes sont à nouveau additionnées, comme s'il était en train de calculer quelque chose.

8 juillet

Il y a une méthode dans sa folie, et mon ébauche d'idée est en train de se préciser dans mon esprit. Ce sera bientôt une idée complète, et alors, oh ! configuration inconsciente ! il faudra t'ouvrir à ton frère conscient. Je me suis tenu éloigné de mon ami pendant quelques jours, afin de voir si cela provoquait un changement. Les choses sont demeurées telles quelles, sauf qu'il s'est séparé de certains de ses animaux et en a trouvé un autre. Il a réussi à attraper un moineau, et l'a déjà largement apprivoisé. Sa méthode de dressage est simple, car le nombre d'araignées a diminué. Celles qui restent, cependant, sont bien nourries, car il continue à leur apporter les mouches qu'il attire avec sa nourriture.

19 juillet

Nous progressons. Mon ami a maintenant toute une colonie de moineaux, et ses mouches et araignées sont quasiment éradiquées. Quand je suis arrivé il est accouru et m'a dit qu'il souhaitait me demander une immense faveur - vraiment, très, très importante; et tout en parlant il me flattait comme un chien. Je lui ai demandé de quoi il s'agissait, et il a dit, avec une sorte de ravissement sensible aussi bien dans sa voix que dans son maintien :

« Un chaton, un joli petit chaton luisant et joueur, avec lequel je pourrais jouer, à qui je pourrais apprendre des tours, et que je pourrais nourrir - et nourrir - et nourrir ! » Sa demande ne m'a pas pris par surprise, car j'avais remarqué que ses animaux devenaient de plus en plus grands, et il ne m'importait pas que sa jolie petite famille de moineaux soit décimée de la même manière que les mouches et les araignées; alors je lui ai dit que j'allais voir ce que je pouvais faire, et lui ai demandé s'il ne préférait pas un chat plutôt qu'un chaton. Son avidité l'a trahi lorsqu'il a répondu :

« Oh oui, j'aimerais beaucoup un chat ! J'ai demandé un chaton seulement parce que je pensais que vous n'accepteriez pas de me donner un chat. Mais personne ne me refuserait un chaton, n'est-ce pas ? » J'ai secoué ma tête, et j'ai dit qu'à présent je craignais que ce ne soit pas possible, mais que je verrais ce que je pourrais faire. Son visage s'est décomposé, et j'ai pu y voir une sorte d'avertissement - car il avait soudain un air féroce et oblique qui annonçait le meurtre. Cet homme est un maniaque homicide qui ne s'est pas révélé. Je vais tester sa résistance à ce désir irrépressible, et voir comment il s'en sort; cela sera très éclairant pour moi.

22h00 Je lui ai rendu une nouvelle visite et je l'ai trouvé assis dans un coin, en pleine réflexion. Quand je suis entré, il s'est jeté lui-même à genoux devant moi pour m'implorer de le laisser avoir un chat; disant que son salut en dépendait. Je suis resté ferme, cependant, et lui ai dit qu'il ne pourrait pas l'avoir, sur quoi il est parti sans un mot, et s'est assis, se rongeant les doigts, dans le coin où je l'avais trouvé. Je retournerai le voir demain matin à la première heure.

20 juillet - Ai visité Renfield très tôt, avant même que le gardien fasse sa ronde. Je l'ai trouvé debout et fredonnant un air. Il était en train de répandre sur la fenêtre le sucre qu'il avait réservé, et commençait manifestement sa chasse à la mouche; il y mettait du cœur à l'ouvrage et entamait cette journée avec bonne humeur. J'ai cherché des yeux ses oiseaux, et, ne les voyant pas, je lui ai demandé où ils étaient. Il m'a répondu, sans se retourner, qu'ils s'étaient tous envolés. Il y avait quelques plumes dans la pièce, et sur son oreiller une goutte de sang. Je n'ai rien dit, mais j'ai été dire au gardien de me prévenir s'il voyait quoi que ce soit d'étrange au cours de la journée.

11h00 - Le gardien vient juste de me dire que Renfield est très malade et a vomi un grand nombre de plumes. « Ce que je crois, docteur », a-t-il dit, « c'est qu'il a mangé ses oiseaux, qu'il les a tout simplement attrapés et mangés tout crus. »

23h00 - J'ai donné à Renfield une forte dose d'opium cette nuit, assez pour le faire dormir, et lui dérober son carnet pour le lire. La pensée qui me trottaient dans la tête depuis un moment est maintenant complète, et ma théorie est confirmée. Mon maniaque homicide est d'un genre très particulier. Il faudrait que j'invente une nouvelle classification pour lui, et que je l'appelle un maniaque zoophage (mangeur de vies); ce qu'il désire absorber, c'est le plus de vies possibles, et il y parvient de manière cumulative. Il a donné beaucoup de mouches à chaque araignée, et beaucoup d'araignées à chaque oiseau, et voulait ensuite donner beaucoup d'oiseaux à un chat. Quelles auraient donc été les étapes suivantes ? Il vaudrait presque la peine de le laisser terminer cette expérience. Cela pourrait être fait, mais il faudrait une raison suffisante. Les hommes se moquent de la vivisection, et pourtant voyez le résultat aujourd'hui ! Pourquoi ne pas faire avancer la science dans son domaine le plus vital et le plus difficile : la connaissance du cerveau ? Si je perçais le secret d'un seul esprit malade - si j'avais la clé de la folie d'un seul aliéné - je pourrais faire avancer mon domaine scientifique à tel point que la physiologie de Burdon-Sanderson ou les connaissances sur le cerveau de Ferrier seraient totalement dépassées. Si seulement il y avait une raison suffisante ! Je ne dois pas trop y penser, ou je risque de céder à la tentation; une bonne raison pourrait faire tourner les choses en ma faveur, car... ne serais-je pas moi aussi congénitalement un cerveau d'exception ?

Comme cet homme est logique dans son raisonnement ! ... les aliénés sont toujours très rationnels dans leur folie. Je me demande à combien de vies il évalue un homme, ou si un homme ne vaut qu'une vie. Il a clôturé son calcul avec beaucoup de précision, et aujourd'hui il a commencé une nouvelle page. Combien d'entre nous commencent une nouvelle page avec chaque jour de leur vie ? Pour moi, il me semble que c'était hier que ma vie entière s'arrêtait avec mes espérances nouvelles, et que je tournais la page. Et cette nouvelle page ne s'arrêtera que lorsque le Grand Rapporteur m'appellera et soldera mes comptes pour estimer si leur balance est à la perte ou au profit. Oh, Lucy, Lucy, je ne peux pas vous en vouloir, comme je ne peux en vouloir à mon ami dont vous faites le bonheur; je dois simplement attendre sans espoir et travailler. Travailler ! Travailler !

Si seulement j'avais moi aussi, comme mon pauvre fou d'ami, une forte cause, une bonne cause désintéressée, pour me faire travailler - je crois que ce serait une forme de bonheur.

Journal de Mina Murray

26 Juillet

Je suis angoissée, et cela m'apaise de m'exprimer dans ce journal; c'est comme de se murmurer quelque chose à soi-même et de l'écouter en même temps. Il y a aussi quelque chose de particulier avec les symboles sténographiques, que je ne retrouve pas avec l'écriture traditionnelle. Je suis malheureuse à cause de Lucy et de Jonathan. Je n'avais aucune nouvelle de lui depuis longtemps, et me sentais vraiment inquiète; mais hier ce cher Mister Hawkins, qui est toujours si gentil, m'a envoyé une lettre de lui. J'avais écrit pour lui demander s'il avait des nouvelles, et il m'a répondu que la missive qu'il me joignait venait juste d'arriver. C'est une ligne, seulement, écrite du Château de Dracula, qui dit qu'il commence à peine son voyage de retour. Cela ne ressemble pas à Jonathan; je ne comprends pas cette missive, et cela me met mal à l'aise. Ensuite, Lucy, bien que tout aille bien pour elle, a repris récemment sa vieille habitude de marcher pendant son sommeil. Sa mère m'en a parlé, et nous avons décidé que je fermerais à clé la porte de notre chambre toutes les nuits. Mrs Westenra ne peut se départir de l'idée que les somnambules se rendent inévitablement sur les toits des maisons, marchent au bord des précipices, puis, lorsqu'ils se réveillent brusquement, dégringolent dans un hurlement désespéré qui retentit au loin. Pauvre chère femme, elle est naturellement anxieuse quand il s'agit de Lucy, et elle me dit que son mari, le père de Lucy, était affligé de cette même particularité; qu'il était capable de se lever au milieu de la nuit, de s'habiller et de sortir, si personne ne l'arrêtait. Lucy doit se marier à l'automne, et elle commence déjà à penser à ses robes et à l'arrangement de sa maison. Je suis en phase avec elle, parce que je pense à la même chose, à la différence que Jonathan et moi commencerons dans la vie avec des moyens beaucoup plus modestes, et devrons essayer de joindre les deux bouts. Mister Holmwood - il est sir Arthur Holmwood, fils unique de Lord Godalming - doit se montrer ici incessamment - dès qu'il peut se dérober à ses devoirs en ville, car son père ne va pas bien, et je pense que Lucy compte les jours qui la séparent de lui. Elle veut l'emmener là haut sur le banc, au bord du promontoire de l'église, et lui montrer la beauté de Whitby. Je pense que c'est cette attente qui la perturbe; et qu'elle ira tout à fait bien quand il sera là.

27 Juillet -

Aucune nouvelle de Jonathan. Bien que je ne sache pas pourquoi, je me sens de plus en plus perturbée par ce silence; et j'aimerais qu'il écrive, même une simple ligne. Le somnambulisme de Lucy s'aggrave, et chaque nuit je suis réveillée par ses mouvements dans la chambre. Heureusement, il fait si chaud qu'elle ne peut pas attraper froid; mais malgré tout l'anxiété et le fait d'être réveillée sans cesse commencent à me porter sur les nerfs, et j'ai moi-même du mal à m'endormir. Grâce à Dieu, la santé de Lucy se maintient. Mister Holmwood a été appelé soudainement à Ring, parce que l'état de son père, qui a été sérieusement malade, requérait sa présence. Lucy souffre de devoir attendre encore pour le voir, mais cela ne se voit pas. Elle a pris un peu de poids, et ses joues sont d'un rose charmant. Elle a perdu cet air anémique qu'elle avait, et je prie pour que cela dure.

3 août

Encore une semaine de passée, et toujours aucune nouvelle de Jonathan, pas même à Mister Hawkins, qui me l'a spécifié. Oh, j'espère qu'il n'est pas malade. Il aurait sûrement écrit. Je regarde sa dernière lettre, mais étrangement elle ne me satisfait pas. Ces mots ne semblent pas provenir de lui, et pourtant c'est bien son écriture. Il n'y a pas de doute là-dessus. Lucy n'a pas beaucoup marché pendant son sommeil cette dernière semaine, mais elle a cette curieuse concentration que je ne m'explique pas; même dans son sommeil j'ai l'impression qu'elle m'observe. Elle essaie de sortir, et lorsqu'elle se rend compte que la porte est verrouillée, elle parcourt la chambre à la recherche de la clé.

6 août

Trois jours encore, et pas de nouvelles. Cette attente devient atroce. Si seulement je savais où adresser mes lettres, où me rendre, je me sentirais mieux, mais personne n'a reçu aucun mot de Jonathan depuis sa dernière lettre. Je ne peux que prier Dieu pour qu'il m'accorde la patience. Lucy devient extrêmement nerveuse, mais se porte bien malgré tout. La nuit dernière était particulièrement menaçante, et les pêcheurs disent que nous allons essuyer une tempête. Je dois essayer de surveiller et d'anticiper les signes météorologiques. Aujourd'hui il fait gris, et tandis que j'écris le soleil est caché derrière d'épais nuages, bien au-dessus de Kettleness. Tout est gris, excepté l'herbe verte, qui prend presque une couleur d'émeraude, par contraste; gris du sol rocheux; gris des nuages, ourlés de lumière dans le lointain, suspendus au-dessus du gris de la mer, de laquelle les pointes de sable surgissent comme des doigts gris. La mer déferle dans un rugissement qui parvient jusqu'à la terre, porté et étouffé par les brumes de mer. L'horizon se perd dans un brouillard gris. Tout semble immense; les nuages sont amassés comme des rochers énormes, et il y a un « murmure » au-dessus de la mer, qui sonne comme une malédiction. Des silhouettes sombres jonchent la plage, parfois à-demi noyés dans la brume, et ressemblent à des « arbres marchant comme des hommes ». Les bateaux de pêche se hâtent de rentrer, et s'élèvent et plongent dans la houle alors qu'ils naviguent vers le port. Mais voici le vieux Mister Swales. Il marche droit sur moi, et, à sa façon de soulever son chapeau, je vois bien qu'il a envie de parler...

J'ai été profondément touchée par le changement qui s'est opéré dans ce pauvre vieil homme. Quand il s'est assis près de moi, il a dit, d'une manière très douce :

« Je veux vous dire quelque chose, miss ». Je voyais bien qu'il était mal à l'aise, alors j'ai pris sa pauvre vieille main ridée dans la mienne et je lui ai demandé de parler à cœur ouvert; et il a dit, en laissant sa main dans la mienne : « Je crains, ma chérie, de vous avoir tourneboulée avec toutes les méchantes choses que j'ai racontées sur les morts, et tout le toutim, pendant les semaines passées; mais je ne les pensais pas, et je voudrais que vous en ayez souvenance quand je n'y serai plus. Nous autres vieilles carnes, avec un pied dans la tombe, c'est qu'on n'aime pas trop y penser, à la mort, et puis on ne veut pas être peureux, c'est pourquoi j'ai pris le parti d'en rigoler, pour me réchauffer un peu le coeur. Mais, Dieu vous bénisse, miss, j'ai pas peur de mourir, pas du tout, seulement j'ai pas envie de mourir si je peux l'éviter. Mon temps doit être bientôt venu, maintenant, parce que je suis vieux, et que cent ans c'est plus que ce qu'aucun homme peut espérer; et j'en suis si proche que la Camarde est déjà en train d'aiguiser sa faux. Vous voyez, je peux pas m'empêcher de blaguer avec ça - on n'se refait pas. Un jour prochain l'ange de la mort soufflera dans sa trompette juste pour moi. Mais faut pas que ça vous attriste, ma chérie ! » - car il vit que je pleurais - « s'il devait m'appeler cette nuit-même je ne me déroberais pas à son appel. Parce que d'un sens, on passe notre vie à toujours attendre quelque chose d'autre que ce qu'on est en train de faire, et la mort c'est la seule chose sur laquelle on puisse compter. Mais je suis content, parce qu'elle vient à moi, ma chérie, et elle vient vite. Elle pourrait même être en route alors qu'on est en train de regarder et de se poser des questions. Elle est peut-être portée par ce vent du large, qui souffle sur nous la perte et le naufrage, les tourments douloureux et les coeurs tristes. Regardez ! Regardez ! cria-t-il soudain. Il y a dans ce vent et dans ce brouillard quelque chose qui a le même son, le même air, le même goût et le même parfum que la mort. C'est là, dans l'air, je le sens qui

vient... Seigneur, donne-moi la force de répondre à ton appel avec courage ! » Il leva les bras au ciel, en signe de dévotion, et souleva son chapeau. Ses lèvres bougeaient comme s'il était en train de prier. Après quelques minutes de silence, il se leva, me serra la main, me bénit, me dit au-revoir, et s'en alla en boitant. Cela m'a beaucoup émue et même bouleversée. J'étais heureuse que le garde-côte s'approche, avec ses jumelles sous le bras. Il s'est arrêté pour me parler, comme il le fait toujours, mais pendant tout le temps qu'il me parlait, il garda les yeux rivés sur un étrange navire.

« Je n'arrive pas à l'identifier », dit-il; « c'est un bateau russe, étant donné son allure, mais il se déplace d'une manière très étrange. On dirait qu'il a perdu la tête, comme s'il avait vu la tempête arriver, mais n'arrivait pas à se décider entre faire route vers le Nord, au large, ou s'arrêter ici. Regardez encore ! Il se dirige bizarrement, comme si personne ne tenait la barre; il dévie à chaque souffle du vent. A mon avis, nous allons en entendre parler dans les prochaines vingt-quatre heures. »

CHAPITRE 7

Coupure du « Daily Telegraph », collée dans le Journal de Mina Murray.

8 août

D'un correspondant à Whitby.

Une des tempêtes les plus violentes et les plus soudaines jamais enregistrées a eu lieu ici, donnant lieu à des conséquences aussi étranges que singulières. Le temps avait été lourd, mais d'une manière qui n'avait rien d'extraordinaire pour un mois d'août. La soirée du samedi avait été magnifique, et la grande majorité des vacanciers étaient partis pour des visites à Mulgrave Woods, Robin Hood's Bay, Rig Mill, Runswick Staithes, ou pour les différentes promenades dans le voisinage de Whitby. Les steamers Emma et Scarborough enchaînaient les trajets en mer, le long de la côte, et il y avait un nombre record d'excursions au départ et en destination de Whitby. La journée avait été singulièrement belle, jusqu'à l'après-midi, lorsque quelques bavards qui fréquentent l'église de East Cliff, et qui, depuis cette éminence, plongent leur regard dans la vaste étendue de mer visible au Nord et à l'Est, ont prêté attention à l'émergence de nuages en queue de cheval, très haut dans le ciel au Nord-Ouest. Le vent soufflait alors du sud-ouest avec la douceur que le langage barométrique appelle « force 2 : brise légère ». Le garde-côte qui était de service fit tout de suite un rapport, et un vieux pêcheur, qui pendant plus d'un siècle avait surveillé les signes météorologiques depuis East-Cliff, prophétisa de manière emphatique l'arrivée d'une tempête soudaine. L'approche du crépuscule était si merveilleusement belle, si majestueuse avec ses masses de nuages richement colorés, qu'il y avait tout un rassemblement de promeneurs, entre le cimetière et la falaise, venus contempler cette beauté. Avant que le soleil ne disparaisse derrière la masse sombre de Kettleness, qui se découvrait, chauve, sur le fond du ciel occidental, son flanc s'est teinté de myriades de nuages portant toutes les couleurs du crépuscule - fauve, pourpre, rose, vert, violet, et toutes les nuances de l'or; avec ici et là des masses allongées, qui paraissaient d'un noir absolu, et qui prenaient toutes sortes de formes, dessinées comme des silhouettes colossales. Cette expérience ne fut pas perdue pour les peintres, et nul doute que les croquis du « Prélude à une grande tempête » vont orner les murs de la Royal Academy et du Royal Institute en mai prochain... Plus d'un capitaine se demanda à cet instant si son « cobble » ou sa « mule » - qui désignent, dans leur jargon, différentes classes de bateaux - allait résister, au port, à cette tempête. Le vent retomba complètement durant la soirée, et à minuit il y eut un calme plat, une chaleur étouffante, et cette intensité ambiante qui affecte, à l'approche de l'orage, les personnes d'une nature sensible. Il y avait très peu de lumières visibles sur la mer, parce que même les steamers de la côte, qui d'ordinaire cabotent très près du rivage, naviguaient plus au large, et très peu de chalutiers étaient en vue. Le seul navire remarquable était une goélette étrangère, toutes voiles dehors, qui paraissait se diriger vers l'ouest. La témérité ou l'ignorance de ses officiers fut un grand sujet de conversation, durant tout le temps où il resta en vue, et on fit même des efforts pour lui faire signe de réduire la voilure pour affronter le danger. Avant que la nuit ne tombât, on le vit avec ses voiles claquant paresseusement, alors qu'il roulait doucement sur la houle ondulante de la mer,

« aussi paresseux qu'un bateau peint sur un océan peint ».

Un peu avant dix heures, l'immobilité de l'air devint vraiment oppressante, et le silence était si profond que le bêlement d'un mouton dans la campagne, ou l'abolement d'un chien en ville, s'entendaient distinctement, et l'orchestre sur le quai, jouant son entraînante mélodie française, était comme une dissonance dans la grande harmonie silencieuse de la Nature. Un peu après minuit un bruit étrange arriva de la mer, et dans les hauteurs aériennes on entendit un grondement étrange, vague et caverneux.

Alors, sans crier gare, la tempête éclata. Avec une rapidité qui parut incroyable sur le moment, et qui est même a posteriori impossible à comprendre, la nature entière parut entrer en convulsion. Les vagues s'élevèrent dans une fureur grandissante, chacune plus haute que la précédente, jusqu'à ce que la mer, qui, l'instant d'avant était comme un miroir, ressemblât à un monstre hurlant et dévorant. Des vagues écumeuses battaient follement le sable du rivage, et montaient à l'assaut des falaises; d'autres déferlaient sur les quais, balayant de leur écume les lanternes des phares qui s'élevaient au bout de chaque quai du port de Whitby. Le vent grondait comme le tonnerre, et soufflait avec une telle force qu'il était difficile, même à des hommes puissants, de se tenir debout, ou bien s'accrochait lugubrement aux poteaux d'acier. On jugea nécessaire d'évacuer l'ensemble des quais de la masse des badauds, sous peine que les conséquences dramatiques de la nuit ne soient décuplées. Pour ajouter encore aux difficultés et aux dangers de ce moment, des paquets de brouillard de mer remontèrent dans les terres - des nuages blancs, humides, qui glissaient comme des fantômes, si humides et glacés qu'il ne fallait pas beaucoup d'efforts pour imaginer que les esprits de ceux qui s'étaient perdus en mer venaient toucher leurs frères vivants avec les doigts poisseux de la mort, et plus d'un frémissement au passage de ces gerbes de brume. Par instants, le brouillard se dissipait, et l'on pouvait voir la mer au loin, à la faveur des éclairs qui devenaient de plus en plus épais et rapides, suivis de coups de tonnerre si terribles que le ciel entier paraissait trembler sous les pas gigantesques de la tempête.

Les scènes qui se révélaient alors étaient, pour certaines, aussi grandioses que passionnantes - la mer, charriant des montagnes d'eau, lançait vers le ciel à chaque vague de puissantes masses d'écume blanche, que la tempête paraissait arracher et rouler dans l'espace; ça et là un bateau de pêche, avec un lambeau de voile, se précipitait follement vers un abri avant d'être soufflé; parfois les ailes blanches d'un oiseau marin balloté par la tempête. Au sommet d'East Cliff, le nouveau projecteur était prêt, mais n'avait pas encore été essayé. Les officiers qui en avaient la charge le mirent en marche, et, dans les trouées de la brume montante, ils en balayèrent la surface de la mer. Une fois ou deux l'engin fut efficace, comme lorsqu'un bateau de pêche, qui prenait l'eau par le plat-bord, se précipita dans le port : il fut capable, grâce à cette lumière providentielle, d'éviter le danger de s'écraser contre les quais. A chaque fois qu'un bateau atteignait sain et sauf le port, il y avait un cri de joie parmi les gens rassemblés sur le rivage, un cri qui pendant un moment paraissait percer la tempête, et qui était ensuite emporté dans son élan.

Le projecteur mit bientôt en lumière à quelque distance une goélette avec toutes les voiles déployées, apparemment le même vaisseau qui avait été remarqué plus tôt dans la soirée. A ce moment, le vent avait tourné à l'Est, et il y eut un frisson parmi les badauds sur la falaise, quand ils réalisèrent dans quel terrible péril ce navire se trouvait. Entre lui et le port s'étendait le grand récif sur lequel tant de bons bateaux s'étaient cognés au cours du temps, et, avec le vent soufflant de cette façon, il paraissait presque impossible que le vaisseau pût trouver l'entrée du port. C'était maintenant presque l'heure de la marée haute, mais les vagues étaient si énormes que dans leurs creux les hauts-fonds étaient presque visibles, et la goélette, avec toutes ses voiles déployées, allait à une telle allure, que, aux dires d'un vieux loup de mer, « elle devait foncer droit sur quelque chose, même si c'était l'enfer ». Alors arriva une nouvelle vague de brume de mer, plus épaisse que toutes celles qui avaient précédé - une masse de brouillard humide, qui semblait se refermer sur toutes choses comme un linceul gris, et ne laissait aux hommes que le sens de l'ouïe, car le rugissement de la tempête, le fracas du tonnerre et le grondement puissant des flots parvenaient encore plus forts à travers cette matière humide. Les rayons du projecteur furent braqués sur l'entrée du port, au niveau du quai Est, où l'on craignait le choc, et les hommes attendirent, le souffle suspendu. Le vent, alors, tourna au nord-est, et le brouillard qui restait se mêla aux rafales; et alors, ô merveille, entre les quais, l'étrange goélette, bondissant de vague en vague à une vitesse incroyable, déboula, toutes voiles

déployées, sema la tempête et gagna la sécurité du port. Le projecteur la suivit, et un frisson parcourut tous ceux qui la regardaient, car il y avait un cadavre arrimé au gouvernail, avec une tête affaissée qui se balançait sinistrement à chaque mouvement du bateau. Sur le pont, aucune autre silhouette n'était visible. On ressentit un émerveillement effrayé quand on prit conscience que le bateau, comme par miracle, avait rejoint le port, sans autres mains sur la barre que celles d'un mort ! Enfin, tout ceci arriva en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. La goélette ne s'arrêta pas, mais continua sa course à travers le port, jusqu'à s'échouer contre un banc de sable et de galets accumulés par les marées et les tempêtes dans le coin sud-est du quai qui s'étend en dessous d'East Cliff, appelé le Tate Hill Pier.

Il y eut bien sur un gros choc lorsque le vaisseau heurta le banc de sable. Tous les espars et cordages se tendirent, et une partie du mât s'effondra. Mais le plus étrange de tout fut que, à l'instant précis où le navire heurta le rivage, un énorme chien jaillit des entrailles du bateau sur le pont, comme s'il en était projeté par une explosion, et, courant droit devant lui, sauta par dessus bord sur le sable. Il se dirigea droit vers la falaise escarpée, à l'endroit où le cimetière borde de si près l'allée vers East-Pier, que certaines de ses tombes creuses -les « pierres trouées », comme il les appellent à Whitby - s'effondrent littéralement sous l'effet de l'érosion, et il disparut dans les ténèbres, qui paraissaient encore plus obscures au-delà de la portée du projecteur.

Il se trouvait qu'il n'y avait personne, à ce moment-là, à Tate Hill Pier, car tous les riverains étaient soit couchés, soit avec les autres badauds, un peu plus haut. C'est ainsi que le garde-côte de service sur la partie Est du port, qui était immédiatement descendu sur la jetée, fut le premier à grimper à bord. Les hommes qui actionnaient le projecteur, après avoir en vain scruté l'entrée du port, le braquèrent sur l'épave et le laissèrent ainsi. Le garde-côte courut à l'arrière, et quand il s'approcha du gouvernail, et se pencha pour l'examiner, il eut un soudain mouvement de recul, comme saisi d'une vive émotion. Cela piqua la curiosité générale, et beaucoup de gens se mirent à courir. Il y a une bonne distance entre le West Cliff Drawbridge et le Tate Hill Pier, mais votre correspondant, heureusement, est un excellent coureur, et arriva avant le gros de la foule. Quand j'arrivai cependant, il y avait déjà une masse de curieux, que le garde-côte et la police refusaient de laisser monter à bord. On m'accorda, grâce à la courtoisie du marinier en chef, la permission de monter sur le pont, et j'ai eu le privilège, en tant que votre correspondant, de faire partie du petit groupe qui a vu le marin mort alors qu'il était encore enchaîné au gouvernail.

Il n'était guère surprenant que le garde-côte eût éprouvé de la surprise, et même de la terreur, car c'était un spectacle des plus singuliers. L'homme était simplement attaché par les mains, liées l'une sur l'autre à un rayon du gouvernail. Entre la paume et le bois, se trouvait un crucifix, dont le chapelet prenait les deux poignets et le gouvernail, le tout consolidé par le cordage. Le pauvre malheureux avait peut-être été assis au début - mais le claquement et le gonflement des voiles avaient fait pression sur la barre du gouvernail, et l'avaient fait bringuebaler à tel point que les cordes avaient entamé ses chairs jusqu'à l'os. On prit bonne note de toutes ces choses, et un docteur - le chirurgien J. M. Caffyn, demeurant 33, East Elliot Place - qui arriva immédiatement après moi, déclara après examen que l'homme avait dû mourir depuis au moins deux jours. Dans sa poche se trouvait une bouteille, soigneusement bouchée, qui ne contenait rien d'autre qu'un petit rouleau de papier, qui s'avéra être un addendum au journal de bord. Le garde-côte dit que l'homme avait dû s'attacher lui-même les mains, en serrant les noeuds avec ses dents. Le fait que ce fût un garde-côte qui entrât à bord le premier épargna à l'Amirauté beaucoup de complications, car les garde-côtes, au contraire des simples citoyens, ne peuvent revendiquer la possession d'une épave s'ils sont les premiers à y pénétrer. Ce détail fait couler beaucoup de salive parmi les juristes, et un jeune étudiant en droit se targue d'affirmer que les droits du possédant sont déjà complètement lésés, sa propriété étant en contravention complète avec les statuts de mainmorte, puisque la barre, de manière évidente sinon prouvée, est tenue par une main morte, à qui l'on ne peut déléguer une possession. Il est inutile de dire que le marin mort fut délicatement déplacé de l'endroit où il tint sa garde et son quart jusqu'à la mort -une résistance aussi héroïque que celle du jeune Casablanca - et placé à la morgue dans l'attente de plus amples investigations.

Déjà cette tempête soudaine est en train de passer, et sa férocité décroît; la foule se disperse vers les maisons, et le ciel commence à rougir au dessus du Yorkshire. Je vous enverrai, à temps pour le prochain tirage, de plus amples détails

sur l'épave de ce navire qui, en pleine tempête, trouva son chemin si miraculeusement jusqu'au port..

Whitby

9 août

Les suites de l'étrange arrivée de l'épave, par la tempête de la nuit dernière, sont encore plus étonnantes que cette arrivée elle-même. Il s'avère que la goélette est un navire russe de Varna, et qu'elle porte le nom de « Demeter ». Elle est presque entièrement lestée de sable argenté, à cause d'un chargement inhabituellement léger - à peine quelques grandes boîtes de bois remplies de terre. Ce cargo était enregistré au nom d'un solliciteur de Whitby, Mr S.F. Billington, résidant au 7, The Crescent, qui ce matin est monté à bord et a officiellement pris possession des biens qui lui appartenaient. Le consul Russe, lui, suivant les clauses de la charte-partie, prit officiellement possession du bateau, régla les frais portuaires, etc. On ne parle aujourd'hui que de ces étranges circonstances; les officiels du ministère du Commerce ont pris toutes les libertés nécessaires pour appliquer les règlements existants. Comme cette affaire apparaît comme un miracle sans lendemain, ils sont évidemment déterminés à éviter toute possibilité de contestation. On s'intéresse aussi beaucoup au chien qui a accosté lorsque le navire s'est échoué, et plus d'un membre de la SPA, très puissante à Whitby, a essayé d'amadouer l'animal. A la consternation générale, cependant, on ne put le trouver nulle part; il semble avoir totalement disparu de la ville. Il se peut que dans sa frayeur il se soit frayé un chemin jusqu'aux landes où il est peut-être encore en train de se cacher. Certains considèrent cette possibilité comme inquiétante, car ce chien, qui est évidemment une bête sauvage, pourrait devenir en lui-même un danger. Tôt ce matin, un grand chien, un croisé mastiff appartenant à un marchand de charbon proche de Tate Hill Pier, a été retrouvé mort sur la route, en face du jardin de son maître. Il s'était battu, manifestement contre forte partie, car sa gorge était tranchée, et son ventre était déchiré comme par une griffe sauvage.

Plus tard - Par la grâce de l'inspecteur du ministère du Commerce, j'ai eu la permission de consulter le journal de bord du Demeter, qui a été tenu régulièrement jusqu'à trois jours avant l'accident, mais ne contenait rien d'intéressant en dehors de la mention de la disparition d'hommes. Le plus intéressant, toutefois, est le papier trouvé dans la bouteille, qui a été aujourd'hui examiné pour l'enquête; et qui contient un récit des plus étranges, que je me dois de vous dévoiler. Comme il n'y a aucun motif particulier pour garder le secret, je suis autorisé à l'utiliser, et à vous en envoyer une transcription, à la simple condition de ne pas mentionner les détails techniques relatif aux techniques de navigation ou au fret. On dirait presque, à la lecture du journal, que le capitaine a été victime d'une sorte d'obsession ou de manie, dès le début du voyage, et que cette manie n'a fait que s'amplifier durant la traversée. Bien sûr cette transcription est à prendre avec des pincettes, car j'écris sous la dictée d'un clerc du consulat Russe, qui a l'amabilité de traduire le journal pour moi, le temps manquant.

JOURNAL DE BORD DU « DEMETER »

De Varna à Whitby

Ecrit le 18 juillet : Il se passe, à bord, des choses si étranges, que je vais les consigner minutieusement à partir d'aujourd'hui et jusqu'à notre arrivée.

Le 6 juillet nous avons fini de charger, sable argenté et boîtes de terre. A midi mise à la voile. Vent d'Est, frais. Equipage de 5 personnes... deux seconds, le cuisinier et moi-même (capitaine).

Le 11 juillet à l'aube nous pénétrons dans le Bosphore. Des officiers des douanes Turques montent à bord. Backsheesh. Tout est en ordre. Nous partons à 16h.

Le 12 juillet nous traversons les Dardanelles. Encore des officiers de la douane et un bateau portant drapeau des gardes-côtes. Encore un backsheesh. Travail des officiers minutieux, mais rapide. Ils souhaitent nous voir partir au plus tôt. A la tombée de la nuit nous passons dans l'Archipel.

Le 13 juillet nous passons le Cap Matapan. L'équipage est mécontent de quelque chose. Ils ont l'air d'avoir peur, mais ne veulent pas parler.

Le 14 juillet, inquiétude au sujet de l'équipage. Tous des gars solides, qui ont déjà navigué avec moi par le passé. Le second n'a pas réussi à comprendre ce qui n'allait pas, ils ont seulement dit qu'il y avait quelque chose, et se sont signés. Le second a perdu son sang froid avec l'un d'entre eux ce jour là et l'a frappé. Je m'attendais à une grosse querelle, mais ils ont été très calmes.

Le 16 juillet, le second a rapporté au matin qu'un membre de l'équipage, Petrofsky, manquait à l'appel de manière inexplicable. Il a pris son quart à huit heures la nuit dernière, a été relevé par Abramoff, mais ne s'est jamais rendu au dortoir. Hommes plus abattus que jamais. Tous ont dit qu'ils s'attendaient à quelque chose dans ce genre, mais n'ont pas voulu dire autre chose que : « il y a quelque chose à bord. » Le Second a perdu patience avec eux; des problèmes de discipline sont à craindre.

Le 17 juillet, hier, l'un des hommes, Olgaren, est venu dans ma cabine, et, frappé de terreur, m'a confié qu'il pensait qu'il y avait un homme étrange à bord du bateau. Il a dit que pendant son quart il s'abritait derrière le rouf, car il y avait une averse, quand il vit un homme grand et maigre, qui ne ressemblait à aucun des membres de l'équipage, surgir de l'escalier, marcher le long du deck vers l'avant, et disparaître. Il l'a suivi prudemment, mais quand il est arrivé à la proue, il ne trouva personne, et toutes les issues étaient fermées. Il était dans une sorte de panique superstitieuse, et je crains que cette panique ne se répande. Pour l'éviter, je vais aujourd'hui faire une fouille complète du bateau, de la proue à la poupe.

Plus tard, ce même jour, j'ai rassemblé l'ensemble de l'équipage, et je leur ai dit, comme il semblait évident qu'ils pensaient qu'il y avait quelqu'un dans le bateau, que nous allions faire une fouille complète. Le Second paraissait mécontent, dit que c'était de la folie, et que céder à de telles idioties allait démoraliser les hommes; il dit qu'il préconisait plutôt de maintenir l'ordre par la force. Je l'ai laissé tenir la barre, tandis que le reste de l'équipage commençait sa fouille minutieuse, le souffle suspendu, avec des lanternes : nous ne laissâmes aucun coin non-fouillé. Comme il n'y avait à la cale que les grandes boîtes de bois, il n'y avait pas de recoins où un homme pouvait se cacher. Les hommes furent très soulagés quand la fouille fut terminée, et retournèrent travailler avec plus d'entrain. Le second prit son air renfrogné, mais ne dit rien.

22 juillet - Gros temps ces trois derniers jours, et tous les hommes occupés à naviguer - pas de temps pour avoir peur. Les hommes semblent avoir oublié leur terreur. Le second a retrouvé le sourire et tout le monde s'entend bien à nouveau. J'ai félicité les hommes pour leur travail dans le gros temps. Nous avons passé Gibraltar par Straits. Tout va bien.

24 juillet - Ce bateau semble maudit. Après une première perte, en pénétrant dans la Baie de Biscay avec un gros temps devant nous, nous avons encore perdu un homme - disparu. Comme le premier, il a quitté son quart et n'a jamais reparu. Hommes tous fous de terreur; donné l'ordre de doubler le quart, puisqu'ils craignent d'être tout seuls. Second mécontent. Je crains des querelles, et que lui ou l'un des hommes ne devienne violent.

28 juillet - Quatre jours en enfer, plongés dans une sorte de maelström, et avec un vent de tempête. Aucun sommeil pour personne. Hommes tous épuisés. Ne sais comment organiser les quarts, étant donné que personne ne semble capable de continuer. Le second officier s'est porté volontaire pour rester et faire le quart, tandis que les hommes prenaient quelques heures de repos. Vent affaibli, vagues toujours déchaînées, mais on les sent moins, car le bateau est plus stable.

29 juillet _ Nouvelle tragédie. Le quart était simple cette nuit, car l'équipage était trop fatigué pour le doubler. A la relève du matin, personne sur le pont en dehors du barreur. Branlebas de combat, et tous viennent sur le pont. Fouille minutieuse, mais personne. Nous tournons donc maintenant sans second officier, et avec l'équipage en panique. Le second et moi sommes tombés d'accord pour avoir une arme sur nous en permanence à partir de maintenant, pour parer à toute éventualité.

30 juillet - Dernière nuit du voyage. Soulagés d'approcher des côtes anglaises. Beau temps, toutes voiles déployées. Me suis retiré, épuisé; dormi profondément; réveillé par le second disant que deux hommes de quart et le barreur sont portés disparus. Il ne reste que moi-même, le second et deux hommes d'équipage pour faire naviguer le bateau.

1er août - Deux jours de brume, et pas une voile en vue. J'avais espéré dans la Manche trouver une forme de secours ou un refuge. Comme nous manquons de bras pour manoeuvrer les voiles, nous devons naviguer vent arrière. Je n'ose les abaisser, de peur de ne pas réussir à les hisser à nouveau. Il me semble que nous nous précipitons vers un destin fatal. Le second est à présent le plus démoralisé de tous. Sa nature plus forte semble l'avoir miné de l'intérieur. Les hommes d'équipage sont au-delà de la peur, ils abattent leur travail en faisant preuve d'un grand sang-froid et de patience, l'esprit résigné au pire. Ils sont Russes, et lui, Roumain.

2 août, minuit - Réveillé d'une courte sieste par un cri, qui semblait provenir de babord. Je n'ai rien pu voir dans le brouillard. Me suis rué sur le pont, où j'ai heurté le second. Il m'a dit avoir entendu un cri et couru, mais il n'y a aucun homme au quart. Un de plus, disparu. Seigneur, aidez-nous ! Le second dit que nous devons avoir passé Straits of Dover, parce que dans une trouée du brouillard, il a aperçu North Foreland, juste au moment où il a entendu le cri. Si c'est vrai, nous sommes maintenant dans la Mer du Nord, et Dieu seul peut nous guider à travers ce brouillard qui paraît nous coller à la peau et se déplacer avec nous; et Dieu, à ce qu'il semble, nous a abandonnés.

3 août - A minuit j'ai été relever l'homme à la barre, et quand je suis arrivé je n'ai trouvé personne. Le vent était constant, et comme nous étions vent arrière, il n'y avait pas d'embardées. Je n'ai pas osé laisser la barre, et j'ai crié pour appeler le second. Après quelques secondes il s'est précipité sur le pont dans son pantalon de flanelle. Il avait l'oeil fou et hagard, et j'ai eu grand peur qu'il n'eût perdu le sentiment. Il s'est approché de moi et a murmuré d'une voix rauque, sa bouche à mon oreille, comme s'il craignait que l'air-même pût l'entendre : « La chose est ici - Je le sais, maintenant. Pendant le quart, la nuit dernière, je l'ai vue, semblable à un homme, grand et maigre, et d'une pâleur spectrale. Elle était à la proue, et regardait dehors. Je me suis glissé derrière elle, et l'ai frappée de mon couteau, mais le couteau l'a traversée, comme un fantôme! » Tandis qu'il parlait, il a pris son couteau et l'a furieusement agité dans l'espace. Puis il a repris : « Mais elle est là, et je la trouverai. Elle est dans les cales, peut-être dans l'une des boîtes. Je les dévisserai une par une et je verrai bien.

Occuez-vous du navire. » Et, avec un regard de mise en garde et le doigt sur sa lèvre, il est descendu. Un vent tourbillonnant était en train de se lever, et je ne pouvais pas laisser la barre. Je l'ai vu revenir sur le pont avec une boîte à outils et une lanterne, puis descendre l'escalier avant. Il est complètement fou, fou à lier, et il est inutile d'essayer de l'arrêter. Il ne peut pas faire de mal à ces boîtes : selon le registre elles contiennent de la glaise; s'il les soulève, ce ne sera pas dangereux. Alors je préfère rester là, veiller sur la barre, et écrire ces lignes. Je ne peux que m'en remettre à Dieu et attendre que le brouillard s'éclaircisse. Alors, si je n'arrive pas à piloter jusqu'à un port avec le vent qu'il y a, j'abaisserai les voiles en coupant tout, et j'enverrai un signal de détresse.

Tout est presque fini maintenant. Juste quand j'espérais que le second allait ressortir un peu plus calme - car je l'avais entendu marteler quelque chose, et je me disais que le travail physique lui ferait du bien - alors du fond de l'escalier monta un soudain hurlement de terreur, qui m'a glacé le sang, et il a surgi comme un boulet de canon - un fou furieux, avec les yeux roulant hors des orbites et le visage convulsé par la peur. « Sauvez-moi! Sauvez-moi! » hurla-t-il, puis il porta les yeux sur la nappe de brouillard. Son horreur se changea en désespoir, et avec une voix ferme il dit : « Vous devriez venir aussi, capitaine, avant qu'il ne soit trop tard. Il est là. Je connais le secret maintenant. La mer me sauvera de lui, et c'est tout ce qui me reste! » Avant que je pusse dire un mot, ou esquisser un mouvement pour l'attraper, il escalada le bord et se jeta délibérément dans les flots. Je suppose que je connais le secret aussi, maintenant. C'est ce fou qui a tué les hommes un par un, et maintenant il les a suivis lui-même dans la mort. Dieu me vienne en aide ! Comment vais-je justifier toutes ces horreurs quand je rentrerai au port ? Quand je rentrera au port ! Cela arrivera-t-il jamais ?

4 août - Toujours du brouillard, que le lever de soleil n'arrive pas à percer. Je sais que c'est l'aube parce que je suis marin, sinon je ne le saurais pas. Je n'ai pas osé descendre, je n'ose pas laisser la barre; alors je suis resté ainsi toute la nuit, et au plus noir de la nuit je l'ai vu - Lui ! Dieu me pardonne, mais le second a eu raison de sauter par dessus bord, il valait mieux mourir comme un homme; mourir comme un marin dans l'eau bleue, c'est une mort qu'on peut accepter. Mais je suis capitaine, et si je ne dois pas abandonner mon bateau, au moins je serai plus malin que ce démon, ou ce monstre, car j'attacherai mes mains à la roue quand mes forces commenceront à décliner, et avec mes mains j'attacherai ce qu'il - ce que Ça - ne peut pas toucher; et alors, que le vent me soit favorable ou non, je sauverai mon âme, et mon honneur de capitaine. Je commence à faiblir, et la nuit approche. S'il peut me regarder en face encore une fois, je n'aurai peut-être pas le temps d'agir.... Si nous faisons naufrage, peut-être que cette bouteille sera retrouvée, et ceux qui la trouveront pourront peut-être comprendre; sinon... eh bien, tous les hommes sauront que j'ai été fidèle au poste. Que Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints viennent en aide à une pauvre âme ignorante essayant de faire son devoir... »

Bien sûr, il est difficile de se faire une opinion sur le coupable. Il n'y a aucune autre preuve; et quant à savoir si l'homme a lui-même commis les meurtres, il est impossible de rien en dire. Les gens d'ici tiennent tous pour certain que le capitaine est un héros et qu'il mérite des funérailles nationales. Il est déjà prévu que son corps soit escorté par un cortège de bateaux, le long de l'Esk, puis qu'il soit ramené à Tate Hill Pier et monté par les marches jusqu'à l'abbaye; car il doit être enterré au cimetière de la falaise.

Au grand dam des gens d'ici, on n'a retrouvé aucune trace du grand chien, qui jouit actuellement d'une grande popularité auprès de l'opinion publique, et qui aurait sans doute été adopté par la ville. Demain, nous assisterons aux obsèques, et ainsi se terminera ce nouvel opus des « mystères de la mer ».

Journal de Mina Murray

8 août

Lucy s'est agitée toute la nuit, et je n'ai pas fermé l'oeil non plus. La tempête était effrayante, et lorsqu'elle mugissait par la cheminée, cela me faisait trembler. Le vacarme du vent ressemblait à des coups de feu lointains. Assez curieusement, Lucy ne s'est pas réveillée; mais elle s'est levée deux fois et s'est habillée. Heureusement, à chaque fois je me suis éveillée à temps pour la déshabiller sans l'éveiller, afin de la remettre au lit. C'est une chose vraiment étrange, que ce somnambulisme, car dès que sa volonté est contrariée de manière physique, son intention - si toutefois on peut appeler ça une intention - disparaît, elle abandonne, et reprend presque exactement le cours ordinaire de sa vie. Tôt ce matin nous nous sommes levées toutes les deux et sommes descendues au port pour voir si rien n'était arrivé pendant la nuit. Il y avait très peu de gens dehors, et bien que le soleil brillât, et que l'air fût pur et frais, des vagues impressionnantes, qui paraissaient noires par le contraste de leur écume neigeuse, forçaient le passage dans l'étroite entrée du port - comme un homme brutal à travers une foule.

Je me suis sentie soulagée de savoir que Jonathan n'était pas en mer la nuit dernière, mais sur la terre ferme. Mais, en fait, est-il sur terre ou en mer ? Où est-il, comment va-t-il ? Je deviens terriblement inquiète à son sujet. Si seulement je savais quoi faire, si je pouvais faire quoi que ce soit !

10 août

Les obsèques du pauvre capitaine ont été très touchantes. Tous les bateaux du port s'étaient donné le mot, et le cercueil fut porté par les capitaines, sur tout le chemin de Tate Hill Pier jusqu'au cimetière. Lucy est venue avec moi, et nous sommes allées très tôt à notre bon vieux poste d'observation, d'où nous pûmes voir le cortège de bateaux qui remontaient la rivière jusqu'au Viaduc et redescendaient ensuite. Nous avions une vue imprenable et suivîmes la procession des yeux pratiquement tout du long. Le pauvre homme fut déposé à sa dernière demeure assez près de l'endroit où nous nous tenions, si bien que nous fûmes aux premières loges. La pauvre Lucy était bouleversée. Elle était agitée et mal à l'aise, pendant toute la cérémonie, et je ne peux m'empêcher de penser qu'elle est encore sous l'emprise de son rêve.

Il y a dans son attitude une chose bien étrange : elle refuse d'admettre, face à moi, qu'il existe une cause à son agitation - ou, s'il en existe une, elle prétend qu'elle ne la comprend pas elle-même. Une raison supplémentaire de cette agitation pourrait être le fait que ce pauvre Mister Swales a été retrouvé mort ce matin, sur notre banc, la nuque brisée. Il était manifestement tombé, selon les dires du médecin, la tête en arrière, sous le coup d'une grande frayeur, car il y avait une expression de peur et d'horreur sur son visage qui, à ce qu'on dit, a fait frissonner les hommes. Pauvre vieil homme ! Peut-être a-t-il vu la Mort, avec ses yeux mourants ! Lucy est si douce et si sensible qu'elle ressent toutes les influences extérieures avec une acuité supérieure à la normale. A l'instant, elle était bouleversée par une petite chose à laquelle je n'accordais pas d'importance, bien que j'aime beaucoup les animaux. L'un des hommes qui viennent souvent ici pour regarder les bateaux était toujours suivi par son chien. Le chien est toujours avec lui, ne le quitte pas d'une semelle. Ils sont tous deux des êtres tranquilles, et je n'ai jamais vu l'homme s'énerver, ni entendu le chien aboyer. Pendant la cérémonie cependant, le chien a refusé de s'approcher de son maître, qui était sur le banc avec nous, et s'est tenu à quelques mètres, couinant et aboyant. Son maître lui a parlé gentiment, puis plus fermement, et enfin il s'est énervé; mais il

n'a obtenu ni que son chien le suive, ni qu'il s'arrête de faire du bruit. Il était dans une sorte de furie, les yeux sauvages, et tous les poils hérissés comme la un chat sur le pied de guerre. A la fin l'homme s'est mis vraiment en colère, a sauté à terre et lui a donné un coup de pied, et ensuite il l'a attrapé par la peau du cou, et l'a à moitié tiré, et à moitié jeté sur la pierre tombale sur laquelle le banc est fixé. A l'instant où il a touché la pierre, le pauvre animal s'est brutalement tu et s'est mis à trembler. Il n'a pas essayé de s'enfuir, mais s'est recroqueillé, frémissant de terreur, et son attitude était si pitoyable que j'ai essayé, sans succès, de le réconforter. Lucy était emplie de pitié également, mais elle n'a pas essayé de toucher le chien, se contentant de le regarder avec des yeux pleins de souffrance. J'ai grand peur qu'elle soit le genre de nature hyper-sensible qui n'est pas capable de traverser le monde sans encombre. Je suis sûre qu'elle rêvera du chien, cette nuit. L'ensemble de ces événements - le navire ramené au port par un mort; sa silhouette enchaînée à la barre avec un crucifix et un chapelet; les funérailles si touchantes; le chien, passant de la rage à la terreur - tout cela va fournir un sombre matériau à ses cauchemars.

Je pense qu'il serait préférable pour elle de se coucher bien fatiguée physiquement, aussi je vais l'emmener faire une longue promenade dans les falaises, l'aller et retour jusqu'à Robin Hood's Bay. Après cela, elle ne devrait pas avoir beaucoup d'inclination pour une promenade somnambulique.

CHAPITRE 8

Journal de Mina Murray

Même jour, 23 heures

Oh, que je suis fatiguée ! Si je ne me faisais pas un devoir de tenir ce journal, je ne l'ouvrirais pas ce soir. Nous avons fait une charmante promenade. Lucy, au bout d'un moment, était d'humeur plutôt gaie - grâce à l'intervention de ces chères vaches qui sont venues nous flairer dans un champ, tout près du phare, et qui nous ont flanqué une peur bleue. Je crois que nous avons à cet instant absolument tout oublié, en dehors de notre peur, et cela a fait place nette dans nos esprits, et nous a donné un nouveau départ. Nous nous sommes arrêtées dans un petit établissement vieillot, à Robin Hood's Bay, pour prendre un thé extrêmement copieux, devant une baie vitrée qui dominait les rochers du rivage recouverts par la marée. Je pense que nous aurions choqué le « New Woman » avec notre appétit ! Bénis soient les hommes qui sont plus tolérants à cet égard ! Ensuite nous avons fait le chemin du retour, entrecoupé de quelques - non, de nombreux - arrêts pour se reposer, nos coeurs toujours serrés sous la menace constante des taureaux sauvages. Lucy était vraiment fatiguée, et nous avons décidé de nous coucher le plus tôt possible. Le jeune curé a cependant eu la mauvaise idée de faire une visite, et Mrs Westenra, de le prier à souper. Lucy et moi avons mené un rude combat pour rester éveillées - je sais que de mon côté, c'était une bataille épique, et je suis assez héroïque. Je pense qu'un jour les évêques devraient se rassembler et réfléchir à la manière de former une nouvelle génération de curés qui n'acceptent pas de rester dîner, même lorsqu'on les en presse, et qui devinent lorsque les jeunes filles sont fatiguées. Lucy est à présent endormie et respire doucement. Elle a les joues plus colorées que d'habitude, et a un air si doux. Si Mister Holmwood est tombé amoureux d'elle alors qu'il ne l'a vue que dans un salon, je me demande bien ce qu'il dirait s'il la voyait maintenant. Les femmes qui écrivent pour « New Women » pondront peut-être un jour l'idée que les hommes et les femmes devraient être autorisés à se voir mutuellement pendant leur sommeil avant de faire leur demande en mariage ou de l'accepter. Mais je suppose que les femmes du futur ne se rabaisseront pas à accepter une proposition - elles feront leur demande elles-mêmes ! Et je suis sûre qu'elles le feront de manière charmante. Il y a une certaine consolation à cette idée. Je suis si heureuse ce soir, parce que ma chère Lucy semble mieux. Je suis persuadée qu'elle a passé le cap le plus difficile, et que c'en est fini de ses problèmes de rêves. Je serais vraiment heureuse si je savais si Jonathan... Que Dieu le bénisse et le garde.

11 août, 3h du matin

Me revoilà. Pas moyen de trouver le sommeil, aussi autant me mettre à écrire. Je suis trop agitée pour dormir après avoir vécu une telle aventure, une expérience si épouvantable. Je m'endormis presque tout de suite après avoir refermé mon journal... Tout à coup je me trouvai parfaitement éveillée, et m'assis, avec une terrible impression de peur en moi, et une sensation de vide tout autour. La chambre était trop sombre pour que je puisse distinguer le lit de Lucy; je me précipitai donc à son chevet. Le lit était vide. Je frottai une allumette et constatai qu'elle n'était pas dans la chambre. La porte était fermée, mais pas verrouillée, comme je l'avais laissée. Je craignais d'éveiller sa mère, qui a eu de nombreux ennuis de santé ces derniers temps, aussi je m'habillai à la hâte et m'apprêtai à aller à sa recherche. Comme je quittais la pièce, l'idée me vint que les habits qu'elle portait me donneraient peut-être un indice sur ses intentions somnambuliques. Une robe de chambre signifierait l'intérieur; une robe, l'extérieur. Mais la robe de chambre comme la robe étaient toutes deux rangées à leur place. « Dieu merci », me dis-je à moi-même, « elle ne peut être loin, puisqu'elle ne porte que sa chemise de

nuit. » Je courus en bas et regardai dans le salon. Personne ! Alors je regardai dans toutes les autres pièces ouvertes de la maison, avec une peur grandissante qui glaçait mon cœur. Finalement j'arrivai à la porte d'entrée, que je trouvai ouverte. Elle n'était pas grande ouverte, mais le pêne n'était pas enclenché dans la serrure. Les gens de la maison font très attention à fermer à clé la porte chaque nuit, aussi je me mis à craindre que Lucy ne fût sortie dehors dans le simple vêtement qui était le sien. Je n'eus pas le temps de réfléchir à ce qui pouvait lui être arrivé, car une terreur vague prenait possession de moi et obscurcissait tous les détails. Je pris un châle épais et m'élançai dehors. La pendule sonnait une heure lorsque je fus au Crescent, et il n'y avait pas âme qui vive. Je courus le long de North Terrace, mais ne pus voir aucun signe de la blanche silhouette que je guettais. Au bout de West Cliff, au-dessus du quai, je regardai vers East-Cliff, au-delà du port, dans l'espoir ou la crainte - je ne sais lequel des deux - d'apercevoir Lucy sur notre banc favori. Il y avait un brillant clair de lune, avec de lourds nuages noirs, qui plongeaient, à leur passage, la scène entière dans un diorama changeant d'ombre et de lumière. Pendant quelques instants je ne pus rien voir, parce que l'ombre d'un nuage obscurcissait l'Eglise St Mary et ses environs. Puis le nuage passa et je pus discerner les ruines de l'abbaye qui émergeaient, et, comme un rayon de lumière aussi fin qu'une épée se déplaçait, l'Église et le cimetière émergèrent de l'ombre à leur tour. Quel que fût l'objet de mon attente, elle ne fut pas déçue, car là, sur notre banc favori, la lumière argentée de la lune frappait une silhouette à demi-allongée, d'un blanc neigeux. Le passage du nuage était trop rapide pour que je puisse bien voir, car l'ombre chassa la lumière presque aussitôt; mais il me sembla que quelque chose de sombre se tenait derrière le banc où j'avais vu la silhouette blanche, et se penchait vers elle. Ce que c'était, homme ou bête, je ne pourrais le dire; je n'attendis pas l'occasion d'un second coup d'œil, mais je franchis presque en volant les marches qui menaient au quai, et allai le long du marché aux poissons jusqu'au pont, car c'était là le seul moyen d'atteindre East Cliff. La ville paraissait morte, car je ne rencontrais pas une âme; et je me réjouis qu'il en fût ainsi, car je ne voulais pas que quelqu'un fût témoin de l'état de ma pauvre Lucy. Le temps, la distance me paraissaient infinis, et mes genoux tremblaient, et j'avais perdu mon souffle lorsque je gravis l'interminable escalier qui mène à l'abbaye. Je dus être rapide, et pourtant il me semblait que mes pieds étaient lestés de plomb, et que chaque articulation de mon corps était rouillée. Quand j'arrivai près du sommet, je pus voir le banc et la silhouette blanche, car j'étais maintenant assez près pour distinguer les choses, même dans l'ombre des nuages. Il y avait indubitablement quelque chose, une chose longue et noire, penchée au-dessus de la silhouette blanche à demi couchée. J'appelai, terrifiée : « Lucy! Lucy! » et quelque chose leva une tête, et d'où j'étais je pus voir une face blanche percée de deux yeux rouges et brillants. Lucy ne répondit pas, et je courus à l'entrée du cimetière. Lorsque je passai par là, l'église me cacha la vue du banc, et pendant une minute je perdis le contact visuel. Quand je le retrouvai, le nuage était passé, et la lune était si claire que je pus voir Lucy, affaissée, sa tête renversée sur le dossier du siège. Elle était toute seule, et il n'y avait pas âme qui vive à ses côtés.

Lorsque je me penchai au-dessus d'elle, je pus voir qu'elle dormait toujours. Ses lèvres étaient ouvertes, et elle respirait - pas doucement, comme elle le fait d'ordinaire, mais en haletant profondément, comme si elle luttait pour remplir ses poumons à chaque souffle. Quand je m'approchai, elle leva la main dans son sommeil et remonta le col de sa chemise de nuit sur son cou. Alors qu'elle faisait ce geste, elle fut parcourue d'un petit frisson, comme si elle avait froid. Je jetai le châle chaud sur elle, et lui en fis une écharpe, car j'avais très peur qu'elle attrape un froid mortel avec l'air de la nuit, dévêtu comme elle l'était. J'eus peur de la réveiller tout de suite, aussi, dans le but d'avoir mes mains libres pour pouvoir l'aider, j'accrochai le châle autour de son cou avec une grosse épingle à nourrice; mais je dus être maladroite, dans mon angoisse, et la piquer ou la blesser avec, car de loin en loin, lorsque son souffle s'apaisait, elle portait la main à son cou et gémissait. Quand je l'eus soigneusement emmitouflée, je lui enfilai mes chaussures, et alors je commençai très doucement à la réveiller. Au début, elle ne répondit pas, mais peu à peu elle commença à manifester un malaise grandissant dans son sommeil, gémissant et soupirant par intermittences. A la fin, comme le temps passait vite, et que, pour de multiples raisons, je souhaitais la ramener sans tarder à la maison, je la secouai avec plus de véhémence, jusqu'à ce qu'elle finisse par ouvrir les yeux et s'éveiller. Elle ne sembla pas surprise de me voir, bien sûr, car elle ne réalisa pas immédiatement où elle était. Lucy se réveille toujours en beauté, et même dans ces circonstances, avec le corps réfrigéré,

et l'esprit épouvanté par ce réveil, à demi-nue, dans un cimetière, la nuit, elle ne perdit rien de sa grâce. Elle tremblait un peu, et s'accrocha à moi; quand je lui dis de venir tout de suite avec moi à la maison, elle se leva sans un mot, docile comme une enfant. Comme nous marchions, le gravier me blessait les pieds, et Lucy le remarqua. Elle s'arrêta et insista pour que je remette mes chaussures, mais je refusai. Lorsque nous regagnâmes le chemin à l'extérieur du cimetière, il y avait une flaue d'eau qui restait de la tempête, et je couvris mes pieds de boue, utilisant chaque pied pour couvrir l'autre, de façon à ce que, en rentrant à la maison, dans le cas où nous rencontrions quelqu'un, personne ne puisse remarquer mes pieds nus.

Nous eûmes de la chance cependant, et rentrâmes presque sans voir personne. A un moment nous croisâmes un homme, qui ne paraissait pas très sobre. Il passait dans une rue devant nous; mais nous nous cachâmes sous un porche jusqu'à ce qu'il ait disparu par l'ouverture d'une de ces petites fermes escarpées, appelées « wynds » en Ecosse. Mon cœur battait si fort, pendant tout le temps, que je crus m'évanouir. Je débordais d'angoisse pour Lucy, pas seulement pour sa santé, qui pouvait souffrir de cette exposition au froid, mais aussi pour sa réputation dans le cas malheureux où cette histoire s'ébruiterait. Lorsque nous fûmes rentrées, que nos pieds furent lavés, et que nous eûmes dit une action de grâces ensemble, je la remis au lit. Avant de s'endormir elle me demanda - ou plutôt, elle me supplia - de ne pas dire un mot à qui que ce soit, même à sa mère, de toute cette aventure nocturne. J'hésitai un instant avant de promettre, mais à la pensée de l'état de santé de sa mère, et de la manière dont l'affecterait une semblable nouvelle, et pensant, aussi, à la façon dont une telle histoire pouvait être - non, serait très certainement - déformée et amplifiée, si elle venait à être connue, je jugeai plus sage de me taire. J'espérai qu'il s'agissait de la bonne décision. J'ai verrouillé la porte, et comme la clé est attachée à mon poignet, j'espérai ne pas être dérangée à nouveau. Lucy dort profondément; les lueurs de l'aube sont haut et loin au-dessus de la mer...

Même jour, midi - Tout va bien. Lucy a dormi jusqu'à ce que je la réveille et semblait n'avoir pas bougé un petit doigt. L'aventure de la nuit ne semble pas avoir affecté sa santé; au contraire, elle semble même l'avoir fortifiée, car je lui trouve meilleure mine que depuis plusieurs semaines. J'ai été désolée de constater que ma maladresse avec l'épingle à nourrice l'avait réellement blessée. Cela aurait pu être grave, car la peau de sa gorge est percée. Je dois avoir pincé un pli de la peau et l'avoir transpercé, car il y a deux petits points rouges, grands comme des têtes d'épingle, et sur le bord de sa chemise de nuit il y avait une goutte de sang. Quand je me suis excusée et que j'ai manifesté des regrets, elle s'est mise à rire et à me câliner, et dit qu'elle ne le sentait même pas. Heureusement, ces marques sont trop minuscules pour laisser une cicatrice.

Même jour, soirée - Nous avons passé une journée heureuse. L'air était clair, et le soleil brillant, et il y avait une brise fraîche. Nous avons été déjeuner à Mulgrave Woods, Mrs Westenra en voiture, sur la route, et Lucy et moi à pied par le sentier de la falaise. Nous l'avons rejoints à la grille. Je me sentais un peu triste moi-même, car il m'était impossible d'éprouver un réel bonheur sans la présence de Jonathan à mes côtés. Mais enfin! Il me faut seulement de la patience. Dans la soirée nous nous sommes promenées à la terrasse du Casino, et nous avons entendu une belle musique de Spohr et Mackenzie, puis nous avons été nous coucher tôt. Lucy semble plus calme qu'elle ne l'a été depuis longtemps, et s'est endormie immédiatement. Je vais verrouiller la porte, et mettre la clé en lieu sûr, comme hier, bien que je ne m'attende pas à un problème cette nuit.

12 août

Mes prévisions se sont avérées fausses, car deux fois pendant la nuit, j'ai été réveillée par Lucy qui essayait de sortir. Elle semblait, même dans son sommeil, s'impatienter de trouver la porte close, et elle est retournée à son lit comme à contre-coeur. Je me suis éveillée à l'aube, en entendant les oiseaux pépier à la fenêtre. Lucy s'est éveillée aussi, et elle avait, pour mon plus grand bonheur, une meilleure mine encore qu'hier. Toute l'ancienne gaieté de ses manières était revenue, et elle

est venue et s'est blottie contre moi pour me parler d'Arthur. Je lui ai confié toute mon inquiétude au sujet de Jonathan, et elle a essayé de me réconforter. On peut dire qu'elle y a d'ailleurs en partie réussi - car si la sympathie ne modifie pas les faits, elle les rend malgré tout moins insupportables.

13 août

Encore un jour tranquille, avant d'aller au lit avec la clé attachée à mon poignet, comme les jours précédents. A nouveau je me suis réveillée dans la nuit, et j'ai trouvé Lucy sur son séant, toujours endormie, pointant du doigt la fenêtre. Je me suis levée doucement, et, poussant le store de côté, j'ai regardé au-dehors. Le clair de lune était brillant, et son doux effet sur la mer et le ciel - confondus en un grand et silencieux mystère - avait une indicible beauté. Entre moi et le clair de lune flottait une grande chauve-souris, qui tournoyait en larges cercles. Une fois ou deux elle s'approcha tout près, mais elle fut, je suppose, effrayée à ma vue, et elle s'enfuit au-dessus du port en direction de l'abbaye. Quand je revins à ma place, Lucy s'était recouchée, et dormait paisiblement. Elle n'a plus remué de la nuit.

14 août

A East Cliff, toute la journée, pour lire et écrire. Lucy semble s'être amourachée de cet endroit autant que moi, et il devient difficile de l'en faire partir lorsqu'il est l'heure du déjeuner, du thé ou du dîner. Cet après-midi elle a fait une remarque étrange. Nous étions sur le chemin du retour pour dîner, et nous étions arrivées en haut des marches de West Pier, nous arrêtant là pour contempler la vue, comme nous le faisons toujours. Le soleil couchant, bas dans le ciel, disparaissait derrière Kettleness; sa lumière rouge inondait East Cliff et la vieille abbaye, et baignait toutes choses d'une belle clarté rose. Nous sommes restées silencieuses un moment, puis soudain Lucy a murmuré, comme pour elle-même : « A nouveau ses yeux rouges! Ils sont exactement pareils. » C'était une expression si bizarre, si peu à propos, que cela m'a choquée. Je fis un pas de côté, afin de bien voir Lucy sans avoir l'air de la dévisager, et je vis qu'elle se trouvait dans un état de rêverie, avec sur le visage une étrange expression que je ne parvenais pas à bien déchiffrer; alors je ne dis rien, mais suivis des yeux la direction de son regard. Il m'apparut qu'elle regardait en arrière vers notre banc, où une silhouette noire et solitaire était assise. J'en ai ressenti un vif étonnement, car on eût dit, fugitivement, que l'étranger avait de grands yeux rougeoyants comme des flammes; mais un second regard dissipia cette illusion. C'était la lumière du couchant qui se reflétait sur le vitrail de St Mary, derrière notre banc, et comme le soleil baissait, il y eut une légère modification de la réfraction et de la réflexion, qui pouvait donner l'impression que la lumière bougeait. J'attirai l'attention de Lucy sur ce singulier effet d'optique, et elle revint à elle brutalement, mais elle continua à avoir un air triste; peut-être parce qu'elle se rappelait cette nuit terrible passée ici. Nous n'en parlons jamais, aussi je n'ai rien ajouté et nous sommes rentrées pour le dîner. Lucy avait une migraine et est allée se coucher tôt. Je la vis endormie, et sortis moi-même un moment pour me promener un peu; je marchai le long des falaises, vers l'Ouest, emplie d'une douce tristesse, car je pensais à Jonathan. Quand je rentrai - la lune était haute et éclairait brillamment, à tel point que même notre versant du Crescent, noyé dans l'ombre, était parfaitement visible - je jetai un œil à notre fenêtre et vis la tête de Lucy penchée dehors. Je pensai que peut-être elle me guettait, aussi j'agitai mon mouchoir dans sa direction. Elle ne le remarqua pas, ou du moins ne fit aucun mouvement. Juste à cet instant, un rayon de lune passa l'angle du bâtiment, et éclaira la fenêtre. Je vis distinctement Lucy, avec sa tête gisant contre le bord de la fenêtre et les yeux fermés. Elle était endormie, et à côté d'elle se tenait, sur le rebord de la fenêtre, ce qui ressemblait à un oiseau de grande taille. Je craignis qu'elle n'attrape froid, aussi je me dépêchai de monter, mais lorsque j'entrai elle rentrait à son lit, profondément endormie et respirant lourdement; et elle portait la main à son cou, comme pour se protéger du froid.

Je ne l'ai pas réveillée, mais l'ai bordée chaudement; et j'ai pris soin de verrouiller la porte et aussi la fenêtre. Elle a un air si doux lorsqu'elle dort; mais elle est plus pâle que de coutume, et il y a un air hagard et halluciné sous ses paupières, que je n'aime pas. Je crains qu'elle ne se tracasse à propos de quelque chose, et j'aimerais bien savoir à propos de quoi.

15 août

Levée plus tard que d'habitude. Lucy était fatiguée et languide, et a continué à dormir après qu'on nous a appelées. Nous avions une heureuse surprise pour le petit déjeuner : le père d'Arthur se trouvant mieux, il souhaite que le mariage soit hâté. Lucy est pleine d'une joie calme, et sa mère est à la fois désolée et heureuse. Un peu plus tard elle m'en a dit la cause : elle souffre à l'idée de perdre l'exclusivité de Lucy, mais se réjouit de savoir que quelqu'un va bientôt pouvoir la protéger. Brave chère femme ! Elle m'a dit aussi qu'elle avait pris ses précautions en cas de décès. Elle ne l'a pas dit à Lucy, et m'a fait promettre le secret; le docteur lui a dit qu'elle mourrait dans quelques mois au plus tard, à cause de la faiblesse de son cœur. A tout instant, à partir de maintenant, un choc soudain lui serait probablement fatal. Ah, nous avons été bien inspirées de ne rien lui dire de toute cette terrifiante nuit où Lucy a été somnambule.

17 août

Pas de journal ces deux derniers jours. Je n'avais pas le cœur à écrire. Une sorte de chape d'ombre semble recouvrir notre bonheur. Pas de nouvelles de Jonathan, et Lucy recommence à dépérir, alors que les jours de sa mère sont comptés. Je ne comprends pas ce qui fait perdre son énergie à Lucy. Elle mange et dort convenablement, pourtant, et profite du bon air; mais sans cesse les roses de son visage se fanent, et elle devient plus faible et plus languide de jour en jour; la nuit je l'entends haletter comme pour chercher l'air. Je garde toujours la clé accrochée à mon poignet, la nuit, mais elle se lève et marche dans la pièce, et s'assied à la fenêtre ouverte. La nuit dernière je l'ai trouvée penchée au-dehors quand je me suis réveillée, et quand j'ai essayé de la réveiller je n'ai pas pu, car elle était évanouie. Lorsque j'ai réussi à la faire revenir à elle, elle était molle et sans force, et versait des larmes silencieuses entrecoupées de longs et pénibles efforts pour respirer. Quand je lui ai demandé comment elle s'était retrouvée à la fenêtre, elle a secoué la tête et s'est détournée. Je crois que son malaise ne peut pas venir de cette petite piqûre de l'épinglette à nourrice. J'ai regardé sa gorge, à l'instant, pendant son sommeil, et les minuscules blessures ne semblent pas avoir guéri. Elles sont toujours ouvertes, et, s'il se peut, plus larges qu'avant, et les bords en sont blanchâtres. Elles sont comme de petits points avec un centre rouge. A moins que cela ne guérisse d'ici un jour ou deux, j'insisterai pour qu'un docteur les examine.

Lettre de Samuel F. Billington et Fils, Avoués, Whitby, à Messieurs Carter, Paterson et Cie, Londres.

17 août.

Chers Messieurs,

Par la présente veuillez recevoir la facture des biens envoyés par la Compagnie du Chemin de Fer du Nord. Ils doivent être livrés à Carfax, près de Purfleet, immédiatement après réception à la gare de King's Cross. La maison est pour le moment vide, mais ci-joint les clés dont chacune porte une étiquette. Vous déposerez, s'il vous plaît, le lot de 50 boîtes, dans le bâtiment partiellement en ruines attenant à la maison, et marqué d'un « A » sur le schéma que je vous envoie. Votre agent reconnaîtra facilement l'emplacement, car c'est l'ancienne chapelle du manoir. Les marchandises partent par le train de 21h30 ce soir, et sont attendues à King's Cross à 16h30 demain après-midi. Comme notre client souhaite que la livraison s'effectue l plus rapidement possible, nous vous serions reconnaissants de bien vouloir tenir du personnel prêt à réceptionner les marchandises et à les livrer, pour l'heure que je vous ai indiquée. Dans le but d'éviter tout retardement éventuel, dû par exemple à un problème de taxe de routine à acquitter, je vous joins un chèque de dix livres, dont je vous prierais de bien vouloir me donner reçu. Si les charges à payer se trouvaient être moindres que cette provision, vous pouvez renvoyer la différence; si les charges sont plus importantes, nous vous enverrons immédiatement la différence, par chèque et par retour du courrier. Vous devez laisser les clés dans le hall principal de la maison lors de votre départ, où le propriétaire pourra les récupérer en utilisant le double de la clé. J'espère ne pas me outrepasser les règles de la courtoisie commerciale en vous pressant à nouveau vivement de faire diligence pour que la livraison ait lieu le plus rapidement possible.

Lettre de Messieurs Carter, Paterseon and Cie, Londres, à Messieurs Billington et Fils, Whitby.

21 août.

Chers Messieurs,

Nous accusons réception de votre chèque de 10 livres et vous retournons un chèque de 1 livre et 17 pence, qui représentent l' excédent par rapport à l'acompte que vous aviez donné. Les marchandises ont été livrées exactement selon vos instructions, et les clés ont été laissées dans le hall, comme indiqué.

Bien respectueusement,
Pour Carter, paterson and Cie.

Journal de Mina Murray

18 août

Je suis heureuse aujourd'hui, et j'écris depuis le banc du cimetière. Lucy va beaucoup mieux. La nuit dernière elle a remarquablement bien dormi, et ne m'a pas dérangée une seule fois. Les couleurs semblent revenir déjà sur ses joues, bien qu'elle soit toujours d'une triste pâleur. Si elle était le moins du monde anémique, je comprendrais son état, mais elle ne l'est pas. Elle est de bonne humeur, chaleureuse et pleine de vie. Toutes ses réticences morbides semblent être terminées, et elle m'a juste rappelé - comme si j'avais besoin qu'on me la rappelle !- cette fameuse nuit, où je l'ai trouvée endormie ici même, sur ce banc précis. Comme elle évoquait cet épisode, elle s'amusait à claquer ses talons sur la dalle

de pierre, avec ses bottines, et dit : « Mes pauvres petits pieds ne faisaient pas autant de bruit, alors ! J'ose dire que Mister Swales m'aurait expliqué que c'est parce que je ne voulais pas réveiller Geordie. » Comme elle semblait d'humeur communicative, je lui demandai si elle avait fait des rêves, cette nuit-là. Avant de répondre, elle eut ce petit plissement de front qu'Arthur aime tant, et à si juste titre - je me permets de l'appeler Arthur car c'est ainsi qu'elle l'appelle. Puis elle continua, avec un air de rêverie, comme si elle essayait de mobiliser ses souvenirs :

« Je ne crois pas que j'étais à proprement parler en train de rêver, car tout semblait bien réel. J'avais juste le désir de me trouver ici, à cet endroit - je ne sais pourquoi, j'avais peur de quelque chose, mais je ne sais pas de quoi. Je me souviens, bien que j'aie été, je crois, endormie, être passée par les rues et avoir traversé le pont. Un poisson a sauté quand je suis passée, et je me suis arrêtée pour le regarder... j'ai entendu des chiens aboyer - toute la ville semblait remplie de chiens qui hurlaient tous en même temps -puis j'ai monté les marches. Ensuite j'ai le souvenir vague de quelque chose de long et de sombre, avec des yeux rouges, comme ce que nous avons vu l'autre soir, au coucher du soleil, et de quelque chose de très doux et de très amer en même temps, qui m'enveloppait, et j'ai eu l'impression de sombrer tout au fond d'une eau verte, et il y avait un chant à mes oreilles, comme il y en a, d'après ce que j'ai entendu, aux oreilles des noyés, et alors tout s'est mis à s'éloigner de moi, mon âme semblait quitter mon corps et flotter dans les airs. Je crois me souvenir qu'à un moment donné, je survolais le Phare du côté Ouest, et ensuite j'ai éprouvé une sensation atroce, comme si je me trouvais dans un tremblement de terre, et je suis revenue à moi, avec toi qui me secouais. Etrangement, je t'ai vue avant de te sentir. »

A ces mots, elle se mit à rire. Tout cela me paraissait un peu troublant, et j'étais suspendue à ses lèvres. Je n'ai pas vraiment aimé ce récit, et j'ai jugé préférable d'orienter son esprit vers d'autres sujets. Lucy est alors redevenue parfaitement normale. A notre retour, la brise fraîche l'avait ragaillardie, et ses joues pâles étaient vraiment rosées. Sa mère s'en réjouit en la voyant, et nous passâmes une soirée très heureuse.

19 août

Joie, joie, joie ! Et pourtant, mélangée. Enfin, des nouvelles de Jonathan. Le cher garçon a été malade; c'est pourquoi il n'a pas écrit. Me voilà rassurée, maintenant que je sais. C'est Mister Hawkins qui m'a fait parvenir une lettre, et il m'a écrit lui-même avec beaucoup de gentillesse. Je dois partir ce matin pour rejoindre Jonathan, aider à le soigner si cela est nécessaire, et le raccompagner à la maison. Mister Hawkins dit que ce serait une bonne idée de nous marier sur place. J'ai pleuré sur la lettre de la Soeur jusqu'à la sentir mouillée contre ma poitrine, où elle repose. Elle vient de Jonathan, et doit se trouver près de mon cœur, où Jonathan se trouve lui-même. Mon voyage est planifié, et mes bagages sont prêts. Je n'emporte qu'une robe de rechange; Lucy me ramènera ma malle à Londres et la gardera jusqu'à ce que je l'envoie chercher, car il se peut que... Je ne dois plus écrire, je dois garder cela pour Jonathan, mon mari. La lettre qu'il a vue et touchée doit me donner du courage jusqu'à nos retrouvailles.

Lettre de Soeur Agatha, Hôpital de St Joseph et Ste Mary, Budapest, à Miss Wilhelmina Murray

12 août

Chère Madame,

Je vous écris de la part de Mister Jonathan Harker, qui n'est pas assez bien lui-même pour écrire, bien qu'il soit en voie de guérison, grâce à Dieu et à St Joseph et Ste Marie. Cela va faire six semaines que nous le soignons, pour une violente fièvre cérébrale. Il me charge de vous envoyer son amour, comme il m'a chargée de transmettre à Mister Peter Hawkins, Exeter, qu'il est navré pour son retard, et que sa mission est accomplie. Il aura besoin de quelques semaines de convalescence dans notre sanatorium, dans les montagnes, mais reviendra ensuite. Il me fait dire également qu'il n'a pas assez d'argent avec lui, et qu'il aimeraient payer son séjour ici, afin que d'autres patients dans le besoin puissent être secourus.

Bien sincèrement vôtre, que Dieu vous bénisse,

Soeur Agatha

PS : Mon patient s'étant endormi, je rouvre la lettre pour ajouter quelque chose. Il m'a tout raconté à votre sujet, notamment que vous devez bientôt devenir sa femme. Que votre union soit bénie ! Il a subi un terrible choc, ainsi que le dit notre médecin - et dans son délire ses hallucinations ont été terrifiantes, il parlait de loups, de poison et de sang; de fantômes et de démons; et je crains d'en dire plus. Prenez bien garde à l'avenir à ce que rien n'excite son imagination, ni ne lui cause de frayeur, pendant un long moment, car les traces d'une maladie telle que la sienne sont très longues à s'estomper. Nous aurions dû vous écrire il y a longtemps, mais nous n'avions aucune information sur ses proches, et il n'avait aucun document sur lui qui nous permit de comprendre sa situation. Il est arrivé par le train de Klausenburg, et le contrôleur a su par le chef de gare qu'il s'était précipité dans la gare en réclamant en hurlant un ticket pour rentrer chez lui. Voyant, malgré son comportement égaré, qu'il était anglais, ils lui ont donné un ticket pour la gare la plus proche de cette destination.

Soyez assurée que nous prenons grand soin de lui. Il a gagné tous les coeurs par sa douceur et sa gentillesse. Il va vraiment mieux, et je n'ai pas de doute sur sa guérison prochaine, dans les semaines à venir. Mais faites bien attention à lui, pour sa santé. Il y aura, j'en prie Dieu et St Joseph et Ste Mary, beaucoup, beaucoup d'années de bonheur pour vous deux. »

JOURNAL DU DOCTEUR SEWARD

19 août

Changement brutal et inexplicable dans l'état de Renfield la nuit dernière. Aux alentours de 20h il a commencé à s'exciter, reniflant partout à la manière d'un chien. Le gardien, frappé par cette attitude, et connaissant mon intérêt pour ce patient, l'a encouragé à parler. Il est généralement poli avec les gardiens, et même à l'occasion, servile; mais cette nuit, à ce que me rapporte l'homme, il s'est montré dédaigneux, refusant même de lui adresser la parole. Tout ce qu'il acceptait de dire était : « Je ne veux pas vous parler; vous ne comptez plus, désormais. Le Maître approche. »

Le gardien pense qu'il s'agit d'une poussée soudaine de manie religieuse, qui s'est emparée de lui. Si c'est le cas, nous devons faire attention aux dégâts, car un homme fort, pourvu de tendances à la fois homicides et religieuses, pourrait représenter un réel danger. C'est en effet une combinaison mortelle. A 21h, je lui ai rendu visite moi-même. Il s'est comporté avec moi exactement de la même manière qu'avec le gardien; dans son égoïsme forcené, la différence entre moi-même et un simple gardien ne comptait plus pour rien. Cela ressemble à un délire religieux, et il se prendra probablement bientôt pour Dieu. Ces distinctions infinitésimales entre un homme et un autre sont trop dérisoires pour un

Etre Omniscient. Comme ces aliénés s'oublient ! Le vrai Dieu prête attention à la chute d'un moineau; mais le Dieu créé par la vanité humaine ne voit pas de différence entre l'aigle et le moineau ! Ah, si seulement les hommes savaient !

Pendant une grosse demi-heure, l'excitation de Renfield continua d'augmenter continuellement. Tout en feignant l'indifférence, mais je ne cessai pas un moment de l'observer. Tout à coup il eut cet air surnois qui vient toujours aux fous lorsqu'ils tiennent une nouvelle idée, accompagné d'un de ces mouvements de la tête et du dos que les gardiens d'asile connaissent si bien. Il se calma totalement, et alla s'asseoir d'un air résigné sur le bord de son lit, regardant dans le vide d'un oeil éteint. Je pensai que je pourrais vérifier si cette apathie soudaine était réelle ou feinte, en essayant de lui parler de ses animaux, un thème qui jusque là n'a jamais manqué d'exciter son intérêt. Au début il ne répondit pas, mais à la fin il dit avec humeur :

« Qu'ils aillent tous au diable ! Je me soucie d'eux comme d'une guigne ! »

« Quoi ? » dis-je. « Vous ne voulez pas réellement dire que vous n'avez plus rien à faire de vos araignées ? » (Les araignées sont ces jours-ci sa grande occupation, et son cahier s'empile de colonnes entières de petits symboles). A cela, il répondit, énigmatique :

« Les demoiselles d'honneur réjouissent les yeux de ceux qui attendent la mariée; mais quand la mariée paraît, alors les demoiselles d'honneur n'ont plus d'attrait pour les yeux rassasiés. »

Il ne s'expliqua pas, mais demeura obstinément assis sur son lit pendant tout le temps que je restai avec lui.

Je suis inquiet, et déprimé ce soir. Je ne peux m'empêcher de penser à Lucy, et à la manière dont les choses auraient pu être différentes. Si je ne trouve pas le sommeil tout de suite, chloral - le Morphée moderne - C₂HCL₃O H₂O ! Je dois faire attention cependant à ce que cette drogue ne devienne pas une habitude. Non, je n'en prendrai pas ce soir ! J'ai pensé à Lucy, et je ne la déshonorerais pas en mélangeant les deux, même si je ne dois pas fermer l'oeil de la nuit....

Plus tard - Heureux d'avoir pris cette résolution, et encore plus heureux de m'y être tenu. Allongé, je me retournais sans cesse dans mon lit et avais entendu la pendule sonner deux heures, quand le gardien de nuit est venu me chercher pour me dire que Renfield s'était échappé. Je me vêtis à la hâte et courus en bas; mon patient est en effet un individu trop dangereux pour le laisser errer par les rues. Les idées qu'il rumine constitueraient un danger pour les passants. Le gardien m'attendait. Il dit qu'il l'avait vu dans son lit, par le judas, à peine dix minutes plus tôt, donnant toutes les apparences du sommeil. Son attention avait été attirée par le bruit de la fenêtre qui volait en éclats. Il s'était élancé, et avait vu les pieds de Renfield disparaître par la fenêtre. Il m'avait envoyé chercher sur le champ. Renfield était en costume de nuit et ne pouvait être allé bien loin. Le gardien avait pensé qu'il valait mieux surveiller les lieux par la fenêtre, plutôt que de le suivre, car il craignait de le perdre de vue en passant par l'entrée. Il est en effet trop massif pour passer par cette fenêtre. Je suis fin, quant à moi, et, avec son aide, je suis sorti, mais les pieds en avant, et, comme la fenêtre n'est pas très haute, j'ai sauté au sol sans dommage. Le gardien me dit que le patient était parti à gauche, en ligne droite, aussi je courus aussi vite que je pus. Comme je traversais la ceinture d'arbres, je vis une silhouette blanche escalader le haut mur qui sépare notre jardin de la maison abandonnée.

Je rentrai immédiatement, dis au gardien de prendre trois ou quatre hommes avec lui et de me suivre sans tarder dans le terrain de Carfax, au cas où notre homme se montre dangereux. Je pris moi-même une échelle, et, franchissant le mur, je me laissai tomber de l'autre côté. Je pus voir la silhouette de Renfield en train de disparaître derrière l'angle de la maison, et je le pris en chasse. De l'autre côté de la maison, je l'ai trouvé collé à la lourde porte de chêne de la chapelle. Il était en train de parler, sans doute à quelqu'un, mais j'avais peur de m'approcher suffisamment pour entendre ce qu'il disait, car je risquais de lui faire peur, et de le faire s'enfuir. Pourchasser un essaim d'abeilles errant n'est rien, comparé à la poursuite d'un aliéné à moitié nu, quand le démon de l'évasion s'est emparé de lui. Après quelques minutes, cependant, je compris qu'il ne faisait absolument pas attention à ce qui l'entourait, et je me suis aventuré plus près de lui - ce que j'étais d'autant plus enclin à faire, que mes hommes avaient maintenant franchi le mur et s'approchaient à leur tour. Je l'entendis qui disait :

« Je suis là pour accomplir vos ordres, Maître. Je suis votre esclave, et vous me récompenserez, car je suis fidèle. Cela fait très longtemps que je vous vénère, de loin. Maintenant que vous êtes tout près, j'attends vos ordres, et vous ne m'oublierez pas, n'est-ce pas, cher Maître, dans votre distribution de bienfaits ? »

Ce Renfield est vraiment un vieux mendiant égoïste. Il ne pense qu'aux pains et aux poissons, même lorsqu'il se croit en sa Sainte Présence. Ses délires forment un mélange surprenant. Lorsque nous l'avons circonvenu, il s'est battu comme un tigre. Il est d'une force prodigieuse, car il ressemblait davantage à une bête sauvage qu'à un homme. Je n'avais jamais vu un fou dans un tel paroxysme de rage; et j'espérais que c'est la première et la dernière fois. C'est une bénédiction que nous nous soyons avisés de sa force et de sa dangerosité à temps. Avec une telle force et une telle détermination, il aurait pu abattre une bien sinistre besogne avant d'être remis en cage. Il est toutefois maintenant mis hors d'état de nuire. Jack Sheppard lui-même ne pourrait s'échapper de la camisole de force qui le retient, et il est en outre attaché au mur du cabanon. Ses hurlements, de loin en loin, sont affreux, mais les silences qui les suivent sont encore plus mortels, car chacun de ses gestes et de ses mouvements témoigne d'un désir de meurtre.

A l'instant, voilà qu'il prononce des paroles cohérentes pour la première fois.

« Je serai patient. Maître. Ca arrive - arrive - arrive ! »

Alors je me suis éloigné... Mes nerfs étaient trop excités pour que je puisse dormir, mais le journal m'a apaisé, et je pense que je réussirai à trouver le sommeil cette nuit.